

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI

UNE « RÉPUBLIQUE DE NATIONS » : CHEFFERIE, POUVOIR ET
RÉBELLIONS CHEZ LES AUTOCHTONES DE LA VALLÉE DE L'OHIO SOUS
LE RÉGIME FRANÇAIS (1712-1754)

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
À LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR
WILLIAM CHASSÉ

JUIN 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

REMERCIEMENTS

Je tiens avant tout à remercier mon directeur de recherche, Maxime Gohier, qui m'a donné les outils et la formation qui ont permis de réaliser ce mémoire. C'est lui qui, au baccalauréat, m'a fait découvrir l'histoire autochtone et a éveillé mon intérêt pour ce champ de l'histoire. Je lui suis reconnaissant pour tout le travail de direction et de correction qu'il a fait durant les trois années qui m'ont été nécessaires pour produire ce mémoire de maîtrise. Je remercie également les membres du jury qui ont évalué mon mémoire, Alain Beaulieu et Jean-François Lozier. Les commentaires et conseils qu'ils m'ont donnés m'ont grandement aidé à peaufiner ce mémoire.

Je tiens à remercier les professeur(e)s du département des Lettres et humanités de l'UQAR qui ont contribué à ma formation d'historien. Je remercie spécialement Nicolas Beaudry et Jean-René Thuot, qui m'ont offert des opportunités de recherche et m'ont formé aux domaines de l'archéologie et du patrimoine. Ces connaissances et aptitudes acquises au fil des contrats de recherche et des stages sur le terrain me seront toujours utiles.

Je suis reconnaissant au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et au Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC) pour leur soutien financier, qui m'a permis de me concentrer pleinement sur la réalisation de ce mémoire.

Je remercie mes parents, qui m'ont transmis la soif de connaissance, la curiosité scientifique et la persévérance qui font de moi l'homme et l'historien que je suis aujourd'hui. Ce sont eux qui m'ont montré l'importance de s'impliquer dans son milieu.

et de se dépasser dans ce que l'on entreprend. Leurs encouragements ont été pour moi une source de motivation et sans eux, rien de tout cela n'aurait été possible.

Je tiens finalement à remercier ma conjointe, Alyson, qui m'a épaulé durant tout mon cheminement de maîtrise. Elle a été là durant mes moments de doutes et de difficultés pour m'encourager et m'aider à me surpasser. Sa compassion et son support indéfectibles ont été des clés majeures de la réussite de ce mémoire. Bien des problèmes méthodologiques et des questionnements de rédaction ont été résolus grâce à son aide, et je lui suis reconnaissant d'avoir été là pour moi à chaque étape de cette maîtrise.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
LISTE DES FIGURES.....	viii
LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	ix
RÉSUMÉ	x
INTRODUCTION	1
La vallée de l'Ohio : de territoire peu étudié au concept de « Frontière ».....	3
La vallée de l'Ohio au centre de l'Amérique du Nord.....	7
La séparation du Haut-Ohio et du Bas-Ohio.....	14
L'émergence des études géopolitiques de la vallée de l'Ohio	24
Problématique et méthodologie.....	29
Territoire, chefferie et rébellion	33
Sources	36
CHAPITRE I	
LA VALLÉE DE L'OHIO : CONTEXTE ET OCCUPATION.....	39
1.1 L'arrière-pays au moment des premières explorations françaises	40
1.1.1 La vallée de l'Ohio avant le début du XVIII ^e siècle	40
1.1.2 Description et repères géographiques du territoire.....	46
1.2 Les nations autochtones de l'Ohio au XVIII ^e siècle	53
1.2.1 Les Iroquois	54
1.2.2 Les Chaouanons	57
1.2.3 Les Miamis	60
1.2.4 Les Loups	64
1.2.5 Les « Têtes-Plates » : Chicachas, Choctas et Cherakis	67
1.2.6 Les Mascoutens et les Kicapoux	69
1.3 Les établissements dans la vallée de l'Ohio.....	70

1.3.1 Populations	70
1.3.2 Établissements	75
Conclusion	79
CHAPITRE II	
LA VALLÉE DE L’OHIO EN TANT QU’ENTITÉ POLITIQUE ET CULTURELLE	81
2.1 La souveraineté de la vallée de l’Ohio	83
2.1.1 Les Tsonnontouans et la revendication du territoire	83
2.1.2 L’autorité iroquoise sur les autres nations : ce que révèlent les sources françaises.....	88
2.1.3 La « féminisation » des Loups : une réalité dans la vallée de l’Ohio?	95
2.2 L’Ohio comme « terre de passage ».....	101
2.2.1 À la croisée des chemins : l’utilisation de l’Ohio comme lien entre les Grands Lacs et la vallée du Mississippi.....	101
2.2.2 La vallée de l’Ohio, un bassin de mixité culturelle.....	106
Conclusion	110
CHAPITRE III	
POUVOIR ET DIVISION DANS LA VALLÉE DE L’OHIO	112
3.1 Chefferie et mouvement indépendantiste dans la vallée de l’Ohio	114
3.1.1 La multiplicité des chefs dans la vallée de l’Ohio.....	114
3.1.2 Les « républiques » de la vallée de l’Ohio et l’apparition d’un mouvement autonomiste	116
3.1.3 Chefferie, guerre et compétition coloniale	120
3.2 Diviser pour mieux régner : l’utilisation des tensions entre puissances européennes comme forme d’acquisition du pouvoir	123
3.2.1 Aux marges de l’Ohio : l’exemple du Soulier Rouge	123
3.2.2 Pierre Chartier et la mobilité des Chaouanons comme outil de médiation .	130
3.2.3 La rébellion du chef miami La Demoiselle	139
3.2.4 Le Soulier Rouge et les Chaouanons : la mobilité comme vecteur d’idéologies?	147
3.2.5 Tanaghrisson : chef mingo et « Demi-Roi »	149
Conclusion	156

CONCLUSION	159
ANNEXE A	
TABLEAU DES TERMES RECHERCHÉS ET D'EXEMPLES DE LEURS VARIANTES	166
ANNEXE B	
INVENTAIRE À PARTIR DES SOURCES FRANÇAISES DES CHEFS ACTIFS DANS LA VALLÉE DE L'OHIO OU AUX MARGES DU TERRITOIRE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIII ^E SIÈCLE	168
BIBLIOGRAPHIE	176
Sources manuscrites	176
Archives nationales d'outre-mer (France).....	176
Archives nationales d'outre-mer (France).....	176
Archives nationales d'outre-mer (France).....	176
Research Laboratories of Archeology	176
Sources imprimées	177
Études	177
Articles :	177
Articles d'ouvrages collectifs :	178
Monographies :	179
Thèses :	181
Ouvrages de référence :	183

LISTE DES FIGURES

Figure 1.1. Les principaux établissements et rivières de la vallée de l'Ohio.....	51
---	----

LISTE DES ABRÉVIATIONS

ANOM : Archives nationales d'outre mer (France)

HNAI : Bruce G. Trigger (dir.), *Handbook of North American Indians*, volume 15 :
« Northeast » Washington, Smithsonian Institution, 1978.

RÉSUMÉ

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, la vallée de l'Ohio est un territoire central de l'Amérique du Nord, une « terre de passage » permettant de relier les Grands Lacs au Mississippi. Lieu d'émergence de mouvements de « rébellion » anti-français et anti-européens rassemblant plusieurs nations autochtones, cette région est témoin d'une évolution dans la nature du pouvoir des chefs autochtones. Dans quelle mesure le contexte mouvant de la vallée de l'Ohio au XVIII^e siècle a-t-il influencé l'évolution de la culture politique des Autochtones de cette région? La recherche brosse un portrait de l'Ohio entre 1712 et 1754 et analyse les rapports politiques entre les différentes nations qui occupent ce territoire. Elle étudie d'abord la perception que les acteurs de l'époque avaient de ce territoire et son organisation géographique. On voit ainsi émerger un territoire dual, composé de deux principales régions : le « Haut-Ohio » et le « Bas-Ohio ». En analysant les groupes autochtones présents sur le territoire, l'étude montre ensuite que l'Ohio était, à cette époque, un espace caractérisé par une importante mixité culturelle et une multiplicité de chefs, ce qui a contribué à fragmenter les nations autochtones traditionnelles en petits groupes et à favoriser l'émergence de factions « rebelles » à l'alliance franco-amérindienne. De plus, la grande mobilité de certaines nations, qui se déplaçaient constamment entre l'Ohio et les territoires voisins, a entraîné la propagation d'idéologies anti-européennes venues de l'extérieur, qui ont évolué et ont été adoptées par des chefs locaux en quête de prestige. De même, la position centrale de l'Ohio, située entre les empires français et anglais, a favorisé le développement de nouveaux modes d'acquisition du pouvoir par les chefs. En tirant profit de la concurrence franco-anglaise et des politiques de présents mises en œuvre par ces deux groupes, les chefs obtenaient les moyens matériels d'acquérir rapidement du pouvoir et de s'attirer des partisans, ce qui a créé une situation plutôt ambiguë : alors qu'ils tenaient un discours de résistance à l'influence européenne, les chefs « rebelles » ne pouvaient pourtant pas chercher à se dissocier complètement de cette même influence, puisqu'ils profitaient eux-mêmes des politiques coloniales européennes.

MOTS CLÉS : Amérique du Nord, Amérindiens, Ohio, Grands Lacs, Canada, Louisiane, Pouvoir, Chefferie, Rébellion, Mobilité, Tsonnontouans, Chaouanons, Loups, Miamis, Ojibwans, Peanquishas, Chactas, Chicachas, XVIII^e siècle.

INTRODUCTION

La vallée de l'Ohio a occupé une place centrale dans l'histoire nord-américaine au XVIII^e siècle. Abandonné au milieu du XVII^e siècle suite aux guerres iroquoises, ce territoire est devenu un lieu de refuge à partir du début du siècle suivant pour plusieurs nations amérindiennes qui fuyaient l'avancée de la colonisation européenne. Ainsi, de la guerre des Renards (1712) jusqu'au début de la guerre de Sept Ans (1754), l'Ohio (que l'on appelait aussi l'Oyo ou la « Belle Rivière » en français) s'est imposé comme un lieu de convergence et de brassage culturel, ce qui a donné lieu à la mise en commun de certains traits culturels et politiques parmi les Autochtones de la région et a contribué à l'émergence de nouvelles caractéristiques socioculturelles propres à cet espace physique et humain. Les différents réseaux d'alliances politiques et commerciales qui s'y croisaient ont en effet participé à redéfinir non seulement les rapports unissant les Amérindiens de l'Ohio entre eux, mais également ceux qu'ils entretenaient avec les nations des régions avoisinantes, pour qui ce territoire constituait un lieu de passage plutôt que de résidence. De même, ces réseaux ont contribué à redéfinir les rapports que les Amérindiens entretenaient avec les colonisateurs européens et à encourager l'émergence d'un mouvement autonomiste chez les Autochtones de la région, mouvement qui a entraîné une dégradation graduelle des relations entre Européens et Autochtones et conduit ultimement au « soulèvement » de Pontiac en 1763. Si la trame générale de ces changements est relativement bien connue, ce qui l'est moins, en revanche, c'est l'impact que ces transformations politiques et commerciales ont pu avoir sur la nature même du pouvoir au sein des communautés autochtones qui fréquentaient la région de l'Ohio.

La recherche vise donc à étudier, dans le contexte mouvant de la première moitié du XVIII^e siècle, l'évolution des structures politiques unissant les Amérindiens entre eux. Plus précisément, il analyse les rapports entre les différentes nations de la vallée de l'Ohio, de même que ceux que ces dernières entretenaient avec les autres nations habitant aux marges du territoire. Le mémoire vise ainsi à mieux comprendre la nature des rapports politiques qui unissaient les Tsononntouans, les Chaouanons, les Loups et les Miamis (groupes que l'historiographie considère généralement comme les nations « établies » dans la vallée de l'Ohio), mais également les rapports que ces dernières entretenaient avec les Chicachas et les autres membres de la Ligue iroquoise. Ces derniers forment des nations qui, même si elles vivaient à la périphérie du territoire, utilisaient l'Ohio comme terre de passage et y avaient une certaine influence politique.

Ce que l'on considérait comme la vallée de l'Ohio au XVIII^e siècle est un territoire qui s'étend approximativement de la rivière Allegheny, au sud du lac Érié, jusqu'à la jonction de la rivière Ohio avec le fleuve Mississippi, ce qui en fait un territoire bien plus vaste que ne l'est l'actuel État américain de l'Ohio, avec lequel il ne faut pas la confondre. L'analyse élaborée dans ce mémoire se concentrera sur la période qui débute avec la guerre des Renards (1712), moment marquant la fin du retour des nations algonquiennes sur les scènes territoriales et diplomatiques de la vallée de l'Ohio, d'où elles avaient été chassées par les Iroquois depuis le milieu du XVII^e siècle. Elle se termine au début de la guerre de Sept Ans (1754), alors que les réseaux d'alliances et de commerces se trouvent bouleversés par le conflit qui y prend naissance.

Au cours des deux derniers siècles, la vallée de l'Ohio a occupé une place très importante dans l'historiographie du Régime français et de la guerre de Sept Ans. Cette situation s'explique en partie par le rôle crucial que cette région a joué dans le déclenchement de ce qui deviendra la guerre de la Conquête, de même que par les nombreuses figures autochtones marquantes qui y sont associées : le chef miamis La Demoiselle, Le « Demi-Roi » des Mingos Tanaghrisson et le leader outaouais Pontiac.

Mais avant les dernières décennies du XX^e siècle, peu d'historiens s'étaient réellement penchés sur la place occupée et le rôle joué par les Autochtones dans l'histoire de cette région. La publication d'ouvrages comme *The Middle Ground: Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*¹ de Richard White en 1991 a rapidement comblé ce vide. Puis à la fin des années 1990, plusieurs historiens, influencés par les courants de l'ethnohistoire et de la « nouvelle ethnohistoire », ont emboîté le pas à White et ont publié des travaux partageant une vision moins eurocentrique des Grands Lacs et de la vallée de l'Ohio, centrée davantage sur les communautés autochtones qui habitaient ce territoire.

La vallée de l'Ohio : de territoire marginal à « frontière » névralgique

Entre le milieu du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle, la vallée de l'Ohio a généralement été présentée par les historiens canadiens comme un territoire périphérique servant à mettre en contexte le début de la guerre de la Conquête. Au-delà de cette présentation, l'Ohio (et plus encore les populations autochtones qui l'occupaient) est peu traité dans les écrits historiques de cette période. L'Ohio est longtemps resté un espace mystérieux qui n'avait d'importance que dans le cadre de la guerre de la Conquête. François-Xavier Garneau et Lionel Groulx, par exemple, voyaient l'Ohio comme un espace éloigné et marginal sous contrôle français, que ce soit (dans le cas du premier) une terre idyllique avec une grande valeur stratégique² ou (dans le cas du second) l'objet d'une expansion coloniale inutile. En effet, pour Groulx,

¹ L'édition française de cet ouvrage est celle utilisée dans ce mémoire. Voir Richard White, *Le Middle Ground : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, Toulouse, Anacharsis, 2010, 731 pages.

² François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, 8^e édition, tome V, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944 [1845], p. 48.

l'Ohio semble faire partie d'un ensemble indéterminé de territoires inutiles à la France et dont la conservation a causé la chute de la Nouvelle-France : « ses agrandissements, ses titres trop vagues ou incertains : titres fondés sur des découvertes ou des prises de possession restées sans suite, titres fondés sur des chartes fantaisistes [...], titres aussi valables que ceux des Anglais, mais trop contestables pour ne pas inviter aux empiétements³ ». Aucun des deux historiens n'identifie les nations autochtones établies dans l'Ohio, territoire qu'ils ne mentionnent que vaguement sans en préciser les contours et les dimensions.

Cette tendance changera légèrement avec la publication, en 1955, de l'ouvrage de Guy Frégault sur *La guerre de la Conquête*. Si Frégault n'identifie toujours pas clairement les limites de la vallée de l'Ohio (se contentant, comme ses prédécesseurs, de souligner le caractère hautement stratégique de ce territoire pour les empires français et anglais), l'historien accorde toutefois beaucoup plus d'importance aux nations autochtones qui occupent ce territoire. Ainsi, Frégault souligne la présence des Iroquois, Chaouanons, Mingos et Loups, mais il n'identifie jamais leur répartition territoriale. De même, le récit de Frégault se concentre sur le haut de la vallée de l'Ohio, mettant complètement de côté les nations de l'ouest, telles que les Miamis ou les Oujatons⁴.

La situation est tout autre du côté américain, où les écrits consacrés à la vallée de l'Ohio comme enjeu colonial émergent dès la seconde moitié du XIX^e siècle. L'un des premiers historiens à avoir étudié de façon attentive les événements qui ont marqué le centre de l'Amérique du Nord à l'époque coloniale est Francis Parkman. Dans son œuvre magistrale, Parkman décrit la vallée de l'Ohio de façon semblable aux historiens

³ Lionel Groulx, *Histoire du Canada français depuis la découverte*, 4^e édition, Montréal, Éditions Fides, 1960 [1950], p. 213.

⁴ Guy Frégault, *La guerre de la Conquête*, Montréal, Éditions Fides, 1955, p. 169.

canadiens, soit en soulevant sa valeur stratégique dans la rivalité franco-anglaise. Mais dans son ouvrage consacré à la guerre de Sept Ans, publié pour la première fois en 1884, Parkman va plus loin en accordant une plus grande importance aux nations autochtones et, surtout, en décrivant leur répartition sur le territoire :

The Indian population of the Ohio and its northern tributaries was relatively considerable. The upper or eastern half of the valley was occupied by mingled hordes of Delawares, Shawanoes, Wyandots, and Iroquois, or Indians of the Five Nations, who had migrated thither from their ancestral abodes within the present limits of the State of New York, and who were called Mingoes by the English traders. Along with them were a few wandering Abenakis, Nipissings, and Ottawas. Farther west, on the waters of the Miami, the Wabash, and other neighboring streams, was the seat of a confederacy formed of the various bands of the Miamis and their kindred or affiliated tribes⁵.

Pour Parkman, la vallée de l'Ohio correspondait donc au territoire s'étendant de ce que l'on appelle aujourd'hui le plateau des Allegheny jusqu'à la Ouabache, une rivière qui rejoint l'Ohio peu avant que celle-ci ne se déverse dans le fleuve Mississippi. Il mentionne également dans son ouvrage les principaux établissements autochtones de la région et analyse les événements qui s'y sont déroulés de façon beaucoup plus détaillée que ce que l'on voit chez les historiens canadiens. De même, Parkman ne se contente pas d'identifier les principales nations présentes sur le territoire, mais souligne l'incroyable mobilité qui caractérise les groupes amérindiens qui le fréquentent.

Traditionnellement, l'historiographie présentait donc la vallée de l'Ohio selon deux visions assez différentes : soit un espace imprécis, dont les repères territoriaux étaient inexistantes (vision plus courante chez les historiens canadiens); soit une région bien définie, dans laquelle habitaient des nations autochtones clairement identifiées et dont la répartition territoriale était aussi bien définie (vision que l'on voit par exemple chez Parkman).

⁵ Francis Parkman, *Montcalm and Wolfe: The French and Indian War*, tome I, Boston, Little, Brown and Company, 1910 [1884], p. 40.

Dans le sillage de Parkman, l'historien Frederick Jackson Turner a lui aussi largement contribué à faire de la vallée de l'Ohio un espace essentiel dans l'historiographie américaine. Dans son célèbre article « The Significance of the Frontier in American History⁶ » publié en 1893, Turner accorde à l'Ohio un rôle hautement symbolique de « frontière » où se serait développée l'identité américaine. En effet, dans la théorie de Turner, la vallée de l'Ohio au XVIII^e siècle formait un lieu de rencontre (la frontière) entre la « sauvagerie » et la « civilisation », qui permit aux colons d'origine britannique d'adopter de nouvelles pratiques culturelles et, ultimement, de forger la nouvelle identité de la nation américaine⁷. Plus précisément, Turner écrit :

The wilderness masters the colonists. It finds him a European in dress, industries, tools, modes of travel, and though. It takes him from the railroad car and puts him in the birch canoe. It strips off the garments of civilization and arrays him in the hunting shirt and mocassin. It puts him in the log cabin of the Cherokee and Iroquois [...]. Before long he has gone to planting Indian corn and plowing with sharp stick [...] and so he fits himself to the Indian clearings and follow the Indian Trails. Little by little he transforms the wilderness, but the outcome is not the old Europe [...]. The fact is, there is a new product that is American⁸.

Ce statut de « berceau des États-Unis » a conféré à l'Ohio une place particulière dans l'historiographie américaine. Mais en même temps, cette représentation a fait que les chercheurs qui s'y sont intéressés ont porté leur attention essentiellement sur la période pré-révolutionnaire plutôt que sur celle d'avant la Conquête, époque à laquelle la présence anglaise était encore somme toute négligeable. Le territoire de la vallée de l'Ohio au moment de la Conquête est en effet généralement considéré comme un exemple particulièrement éloquent pour illustrer le concept de « frontière » élaboré par Turner.

⁶ Frederick J. Turner, « The Significance of the Frontier in American History », *Annual Report of the American Historical Association*, 1893, p. 197 à 227.

⁷ *Ibid.*, p. 197 à 227.

⁸ *Ibid.*, p. 201.

Si la théorie de Turner est empreinte d'un relent de patriotisme américain, il n'en reste pas moins qu'elle est à la base de l'idée selon laquelle, au coeur de l'Amérique du Nord, la culture européenne se serait transformée au contact de la culture autochtone – idée qui fut reprise, plus récemment, dans le concept de « métissage ». L'idée selon laquelle la vallée de l'Ohio serait un espace essentiel dans l'émergence d'une culture typiquement nord-américaine et dans le développement des États-Unis d'Amérique est maintenant largement admise par les historiens et le concept de « frontière » de Turner est maintenant repris (en partie du moins) par bon nombre d'historiens travaillant sur l'Ohio au XVIII^e siècle pour expliquer la nature des rapports qu'entretenaient les Européens et les Autochtones dans cette région.

La vallée de l'Ohio au centre de l'Amérique du Nord

Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, le concept de « frontière » popularisé par Turner a été largement remis en question par les historiens américains. Parmi les plus célèbres critiques, l'ouvrage *Le Middle Ground : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, de Richard White propose une vision qui fait de l'Ohio davantage un territoire de cohabitation entre Européens et Autochtones, où s'est produit un certain brassage culturel. Plutôt qu'une « frontière » où deux civilisations entrent en conflit, White élabore un nouveau concept, celui du « *middle ground* », qu'il décrit comme :

un « entre-deux » : entre cultures, entre peuples, et entre certains empires et le monde non institué des villages. C'est un lieu où vivent les sujets nord-américains et les populations alliées des empires. C'est le monde où aura lieu l'invasion et l'occupation européenne, puis la défaite

et l'effacement des Indiens. [...] Dans ce Middle Ground, diverses populations s'adaptent les unes aux autres au travers d'un mécanisme de méprises aussi créatif qu'opportun⁹.

Pour White, la vallée de l'Ohio est l'un des espaces nord-américains où ce *middle ground* a acquis le plus de cohérence, puisque s'y serait déroulé un fort métissage culturel et où les Autochtones et les Européens se seraient le plus adaptés les uns aux autres. Mais en insistant aussi lourdement sur l'adaptation à l'Autre, la thèse de White a toutefois pour corolaire un certain effacement de l'identité des nations autochtones du territoire au profit de la promotion d'une culture métissée très générale et uniforme. Il prête ainsi plus d'attention aux traits partagés, ce qui efface les éléments propres à chaque nation. La thèse de White pose toutefois un concept moins eurocentriste que celui de Turner et parvient à prendre les populations autochtones de la région des Grands Lacs et de la vallée de l'Ohio comme véritable objet de recherche. Une partie de l'ouvrage est consacrée au repeuplement de la vallée de l'Ohio, qui, selon lui, se serait fait avant les années 1720. En effet, les nations qui habitaient le territoire au milieu du XVII^e siècle et qui en furent chassées par les guerres iroquoises se seraient réfugiées à l'ouest. White explique qu'à « [...] mesure que les attaques iroquoises dépeuplaient les environs du lac Ontario, les réfugiés s'enfuyaient vers l'ouest avec les Iroquois à leurs trousses. La pression des Iroquois se faisant plus forte, les réfugiés outaouais et les survivants hurons et pétuns fuyaient par bonds¹⁰ ». Les nations réfugiées à l'ouest auraient établi des villages près du Mississippi avant de rejoindre l'alliance franco-amérindienne. Et c'est finalement à partir de la fin du XVII^e siècle qu'elles seraient retournées dans l'Ohio et dans l'ouest des Grands Lacs :

Le triomphe de l'alliance sur les Iroquois dans les années 1690 signifia le déclin de toutes les communautés qui avaient produit cette alliance. Une fois à l'abri des attaques iroquoises, les

⁹ Voir Richard White, *Le Middle Ground : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, Toulouse, Anacharsis, 2010, p. 24-25.

¹⁰ *Ibid.*, p. 37.

centres de réfugiés se démantelèrent; leurs membres occupèrent des territoires plus fertiles au climat plus tempéré rendu disponibles par le déclin des Iroquois. Pourtant, ni l’alliance ni le monde commun rassemblant Européens et Algonquiens qui avaient été forgés dans ces centres ne disparurent. Au contraire, ils se renforcèrent¹¹.

La distance prise par White par rapport à la thèse de la frontière de Turner s’explique notamment par l’utilisation qu’il fait des sources françaises. En effet, dans son étude, l’auteur recourt principalement à la correspondance des administrateurs canadiens et louisianais. La provenance des sources utilisées semble expliquer cette orientation particulière du discours de White. À l’époque, les voyageurs, explorateurs et commerçants français étaient habitués de se déplacer beaucoup plus loin vers l’ouest, jusqu’aux limites du lac Supérieur et le long du Mississippi. Contrairement aux Anglais, les Français étaient ainsi régulièrement en contact avec les communautés de réfugiés installés sur les limites ouest de la vallée de l’Ohio et ont pu, de ce fait, y récupérer des témoignages sur le déroulement des événements. De leur côté, les commerçants anglais de l’époque ne se sont intéressés à l’Ohio et à ses ressources qu’à partir des années 1720, produisant des sources plus pauvres en informations que les documents français. Cet élément joue fortement dans les conclusions de recherches d’historiens ne travaillant qu’avec des sources anglaises, comme nous le verrons plus loin.

Outre la cohabitation entre les Autochtones et les Européens, White s’intéresse aux mouvements de « rébellions » dans la vallée de l’Ohio et à l’acquisition de pouvoir par certains chefs au sein de ces communautés rebelles, phénomène qu’il attribue à une mauvaise gestion de l’alliance franco-amérindienne par les Français. Il présente ainsi les rébellions comme des mouvements anti-français ou anti-européens, les nations de l’Ohio cherchant à chasser l’envahisseur venu les déposséder de leurs terres. Avec le

¹¹ *Ibid.*, p. 94.

temps, selon White, le développement de la compétition franco-britannique pour le contrôle de l'Ohio aurait contribué à accentuer les conflits entre Européens et Autochtones : « La haute vallée de l'Ohio avait cessé d'être un refuge entre les deux empires; elle était devenue leur champ de bataille. À l'instar des Iroquois, la plupart des républicains considéraient désormais Français et Britanniques comme une seule et même menace chrétienne¹². » L'acquisition de pouvoir par les leaders de ces rébellions, tel que le chef miami La Demoiselle à la fin des années 1740, se fait donc grâce au désagrégement de l'alliance franco-amérindienne. White élabore davantage sur le rôle de la compétition coloniale dans les conflits autochtones en affirmant : « Le commerce avec les Anglais était essentiel pour la victoire de La Demoiselle sur Piedfroid [autre chef miami], mais la manière dont il utilise ce commerce pour fonder un nouvel ordre politique dans tout le Pays d'en Haut lui confère une importance qui dépasse largement les limites de son village¹³. » La mention de White sur l'utilisation par La Demoiselle des échanges avec les Anglais pour fonder un nouvel ordre politique est particulièrement importante. La place de cette stratégie dans les différents mouvements de rébellions sera analysée plus en détail dans ce mémoire afin de mieux comprendre la nature du pouvoir dans la vallée de l'Ohio à cette époque.

Dans l'analyse de White, la vallée de l'Ohio est intégrée de façon générale à un vaste espace territorial qu'il désigne sous le nom de « Pays d'en Haut » et qui recouvre toute la région centrale de l'Amérique du Nord autour des Grands Lacs. Cet ensemble territorial, White le divise néanmoins en sous-régions en fonction des groupes autochtones qui y demeuraient. La vallée de l'Ohio constitue justement l'une de ces divisions territoriales, laquelle selon White « regroupait les terres s'étendant, au sud,

¹² *Ibid.*, p. 337.

¹³ *Ibid.*, p. 310.

entre le lac Érié, l'Ohio et les Appalaches, et à l'ouest vers la Wabash¹⁴. » Ainsi, dans la logique de White, l'Ohio représente un territoire périphérique à l'intérieur des Pays d'en Haut, dont le centre névralgique serait situé à la Baie Verte (Green Bay) et à Michilimackinac. Robert Englebert, dans sa thèse de doctorat¹⁵, adopte à peu près les mêmes délimitations territoriales. Pour lui, la vallée de l'Ohio comprend en majorité les territoires situés au nord de la rivière.

Bien qu'il considère l'Ohio comme un espace périphérique à l'intérieur des vastes Pays d'en Haut, White parvient néanmoins à étudier assez finement les populations de cette région en analysant les documents provenant des postes situés à l'extérieur de l'Ohio, dont celui de Détroit. Par exemple, s'il décrit peu les établissements miamis durant cette période, il est toutefois capable, par ce procédé, de souligner que « [l]es Miamis et les Wéas étaient en guerre avec les Préorias [...]»¹⁶. Même s'il n'élabore pas beaucoup sur le sujet, White parvient tout de même à montrer que cette méthode permet de récolter des informations fragmentaires qui aident à reconstituer le contexte historique général.

Les limites de la thèse de White sur l'existence d'un *middle ground* dans l'Ohio a encouragé les historiens à revoir le concept de « frontière », mais en tâchant de le dépouiller du caractère ethnocentrique dont Turner l'avait investi. Dans *Contact Points, American Frontiers from the Mohawk Valley to the Mississippi 1750-1830*¹⁷, Andre R. L. Cayton et Frederika Teute entreprennent par exemple une réflexion sur le

¹⁴ *Ibid.*, p. 220.

¹⁵ Voir Robert Englebert, *Beyond Borders: Mental Mapping and the French River World in North America, 1763-1805*, University of Ottawa, ProQuest Dissertations Publishing, 2010, 270 pages.

¹⁶ Voir Richard White, *op.cit.*, p. 233.

¹⁷ Voir Andrew R. L. Cayton et Frederika Teute (dir.), *Contact Points, American Frontiers from the Mohawk Valley to the Mississippi 1750-1830*, Middletown, University of North Carolina Press, 1998

concept de la « frontière ». Ces auteurs ont débuté leur analyse dans les années 1750, décennie durant laquelle les tensions entre les empires français et anglais atteignirent leur paroxysme. Pour eux, la notion de « frontière » entraîne inévitablement une ambiguïté :

Frontier can mean a political boundary between two states or a physical, psychological, or intellectual barrier between the known and unknown. As a regional division between different racial and ethnic groups, frontier is often a fluid and permeable line. Constituted as a geographical border, frontier may invoke distinctions between occupied and unoccupied territory. Taken as a divide, frontier often sets up an individious comparison between two sides, establishing one side as normative and casting the other in the dark as unknown, unoccupied, savage, dangerous¹⁸.

Dans le même ouvrage, l'historien William B. Hart écrit : « Frontiers were thoses regions that lay between two or more culturally distinct societies and beyond the immediate control of any one of them, where individuals or groups from these societies came into direct contact¹⁹. » Pendant longtemps, l'historiographie a traité la vallée de l'Ohio avec cette idée ambiguë, accordant à ce territoire la valeur d'un « entre-deux ».

Dans son ouvrage *Empires et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, l'historien Gilles Havard propose une réponse à la thèse du *middle ground* et une nouvelle interprétation de la « frontière ». Pour Havard, le concept établi par Turner reposait essentiellement sur l'idée d'une rencontre des « races » (des entités culturelles distinctes et incompatibles) pour expliquer les différences socio-culturelles entre les Européens et les Amérindiens. Selon lui, il faut s'appuyer « sur la notion de

¹⁸ *Ibid.*, p. 1.

¹⁹ William B. Hart, « Black “Go-Betweens” and the Mutability of “Race,” Status, and Identity on New York’s Pre-Revolutionary Frontier », dans Andrew Robert Lee Cayton et Frederika J. Teute (éditeurs), *Contact Points, American Frontiers from the Mohawk Valley to the Mississipi 1750-1830*, Middletown, University of North Carolina Press, 1998, p. 91.

culture, non sur celle de race²⁰ » pour comprendre ce qu'est une « frontière ». Dans cette optique, néanmoins, le concept de Turner aurait le mérite de « met[tre] bien en relief la diversité radicale des cultures au sein d'un tel espace²¹ ». Ainsi, Havard suggère une réinterprétation de la thèse de White en proposant « que la rencontre franco-amérindienne ne conduit pas aux seuls malentendus interprétatifs que White souligne à juste titre, ou à une simple logique d'adaptation à la culture de l'autre, mais qu'elle peut également être un lieu d'actualisation et de réification de sa propre culture. Le livre ne rejette pas l'idée du *middle ground*, mais s'efforce d'en éclairer les coulisses²². » L'ouvrage de Havard ne concerne pas directement le sujet de ce mémoire, mais sa réinterprétation théorique permet de mieux comprendre le contexte socio-culturel franco-amérindien propre à la vallée de l'Ohio dans la première moitié du XVIII^e siècle.

On voit ainsi que, depuis la fin du XX^e siècle, les historiens tâchent de plus en plus de comprendre la dynamique culturelle à l'œuvre dans l'Ohio en analysant la culture des populations autochtones qui l'habitaient et en cherchant à réinterpréter les différents concepts rattachés à la notion de « frontière ». On cherche notamment à mieux comprendre les formes d'interaction entre les Autochtones et les Français dans ces territoires et comment cela a pu avoir un impact sur les sociétés amérindiennes de la région.

²⁰ Gilles Havard, *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Québec, Septentrion, 2003, p. 12.

²¹ *Ibid.*, p. 12.

²² *Ibid.* p. 13.

L'Ohio, un territoire ambigu

Depuis la publication du *Middle Ground* par White et avec le retour des études sur la frontière, l'historiographie américaine a manifesté un regain d'intérêt pour la région de l'Ohio. Avec la naissance de la nouvelle ethnohistoire, à la fin du XX^e siècle, le nombre d'ouvrages consacrés aux nations autochtones de la vallée de l'Ohio et aux événements qui se sont déroulés sur ce territoire au XVIII^e siècle a considérablement augmenté. Les définitions territoriales de la vallée de l'Ohio sont alors devenues très variables d'un auteur à l'autre. Néanmoins, deux tendances se démarquent de la multitude des interprétations : soit l'Ohio est considéré comme une simple région à l'intérieur d'un espace géopolitique beaucoup plus vaste, soit, au contraire, l'Ohio est traité comme une entité singulière, mais qui se divise en un certain nombre de régions, correspondant à des groupes humains précis. Parmi les historiens qui ont tendance à comprendre l'Ohio dans un ensemble plus vaste, quitte à diviser le territoire pour le faire entrer dans un cadre particulier, tous ne rattachent pas l'Ohio au même ensemble géographique. Le premier type de regroupement géographique auquel est rattachée la vallée de l'Ohio apparaît parmi les historiens travaillant avec les sources françaises, dont notamment la correspondance officielle des autorités canadiennes avec Versailles (Séries C11A et C11E). Cette méthode consiste à considérer la vallée de l'Ohio comme un territoire périphérique inclus dans les délimitations territoriales des Grands Lacs. Dans la majorité des cas, cet ensemble est appelé « Les Grands Lacs » ou « les Pays d'en Haut ». Richard White, dont nous venons de parler, fait partie de ce groupe d'historiens. Les chercheurs qui ont travaillé à partir des sources anglaises et américaines intègrent habituellement l'Ohio à d'autres ensembles territoriaux. Ils incorporent le plus souvent la vallée de l'Ohio, et principalement ce qu'ils appellent le « Upper Ohio », dans un ensemble comprenant l'arrière-pays pennsylvanien et la vallée de la rivière Susquehanna. Dans cet ensemble, l'Ohio est souvent divisé entre le « Upper » et le « Lower » Ohio, la séparation entre les deux régions étant vaguement marquée par la

rivière Blanche. Cette méthode de division du territoire se voit particulièrement chez les historiens ayant publié dans les années 1990.

Deux historiens, notamment, se sont intéressés spécifiquement à la vallée de l'Ohio dans la perspective des nouvelles études sur la frontière : Michael N. McConnell et R. Douglas Hurt. Ces historiens, cependant, analysent cet espace essentiellement du point de vue de l'avancée de la colonisation britannique. S'ils n'incorporent pas l'Ohio dans un ensemble plus grand et plus important comme l'a fait White, ils font néanmoins ressortir l'existence de liens culturels et sociaux entre la vallée de l'Ohio et l'arrière-pays pennsylvanien, les événements se déroulant dans une région étant en étroite corrélation avec les événements se déroulant dans l'autre. McConnell, par exemple, parle de l'Ohio comme d'un carrefour (« Crossroad ») au centre de l'Amérique du Nord²³, qui reliait la côte atlantique au centre du continent. Pour McConnell et R. Douglas Hurt, le repeuplement de l'Ohio serait dû à l'avancée des colons américains dans la vallée de la Susquehanna ou de la Pennsylvanie, d'où les nations amérindiennes de l'Ohio tiraient leur origine. Dans son ouvrage *The Ohio Frontier*, Hurt écrit par exemple à propos des établissements de la Susquehanna : « By 1692, the Shawnees had established settlements in Pennsylvania along the Delaware and Susquehanna river valleys, where they lived peacefully near the Quakers²⁴. » De même, en divisant la vallée de l'Ohio en deux territoires distincts, les historiens ont tendance à concentrer leur analyse sur l'« Upper Ohio », dont les habitants (Iroquois, Chaouanons et Loups) entretenaient des liens commerciaux avec les colonies anglaises. Du coup, ils accordent davantage d'importance aux populations de cette région, au détriment des populations

²³ Voir Michael N. McConnell, *A Country Between: The Upper Ohio Valley and its Peoples, 1724-1774*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1992, 357 pages.

²⁴ Voir R. Douglas Hurt, *The Ohio Frontier: Crucible of the Old Northwest. 1720-1830*, Bloomington, Indiana University Press, 1996, p. 10.

établies plus à l'ouest (dont les Miamis, les Ouiatanons et les Peanquishas). Dans son ouvrage *A Country Between: The Upper Ohio Valley and its Peoples, 1724-1774*, McConnell étudie les « réfugiés » de la vallée de l'Ohio provenant de l'est des Appalaches et concentre ainsi sa recherche sur les Iroquois, les Chaouanons et les Loups. En substance, il affirme :

Within the Ohio Country the natives accommodated themselves to their new homeland. Though the neighboring Hurons, living at Detroit, initially expressed concern for the security of their own hunting territory south of Lake Erie, they and the Miamis joined in inviting the Shawnees to "light their fire" on the Ohio – to settle permanently in the west. For the Shawnees, as for their Delawares and Iroquois neighbors, relations with peoples to the west were expressed in the same kinship terms common within native societies²⁵.

Alors que chez White les Miamis étaient l'une des nations les plus importantes de la vallée de l'Ohio, ils deviennent ici des « voisins » habitant à l'extérieur du territoire ohien, des joueurs secondaires dans une trame historique centrée sur les Chaouanons.

L'analyse de McConnell est néanmoins intéressante en ce qu'elle s'intéresse aux raisons ayant poussé les nations autochtones de l'est à migrer vers l'Ohio. Aussi, les motifs qu'il invoque sont assez différents de ceux identifiés par White. Selon lui :

The Delaware, Senecas, and Shawnees thus found themselves settling [durant la décennie 1720] on the Allegheny Plateau for a variety of reasons: abundant resources, distance from menacing colonial or Indian neighbors, and strong historical ties to the region made it attractive to migrating natives; loss of lands – by sale or fraud – and the friction generated by increased contact between natives and colonists made the upper Ohio Valley a convenient haven²⁶.

McConnell concentre ainsi son analyse essentiellement sur les Loups (Delawares), les Tsonnontouans (Senecas) et les Chaouanons (Shawnees) et, de ce fait, sur l'« Upper » Ohio, phénomène lié à l'origine des sources utilisées. L'extrait ci-dessus met également de l'avant une autre problématique liée à l'utilisation de sources d'une seule origine,

²⁵ Voir Michael N. McConnell, *op.cit.* p. 48.

²⁶ *Ibid.*, p. 20.

soit l'interprétation du repeuplement de l'Ohio par les nations algonquiennes suite aux guerres iroquoises. En effet, les historiens qui n'utilisent que les sources anglophones ont tendance à souligner que le repeuplement de la vallée de l'Ohio a débuté vers 1720 et se serait effectué par vagues, alors que ceux utilisant les sources francophones tendent à faire débiter le repeuplement de l'Ohio à la fin du XVII^e siècle.

L'analyse de McConnell se concentre sur les années 1724 à 1774. L'auteur justifie son choix de faire débiter son étude en 1724 par le fait que cette date marque l'arrivée des Loups (Delaware) dans l'Ohio : « In the spring of 1724 Delaware Indians were busy establishing a new town west of the Appalachian Mountains. [...] Having recently left their old towns in the Susquehanna Valley, these natives of eastern Pennsylvania now lived in what was for most a new land²⁷. »²⁸ La migration des Loups vers l'Ohio (comme celle de plusieurs autres nations amérindiennes de la côte est américaine) entre 1720 et 1724 entraîna dans son sillage les commerçants anglais qui suivirent ces groupes vers un territoire qui leur était jusqu'alors à peu près inconnu. Ce sont ces commerçants qui ont laissé les premiers témoignages de séjours dans l'Ohio du côté des sources anglaises. L'idée d'un « new land » donne alors l'illusion d'une absence d'événements majeurs sur le territoire avant 1720. Quant au choix de l'année 1740 comme point de départ (posture adoptée par exemple par Gregory Dowd et Francis Jennings²⁹), il coïncide avec la création de la *Ohio Company*. Les nombreuses expéditions vers l'ouest mises sur pied par les marchands de cette compagnie ont

²⁷ *Ibid.*, p. 5.

²⁸ *Ibid.* et R. Douglas Hurt, *op.cit.* Ce dernier fait débiter son étude en 1720.

²⁹ Gregory Evans Dowd (*A Spirited Resistance: The North American Struggle for Unity, 1745-1815*, Baltimore et Londres, Johns Hopkins University Press, 1992) et Francis Jennings (*Empire of Fortune. Crowns, Colonies & Tribes in the Seven Years War in America*, New York, W.W. Norton, 1988) débiterent tout deux leur analyse en 1745.

entraîné une croissance phénoménale des sources sur l'Ohio, ce qui explique que les historiens suivent cette chronologie.

Bien que la vallée de l'Ohio soit considérée par tous les chercheurs comme une région bien précise où se serait développée une dynamique socio-culturelle fondamentale au cœur du processus colonial, il demeure difficile d'établir de façon nette et précise à partir de l'historiographie la délimitation de ce territoire. Soit il est inclus dans le plus grand ensemble des Grands Lacs, soit il est compris dans l'arrière-pays des colonies américaines. Dans d'autres cas, la vallée est divisée en sous-région en fonction des groupes autochtones qui y sont établis. Mais pourquoi est-ce si difficile de circonscrire la vallée de l'Ohio et de la définir en tant qu'objet d'étude? La réponse découle peut-être des sources manuscrites de l'époque. En effet, même au XVIII^e siècle, il était fort difficile de définir de façon précise la vallée de l'Ohio. Dans les sources louisianaises, l'embouchure de l'Ohio est souvent confondue avec la rivière Ouabache. Les sources canadiennes, pour leur part, comptent la rivière Allegheny comme faisant partie de l'Ohio. De leur côté, les sources anglaises ne traitent de l'Ohio que tardivement et se concentrent essentiellement sur l'est du territoire. Dans tous les corpus de sources, les toponymes sont changeants, les établissements difficiles à positionner. De plus, le territoire même de l'Ohio est sujet à discorde entre les gouvernements : le Canada et la Louisiane se disputent le contrôle de la région et les colonies américaines tentent de s'en faire céder des parties. Il faudra ainsi voir ce que la géographie du territoire nous apprend et voir comment la vallée de l'Ohio, en tant qu'entité géographique, a été construite par les acteurs historiques du début du XVIII^e siècle.

Cette utilisation des sources a pour effet de ne pas prendre en compte la diversité des nations et les déplacements effectués par celles-ci sur le territoire. L'historiographie a eu tendance à se focaliser sur quelques groupes bien précis, dans la plupart des cas les Mingos, les Chaouanons et les Loups, et parfois les Miamis.

Même dans l'historiographie récente, la vallée de l'Ohio est donc considérée comme un espace périphérique, qui n'a d'importance qu'à travers les liens qui l'unissaient aux colonisateurs européens, pour qui il s'agissait d'un enjeu diplomatique et commercial.

Mais qu'en est-il de la géographie humaine? Dans l'historiographie sur la vallée de l'Ohio (ancienne et récente), les historiens mettent l'accent sur la présence autochtone dans les missions européennes et autour des principales places fortes, accordant peu d'importance aux mouvements des individus ou des groupes sur le territoire. Il en résulte alors que les nations autochtones sont en apparence statiques, et il est aisé de croire qu'elles sont établies à des lieux précis et y demeurent de façon permanente. Les récits historiques concentrent ainsi les Miamis aux forts Vincennes et Miamis, les Chaouanons à Logstown, les Hurons et Outaouais à Détroit et les Tsonnontouans à Oswego. Cette propension peut notamment s'expliquer par le fait que les sources de l'époque sont pour la plupart des rapports d'officiers militaires ou des récits de voyage de commerçants. Comme ces derniers rencontraient le plus souvent les membres des différentes nations près des forts, des missions et des postes de traite auxquels ils étaient rattachés, leurs rapports ont tendance à laisser croire que ces nations se concentraient autour de ces lieux. Les ouvrages sur l'Ohio ont aussi tendance à regrouper tous les Autochtones du territoire sous l'appellation générique d'« Amérindiens de l'Ohio », faisant abstraction de la diversité des nations présentes dans la région à cette époque. Dans *At the Edge of the Empire: the Backcountry in British North America*, Eric Hinderaker et Peter C. Mancall analyse les interactions entre les Autochtones et les Européens dans ce qu'ils nomment le « backcountry » et se concentrent notamment sur les aspects commerciaux et militaires de ces échanges. Ils écrivent : « By the summer of 1758, the Ohio Indians were of two minds about the escalating conflicts between Britain and France. Many leaders and warriors remained firm in the French alliance,

but some among them were beginning to reconsider their position³⁰. » La généralisation des nations de l'Ohio en une seule entité donne l'idée que les nations formaient un groupe uni et statique sur le territoire, parmi lesquels on peut, au mieux, déceler seulement de grandes oppositions.

Pour Hinderaker et Mancall, les migrations de repeuplement de la vallée de l'Ohio auraient pris naissance dans l'arrière-pays de la Pennsylvanie et de la Virginie, où vivaient des groupes de Chaouanons et de Loups, qui allèrent s'établir sur le plateau des Allegheny. Les deux auteurs affirment ainsi :

At the dawn of the eighteenth century, the Ohio Valley had few human occupants. But in the next two decades, Shawnees and Delawares who had been living in Pennsylvania established seasonal hunting camps along Allegheny River, the watershed that forms the headwater of the Ohio, and began to exploit the game populations of the valley. In the 1720s, as Shawnees and Delawares began to leave the colony for this new territory, they settled a string of new village sites on the Alleghany and upper Ohio³¹.

Comme plusieurs autres historiens américains, Hinderaker et Mancall étudient l'Ohio et ses occupants principalement à partir de sources provenant des archives coloniales de la Pennsylvanie et de la Virginie. Produites par des compagnies impliquées dans le commerce des fourrures ohien, telles que l'Ohio Company, ces archives contiennent surtout des témoignages de traiteurs et des registres de traite, ce qui a pour effet d'accorder une place particulièrement importante aux enjeux commerciaux dans la compréhension qu'ont les auteurs de la dynamique sociale et des événements politiques survenus dans la vallée de l'Ohio, qu'ils décrivent comme un « trader's world³² ». À titre d'exemple, Hinderaker et Mancall présentent le repeuplement de l'Ohio comme

³⁰ Eric Hinderaker et Peter C. Mancall, *At the Edge of Empire: the Backcountry in British North America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2003, p. 110.

³¹ *Ibid.*, p. 92.

³² *Ibid.*, p. 93.

le résultat du « recul » des Autochtones « fuyant » vers l'ouest devant l'avancée du front colonial. De plus, ils expliquent que les Autochtones se déplaçaient sur le territoire en fonction de la fluctuation des marchés français et anglais :

For several years, Canadian merchants received almost no shipments at all from their French suppliers. Under these conditions, a faction within the Miami community at Kekionga chose to move south fifty or sixty miles to found the new town of Pickawillany on the Great Miami River. [...] The Pennsylvania traders quickly added Pickawillany to their trading circuit, and Memeskia's [chef miami] followers [...] soon enjoyed acces to an expanded range of European merchandise³³.

La mobilité des nations semi-nomades est ainsi attribuée aux seuls avantages commerciaux que ces nations pouvaient avoir à se déplacer sur le territoire et les auteurs ne cherchent pas à mesurer l'impact que pourraient avoir d'autres facteurs tels que les divisions internes pour encourager la fragmentation des populations et leurs déplacements en petits groupes.

L'utilisation de sources principalement d'origine anglaise entraîne également chez Hinderaker et Mancall, comme chez d'autres historiens américains, un récit plutôt manichéen, dans lequel les Anglais apparaissent comme des alliés « bénéfiques » pour les Amérindiens parce qu'ils les appuyaient dans leur lutte contre les Français envahissants. Hinderaker et Mancall affirment en ce sens : « The Ohio Indians assembled at Logstown had specific expectations for the meeting. For several years they had been asking colonial officials in Virginia and Pennsylvania to construct a fort at the headwaters of the Ohio River to protect traders from the danger of French attack³⁴. »

³³ *Ibid.*, p. 94.

³⁴ *Ibid.*, p. 95.

D'autres auteurs mentionnent qu'en cherchant à lutter contre les Français, les rebelles de l'Ohio se trouvent à devoir s'appuyer sur les Anglais pour assurer leur victoire. Dans *The Ohio Frontier*, R. Douglas Hurt explique à propos de la rébellion de La Demoiselle que « La Demoiselle's revolt from the other Miamis depended on continued support from, especially trade with, the British³⁵ ». Si l'on ne se fit qu'aux archives des colonies anglaises, ce récit semble tout à fait crédible. Or, à la même époque, les Autochtones de l'Ohio entretenaient un discours identique vis-à-vis des Français, ce qui servait à justifier la construction d'une chaîne de forts français dans l'Ohio, dont le fort Duquesne fut le principal. Face à cette situation similaire que l'on retrouve dans les sources françaises et anglaises, on peut se demander pourquoi les Autochtones entretenaient un discours de menaces auprès des deux empires européens? Et quels étaient leurs objectifs derrière ces actions?

Chez les historiens utilisant principalement des sources françaises, on voit plutôt une incorporation de l'Ohio dans la vaste région des Grands Lacs et les analyses se concentrent davantage sur la partie sud de la vallée, c'est-à-dire le Bas-Ohio (Lower Ohio). Dans son ouvrage *L'Épée et la Plume : Amérindiens et soldats des troupes de la marine en Louisiane et au Pays d'en Haut (1683-1763)*, Arnaud Balvay décrit les caractéristiques de ce qu'il identifie comme une « société des forts » et n'accorde qu'une place très limitée à la réalité vécue dans les postes situés dans la vallée de l'Ohio, bien que ceux-ci aient joué un rôle central dans la politique française d'appropriation et de défense territoriale durant les années 1740 à 1760. Tout comme Richard White, Balvay considère la vallée de l'Ohio comme un territoire périphérique aux Pays d'en Haut. Pour Balvay, cependant, le Pays d'en Haut occupe un espace plus vaste et comprend les Grands Lacs, la vallée du Mississippi ainsi que l'embouchure de

³⁵ Voir R. Douglas Hurt, *op.cit.* p. 38.

l'Ohio, soit la portion de la rivière qui se situe en aval de la rivière Ouabache. Néanmoins, Balvay ne décrit jamais clairement la vallée de l'Ohio et mentionne d'ailleurs assez rarement cet espace de façon spécifique. Cette situation s'explique probablement par le fait qu'il utilise presque exclusivement des sources provenant de la Louisiane (série C13), colonie dont les autorités exerçaient une influence sur le Mississippi et la rivière Ouabache, mais assez peu sur le haut de l'Ohio, qui dépendait plutôt du Canada.

Dans le sillage de la « nouvelle ethnohistoire », Balvay reprend l'idée générale qui fait de la vallée de l'Ohio un territoire entre deux empires, un objet de conflits ayant contribué à forger l'avenir de l'Amérique coloniale. Rapprochant la notion de frontière du concept de *Middle Ground* de White, il décrit l'Ohio comme un lieu de rencontre entre deux sociétés :

[L]e terme de frontière a ainsi été redéfini et débarrassé de ses caractères racistes et rigides. C'est devenu une zone perméable où des individus autochtones et allotochtones inter-réagissent sans qu'aucun des deux groupes culturels ne puisse prétendre à l'hégémonie sur l'autre. Ainsi, Richard White préfère parler de *Middle Ground* tandis que plus récemment, Gilles Havard utilise l'expression d'"empire du milieu"³⁶.

L'Épée et la Plume analyse donc les différents éléments qui ont permis, à la frontière des sociétés française et autochtone, de cimenter la « société des forts » qui s'est développée dans la région des Grands Lacs et à l'embouchure de la rivière Ohio. Au-delà du commerce, ce sont surtout les rituels diplomatiques propres à l'alliance franco-amérindienne qui ont constitué le ciment de l'amitié entre Amérindien et Français :

D'après de nombreuses sources, les Amérindiens font preuve d'admiration à l'encontre des Français, notamment à propos de leur technologie. Toutes les nations apprécient l'apport des objets en fer tels que les couteaux, les haches, les armes à feu ou encore les chaudrons. [...] Souvent, le fait que les Français leur fournissent des fusils leur permet de lutter à armes égales

³⁶ Arnaud Balvay, *Amérindiens et soldats de la marine en Louisiane et au Pays d'en Haut (1683-1763)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, p. 77.

avec les nations alliées des Anglais. Ils apprécient également le respect dont les Français font preuve pour leurs cérémonies et rituels et la participation des officiers aux solennités précédant les échanges ou les rencontres diplomatiques les impressionne favorablement³⁷.

Le contraste est frappant, ici, entre le discours de Balvay et celui d'Hinderaker et Mancall. Il est évident que cette opposition résulte de l'utilisation de corpus de sources différents. Dans les deux cas, les auteurs adoptent (probablement de façon involontaire) le point de vue des acteurs qui rapportent les événements (Français ou Britanniques). Cette opposition liée à l'emploi de corpus de sources univoques a eu pour conséquence de créer deux interprétations différentes des événements, souvent incompatibles entre elles.

La vallée de l'Ohio comme entité géopolitique singulière

À partir des années 1990, et dans le sillage de la publication du *Middle Ground* de White, quelques historiens américains ont effectué des recherches plus poussées sur les Autochtones de la vallée de l'Ohio, se concentrant de plus en plus sur la géopolitique du territoire et sur les liens qu'y entretenaient les nations autochtones entre elles. Ces historiens s'intéressent alors aux liens diplomatiques et aux organisations politiques de l'Ohio. On voit toutefois que plusieurs écrits se concentrent davantage sur la culture politique iroquoise et l'influence que la Ligue a eue sur les nations voisines.

Dans *A Spirited Resistance*, Gregory Evans Dowd relève les liens particuliers qu'entretenaient les nations de l'Ohio avec leurs voisins du sud-est (Virginie, Caroline, Géorgie) : « Such relations between the Ohio country and the Southeast were not new in the mid-eighteenth century, although they would intensify in the coming years. The Ohio Shawnees had a long history of interaction with southeasterners, particularly the

³⁷ *Ibid.*, p. 119-120.

Creeks³⁸. » Ces relations interterritoriales n'ont toutefois pas encore été étudiées systématiquement et l'historiographie continue de tenir un discours centré sur l'Ohio et sur les principales nations autochtones qui s'y sont établies.

Dans son ouvrage *The Ordeal of the Long-house: The Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*, Daniel K. Richter fait mention des liens particuliers que les Six-Nations iroquoises avaient établis avec les autres nations de la vallée de l'Ohio. Il souligne notamment l'influence diplomatique qu'elles exerçaient sur les Loups (Delawares) et leur rôle dans leur migration depuis leurs territoires traditionnels près de la rivière Delaware vers les hauts plateaux appalachiens et la vallée de l'Ohio. Richter semble ainsi montrer que les Iroquois, et plus particulièrement les Tsonnontouans (Senecas), avaient une influence politique sur les populations du Haut-Ohio, qu'ils côtoyaient eux-mêmes en fréquentant ce territoire. L'analyse de Richter est toutefois concentrée sur les agissements de la Ligue iroquoise et il n'aborde donc que brièvement ce qui se rattache à la vallée de l'Ohio³⁹. Néanmoins, son analyse des structures politiques iroquoises est particulièrement utile pour comprendre le fonctionnement de la chefferie chez cette nation. Étant donné l'influence que les Iroquois auraient eue, selon Richter, dans la vallée de l'Ohio, on peut se demander comment leur structure politique a pu influencer l'organisation des communautés de l'Ohio.

Tout comme Richter, l'historien Francis Jennings relève dans son ouvrage *Empire of Fortune : Crowns, Colonies & Tribes in the Seven Years War in America*, l'importance

³⁸ Voir Gregory Evans Dowd, *A Spirited Resistance: The North American Struggle for Unity, 1745-1815*, Baltimore et Londres, Johns Hopkins University Press, 1992, p. 24.

³⁹ Voir Daniel K. Richter, *The Ordeal of the Long-house : The Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*, Chapel Hill & London, University of North Carolina Press, 1992, p. 274 à 276.

de l'influence politique iroquoise sur les nations de la vallée de l'Ohio. Jennings souligne que le repeuplement de l'Ohio est en partie causé par certains groupes tentant de fuir la domination iroquoise :

In 1724, a sudden influx of Palatine German immigrants prompted most of the Delawares of the Tulpehocken Valley (today's Lebanon Valley) to depart for the west. In 1727 a band of Shawnees became dissatisfied with domination by the Iroquois Six Nations (abetted by the province), and they too headed westward; neither entreaties nor commands persuaded them to return⁴⁰.

Encore une fois, on remarque à quel point l'utilisation des sources anglophones conditionne la lecture selon laquelle le repeuplement de l'Ohio aurait débuté dans les années 1720, ce qui contraste avec les travaux basés sur les sources françaises. Mais surtout, l'ouvrage de Jennings consacre un chapitre entier à étudier l'établissement de Logstown (Chinengué) dans le Haut-Ohio. Il s'intéresse notamment à l'importance stratégique et politique de ce village dans les stratégies diplomatiques des Iroquois et montre entre autres à quel point cet établissement constituait un point de convergence où les Iroquois de l'ouest de la Ligue (les Tsonontouans) pouvaient rencontrer les marchands anglais. Au fil du temps, ce village s'imposa même comme un important lieu de rencontre entre les représentants de différents groupes autochtones⁴¹. Tout comme Richter, Jennings souligne l'influence politique dominante des Iroquois sur les nations du Haut-Ohio, confirmant une certaine tendance chez les historiens américains. Il mentionne toutefois qu'au milieu du XVIII^e siècle, certaines de ces nations, dont plus spécifiquement les Loups, commençaient à s'émanciper de l'influence politique iroquoise⁴². Les écrits de Richter et de Jennings restent ainsi principalement centrés sur les populations de la Ligue iroquoise, laissant dans l'ombre certaines populations de

⁴⁰ Voir Francis Jennings, *Empire of Fortune. Crowns, Colonies & Tribes in the Seven Years War in America*, New York, W.W. Norton, 1988, p. 25.

⁴¹ *Ibid.*, voir le chapitre 1, « Logstown », p. 21 à 45.

⁴² *Ibid.*, p. 40.

l'Ohio qui avaient pourtant des contacts réguliers avec les Iroquois, notamment dans le Bas-Ohio.

Dans son article intitulé « The Ohio Country and Indigenous Geopolitics in Early Modern North America, circa 1500-1760 », publié en 2018, Elizabeth Mancke soutient que le dépeuplement de la vallée de l'Ohio au XVII^e siècle puis son repeuplement au XVIII^e siècle a contribué à l'émergence d'un contexte géopolitique particulier dans la région. Selon elle, si les nations qui repeuplent l'Ohio (dont notamment les Chaouanons et les Loups) sont d'abord sous l'influence des Iroquois, ils finissent néanmoins par acquérir une certaine autonomie politique en développant une structure politique qui leur était propre. Pour étayer son analyse, Mancke se réfère essentiellement à des études qui sont elles-mêmes basées majoritairement sur des sources anglaises. Elle reprend ainsi l'idée selon laquelle le mouvement de repeuplement s'est effectué depuis la vallée de la Susquehanna et l'est des Appalaches à partir des années 1720. L'auteure soutient que les nations de l'Ohio ont formés, au milieu du XVIII^e siècle, une « confédération multiethnique » où « [p]an-Indigenous cooperation became a reality⁴³ ». Mancke dépeint majoritairement les nations de l'Ohio comme un groupe uni et autonomiste qui serait beaucoup plus détaché des intérêts français et anglais que ne le laisse entendre l'historiographie traditionnelle. L'analyse de Mancke est particulièrement intéressante, puisqu'elle cherche à étudier la géopolitique des nations autochtones au-delà de leurs liens avec les deux empires coloniaux adjacents au territoire. Toutefois, fidèle à la tradition historiographique américaine, Mancke définit le « Ohio Country » comme étant essentiellement limité au Haut-Ohio. L'auteure reconnaît que ce territoire avait à l'époque des limites assez mal définies, mais tient tout de même à distinguer ce qu'elle appelle l'« Ohio Country » de

⁴³ Voir Elizabeth Mancke, « The Ohio Country and Indigenous Geopolitics in Early Modern North America, circa 1500-1760 », *Ohio Valley History*, vol. 18, n° 1, 2018, p. 23.

l'« Ohio Valley ». Elle explique ainsi que les « 650 miles [après la rivière des Miamis] of the Ohio River and Valley to the Mississippi River are not part of the Ohio Country⁴⁴ ». En procédant de la sorte, elle concentre son analyse sur les populations du Haut-Ohio (Iroquois, Chaouanons et Loups), tout en mettant de côté les nations miamises du Bas-Ohio. Elle n'inclut donc pas les Miamis, les Ouatans et les Peanquishas dans son récit de l'émergence des « Ohio Indians », malgré la grande proximité et les liens qu'entretenaient les nations du Haut-Ohio et du Bas-Ohio.

Publié dans la même revue que le texte de Manke, l'article « The Transformation of the Indian Countryside: Toward an Indigenous History of the Eighteenth-Century Ohio Valley » d'Andre K. Frank présente l'intérêt grandissant pour les études impliquant l'histoire autochtone de la vallée de l'Ohio. Il mentionne ainsi :

the Ohio Valley in the eighteenth and part of the nineteenth century should be understood as Indian country. Not too long ago, scholars and others imagined the eighteenth-century Ohio Valley to be the frontier – a rigidly defined place that separated east from west and the Euro- from the Native American. It was what historian Frederick Jackson Turner famously described as the "meeting point between savagery and civilization." This understanding of the past, which ignored the Indigenous presence and influence in the region, lasted deep into the twentieth century. [...] The people who lived there traveled, warred, married, governed, and traded with neighbors in virtually every direction, and their communities straddled the topographic markers that were presumed to confine them⁴⁵.

Frank montre non seulement que la recherche sur l'histoire autochtone de la vallée de l'Ohio prend de plus en plus d'importance, mais il souligne l'idée d'une population autochtone non statique ayant des liens étroits avec les différentes communautés situées aux marges du territoire. Comme le souligne Frank, l'utilisation du terme « Indian country » pour parler de la vallée de l'Ohio montre d'ailleurs que l'on ne s'intéresse

⁴⁴ *Ibid.*, p. 13.

⁴⁵ Voir Andre K. Frank, « The Transformation of the Indian Countryside: Toward an Indigenous History of the Eighteenth-Century Ohio Valley », *Ohio Valley History*, vol. 18, n° 1, 2018, p. 5.

plus à l'Ohio comme une représentation de la « frontière », mais bien comme un espace autochtone autonome.

En somme, on peut voir que dans la plupart des études les limites du territoire de la vallée de l'Ohio ne sont jamais clairement définies, variant considérablement d'un auteur à l'autre selon la nature des sources employées, et qu'aucune étude systématique de l'Ohio dans son ensemble n'a été faite. La division effectuée par l'historiographie entre le Haut-Ohio et le Bas-Ohio explique probablement la difficulté qu'ont les chercheurs à s'entendre sur la dynamique politique qui a caractérisé cet espace au milieu du XVIII^e siècle.

Problématique et méthodologie

Le mémoire de maîtrise est structuré autour d'une question principale : Dans quelle mesure le contexte mouvant de la vallée de l'Ohio au XVIII^e siècle a-t-il influencé l'évolution de la culture politique des Autochtones de cette région? Pour répondre à cette question, il convient de se poser une série de sous-questions : D'abord, qu'est-ce que l'Ohio au XVIII^e siècle? Quelles sont les limites de ce territoire et quels en sont les principaux repères? Quelles nations autochtones le fréquentaient et comment ces nations occupaient-elles l'espace? Peut-on identifier des caractéristiques particulières dans la répartition des villages et dans la circulation des populations? Dans un deuxième temps, il convenait de se demander comment ces nations s'organisaient entre elles. Formaient-elles un ensemble de groupes épars et désunis? Se regroupaient-elles en fonction de leurs appartenances nationales traditionnelles ou existait-il au contraire une ou plusieurs structures politiques qui rassemblaient des communautés d'origines variées, voire toutes les communautés? Certaines nations jouaient-elles un rôle prépondérant? Enfin, il convient d'analyser la nature du pouvoir dans cette région. Existait-il des modes d'acquisition et d'exercice particuliers de l'autorité? Existait-il des idéologies communes, une conscience d'un « intérêt » commun qui auraient donné

naissance aux mouvements d'indépendance que les historiens ont perçus dans les années 1740-1750? Ou ces mouvements étaient-ils plutôt le résultat de divisions entre les communautés? Comment, finalement, ce projet autonomiste s'arrimait-il avec les liens commerciaux et diplomatiques que plusieurs Autochtones de l'Ohio ont conservés avec les puissances européennes?

L'objectif principal de la recherche est d'étudier la transformation du rapport au pouvoir au sein des communautés amérindiennes de l'Ohio, en analysant les dynamiques politiques internes de ces communautés et les rapports qu'elles entretenaient entre elles et avec les nations établies à la périphérie de l'Ohio. Il s'agira donc d'analyser l'évolution des différentes structures politiques des Autochtones établis et fréquentant la vallée de l'Ohio entre 1712 et 1754, de même que les modes d'acquisition du pouvoir qui leur étaient rattachés. Pour ce faire, il convient d'abord de bien comprendre la structure territoriale de l'Ohio et son occupation par les différentes nations amérindiennes de l'époque. Ensuite, il sera nécessaire de mesurer l'importance de la mobilité territoriale, pour tâcher de comprendre comment cette mobilité particulière a pu influencer l'évolution de la culture politique. À cet égard, la recherche ne pourra se limiter à la seule vallée de l'Ohio, mais devra inclure également les déplacements des nations avoisinantes afin de voir quels types de liens elles entretiennent avec le territoire et les groupes qui l'occupent. La notion de « mobilité » fait ici référence à la tendance des populations semi-nomades et semi-sédentaires, comme celles qui fréquentent la vallée de l'Ohio au début du XVIII^e siècle, de se déplacer constamment sur le territoire. Pour les populations semi-nomades, il s'agit de l'occupation d'un territoire de façon saisonnière. Pour les populations semi-sédentaires, ce qui concerne la majeure partie des nations autochtones de l'Ohio à l'époque, il s'agit plutôt de l'occupation d'un établissement pour une période allant de quelques années à deux décennies dans son maximum.

La notion de mobilité fait également référence ici aux mouvements autres que les migrations reliées aux nations autochtones « établies » sur le territoire. La mobilité des Autochtones concerne donc aussi les expéditions guerrières, les ambassades diplomatiques, les réseaux d'échanges intertribaux, les voyages de chasse et les rassemblements politiques et religieux. La mobilité des nations autochtones de la vallée de l'Ohio et de ses périphéries a été peu traitée dans l'historiographie récente. Les études touchent principalement les Tsonnontouans, les Loups et les Chaouanons, qui apparaissent bien souvent comme des populations statiques, confinées à la vallée de l'Ohio et sans liens durables avec les nations voisines. Il s'agit donc dans ce mémoire de prêter attention à la mobilité de toutes les nations de la vallée de l'Ohio, notamment en analysant les mouvements de population et en suivant les déplacements de ces groupes à l'extérieur du seul territoire de l'Ohio. En analysant ce phénomène, l'objectif est de comprendre si les déplacements de populations ont pu contribuer à introduire des éléments politiques et sociaux extérieurs dans la culture politique des Autochtones de la vallée.

Trois grands axes structurent le mémoire et ses chapitres. Le premier chapitre analyse l'environnement de la vallée de l'Ohio pour connaître ses dynamiques géographiques et mieux cerner le territoire qu'elle couvre. Il cherche ainsi à déterminer si des structures propres au territoire ont pu contribuer à organiser les populations qui l'occupaient. En d'autres mots, il s'agit de comprendre comment les nations se déplacent et occupent le territoire, que ce soit les groupes « autochtones » de l'Ohio ou ceux occupant les territoires avoisinants. Pour comprendre la dynamique politique de la « vallée de l'Ohio », il faut appréhender cet espace de façon beaucoup plus vaste que ne le fait habituellement l'historiographie. Il faut en effet intégrer la totalité des rivières Alleghany et Ohio, de même que leurs principaux affluents, dont les rivières Ouabache et Miamis. L'analyse de la géographie permet ainsi de mieux comprendre les différences entre ce que les historiens américains appellent le « Haut-Ohio » et le « Bas-Ohio », en identifiant ce qui, dans la topographie, permet un tel découpage

binaire. Ensuite, le chapitre analyse les différentes nations autochtones qui ont occupé l'Ohio entre 1712 et 1754, que ce soit de façon permanente ou pour des séjours temporaires. Cette section propose un portrait de la population de la vallée de l'Ohio durant cette période, en suivant son évolution démographique et en décrivant les types d'établissements qui existaient alors sur le territoire.

Le second chapitre étudie la façon dont se sont structurées les communautés qui se sont réfugiées dans l'Ohio pour échapper à l'emprise des Français, des Anglais ou des Iroquois. Il analyse donc les différents liens politiques qui unissaient les groupes entre eux, tant au niveau des villages et des nations qu'avec les groupes extérieurs, dont la Confédération iroquoise, l'alliance franco-amérindienne et ses ennemis. Le chapitre explore notamment les revendications de la Ligue iroquoise qui prétendait exercer une souveraineté sur le territoire, en analysant les relations diplomatiques concrètes qu'elle entretenait avec les nations de l'Ohio. Il sera également question de l'assujettissement auquel les Chaouanons et les Loups auraient été soumis par les Tsonnontouans, un thème récurrent dans l'historiographie relative aux Iroquois. Le chapitre étudie ensuite comment le passage fréquent de raids guerriers étrangers sur le territoire, de même que la mixité culturelle qui caractérisait les établissements autochtones, ont influencé le contexte politique de l'Ohio dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Enfin, le dernier chapitre du mémoire s'intéresse à la nature du pouvoir chez les Autochtones de l'Ohio. Dans un premier temps, il analyse comment la position centrale de l'Ohio entre les deux empires européens a influé sur les formes d'acquisition de pouvoir et montre que ce statut a entraîné une multiplication du nombre de chefs et une forme de fragmentation du pouvoir et des communautés. À la lumière de cette situation, il devient possible de mieux comprendre pourquoi les acteurs de l'époque et les historiens ont décrit les nations autochtones de la vallée de l'Ohio comme un ensemble de « Républiques ». Dans un second temps, le chapitre suit le parcours de quatre figures autochtones importantes de l'Ohio et des territoires avoisinants (Le Soulier Rouge,

Pierre Chartier, La Demoiselle et Tanaghrisson) et analyse l'enchaînement qui lie entre eux les différents mouvements de « rébellion » qui ont marqué le territoire à cette époque, en faisant ressortir l'évolution idéologique qui s'effectue d'un mouvement à l'autre. En analysant ainsi le processus de « construction » des rébellions, on parvient à mieux saisir comment chaque individu est parvenu à acquérir du pouvoir grâce au contexte politique particulier de la vallée de l'Ohio et des territoires avoisinants.

Territoire, chefferie et rébellion

Trois concepts clés sont mobilisés dans ce mémoire pour analyser les structures sociopolitiques qui façonnaient la communauté autochtone de l'Ohio : ce sont les notions de territoire, de chefferie et de rébellion. Pour bien comprendre les arguments qui soutiennent la thèse, il faut donc avant tout tâcher de définir ces trois concepts.

Tout d'abord, il convient de souligner qu'en analysant le « territoire » de l'Ohio nous envisageons trois aspects différents : le territoire physique, le territoire humain et le territoire vécu. Dans le premier cas, le territoire fait référence à des éléments topographiques et hydrographiques comme marqueurs de délimitation d'une région. L'hydrographie, particulièrement au XVIII^e siècle alors que tous les déplacements dans l'intérieur de l'Amérique se font en canots, est une caractéristique importante de la définition de territoire. Dans *Empires et Métissages*, Gilles Havard explique que « [p]lusieurs historiens, à commencer par F. J. Turner, ont mis en valeur les facilités de pénétration à l'intérieur du continent offertes par le fourmillement des cours d'eau. [...] [Ces derniers] forment un réseau dense et enchevêtré d'artères de communication qui permettent, à partir du Saint-Laurent, de gagner le golfe du Mexique, la baie d'Hudson

et les Rocheuses⁴⁶. » L'importance de l'hydrographie contribue ainsi fortement à la définition d'un territoire durant cette période, puisqu'elle structure la façon dont les populations peuvent le fréquenter. Ensuite, la notion de « territoire humain » fait référence aux populations occupant (de façon temporaire ou permanente) les lieux. Le territoire est alors défini par les individus qui l'occupent. L'occupation du territoire par ses habitants va donc modifier la conception du terme au-delà de la géographie. La toponymie est un exemple de ce phénomène, les populations donnant un sens au territoire en le nommant. En consultant les sources françaises, on constate ainsi la façon dont les Français et les Autochtones envisagent le territoire. Finalement, le concept de territoire est également rattaché à la notion de territoire vécu. Il s'agit ici de définir le territoire selon l'utilisation que les populations en font. Le territoire est alors caractérisé par les formes d'établissements et les événements socio-culturels et politiques qui s'y déroulent. Une « rébellion », par exemple, peut contribuer à délimiter un espace humain et géographique en déclarant son existence comme structure autonome. En définissant le concept de territoire selon ces trois aspects, nous évitons de prendre la seule rivière de l'Ohio comme marqueur spatial et écartons ainsi certains problèmes méthodologiques relevés précédemment. Si l'espace de la vallée de l'Ohio n'est jamais clairement délimité, nous pouvons tout de même comprendre comment les acteurs de l'époque percevaient ce territoire comme un espace délimité, homogène et fini. Le chapitre 1 du mémoire vise à appliquer ces trois sous-concepts pour mieux définir le « l'Ohio » en tant que territoire.

Le concept de chefferie mérite lui aussi d'être défini afin d'éviter toute ambiguïté. La « chefferie » renvoie d'abord à la notion de « chef », soit un individu exerçant un leadership ou un certain contrôle sur un groupe ou une communauté. En histoire

⁴⁶ Voir Gilles Havard, *op.cit.*, p. 78-79.

autochtone, le terme renvoie souvent à deux types différents de chefs : les chefs civils (qui régissent la vie de la communauté) et les chefs de guerre (qui s'occupent des raids et de l'organisation militaire). Dans son ouvrage *The Ordeal of the Long-house*, Daniel Richter mentionne que le sens du mot « chef » chez les Autochtones ne doit pas être confondu avec sa signification occidentale : « In the many-headed political culture from which such leaders came, localism, factionalism, voluntarism, and individualistic patterns of leadership operated paradoxically within a system that stressed consensus, but of a distinctly non-Western form⁴⁷. » La politique autochtone tend donc vers un système favorisant plusieurs individus comme chefs plutôt qu'une seule figure forte, et ces leaders doivent susciter un certain consensus pour pouvoir exercer leur autorité. De ce fait, plusieurs individus rattachés à une même nation peuvent détenir un statut de chef. Dans les sources françaises, le titre de « chefs » est utilisé très largement pour décrire plusieurs types d'individus. En plus des chefs civils et militaires qui mènent certaines communautés autochtones, les Français appellent « chef » un grand nombre d'individus étant à la tête d'un groupe de guerrier ou d'un établissement secondaire. La notion de « chef » dans les sources françaises est ainsi très large et ne s'applique pas uniquement aux individus dont le titre était décerné par leur communauté. Le regard des autorités françaises est en effet important dans la construction et la transformation de la chefferie au XVIII^e siècle, le statut qu'accordaient les Français à certains individus autochtones servant ensuite à ces derniers pour faire valoir leur pouvoir au sein même de leur communauté. Dans ce mémoire, la notion de « chef » est surtout utilisée lorsque ce titre est présent dans les sources manuscrites et sert généralement à définir un individu autochtone ayant une forme de leadership sur une partie de sa communauté. La recherche vise à voir comment l'intervention des autorités françaises a pu avoir une influence dans l'évolution de la chefferie dans l'Ohio.

⁴⁷ Voir Daniel K. Richter, *op.cit.*, p. 6.

Finalement, en analysant les « rébellions » de la vallée de l'Ohio, nous étudions évidemment un phénomène par la lorgnette de sa construction par l'administration coloniale française : pour s'extirper de cette vision, peut-être faudrait-il plutôt parler de « résistance ». L'utilisation du terme de « rébellion » dans les sources françaises témoigne en effet d'une revendication de souveraineté française sur les communautés autochtones de la vallée de l'Ohio. Pour les Français, en effet, les mouvements de résistance autochtones dans l'Ohio sont avant tout des « rébellions » dans la mesure où un groupe rompt avec les protocoles de l'alliance franco-amérindienne en remettant en question la légitimité de l'influence française. Les groupes autochtones de l'Ohio se « rebellent » ainsi contre le pouvoir « légitime » français. Dans les sources françaises, on associe ces mouvements à une rébellion et non pas à une guerre puisque ce n'est qu'un groupe au sein d'une nation qui se rebelle, tandis que la majorité continue de coopérer avec l'alliance franco-amérindienne. Pour refléter la perception française des populations autochtones de la vallée de l'Ohio dans les sources coloniales, nous utilisons donc le terme « rébellion » dans ce mémoire, bien qu'il s'agisse d'un construit européen plutôt que d'un reflet réel de ces mouvements autochtones. Le concept de rébellion fait donc ici davantage référence à une séparation diplomatique du reste de l'alliance franco-amérindienne plutôt qu'une guerre contre « l'autorité » française.

Sources

L'originalité de l'approche repose sur un croisement des sources provenant du Canada (Archives nationales d'outre-mer (France), coll. C11A) et de la Louisiane (ANOM, coll. C13A), les deux colonies ayant eu des relations distinctes avec les Amérindiens de l'Ohio. Ainsi, les deux fonds d'archives nous renseignent sur des réalités différentes : en Louisiane, les autorités sont surtout préoccupées par les relations qu'entretiennent les nations de la vallée de l'Ohio avec celles du sud (Cherakis et Chicachas) tandis qu'au Canada ce sont plutôt les contacts avec les Iroquois qui préoccupent. Une partie

importante des documents concernant les relations diplomatiques et commerciales entre les Autochtones de l'Ohio et ceux du pays des Illinois et du sud-est américain est donc conservée dans les archives de la Louisiane, accessibles sur microfilms. La recherche repose également sur l'analyse des documents contenus dans le recueil des *Papiers Contrecoeur et autres documents concernant le conflit anglo-français sur l'Ohio de 1746 à 1756*⁴⁸, dans lequel on retrouve différents rapports et correspondances produits ou conservés par l'officier français Claude-Pierre Pécaudy de Contrecoeur, qui a commandé à plusieurs reprises dans des postes situés à proximité de la vallée de l'Ohio.

L'analyse se base en grande partie sur la correspondance qu'entretenaient les officiels coloniaux de l'époque, autant ceux se trouvant sur place dans l'Ohio que ceux écrivant à partir des centres urbains. La plupart de ces correspondances sont sous forme de lettres et de rapports adressés aux administrateurs coloniaux ou autorités impériales (ministre de la Marine à Versailles). La recherche a également utilisé des journaux relatant des voyages dans l'Ohio, des rapports et des dénombrements des nations autochtones présentes sur le territoire, ainsi que des registres et des listes de fournitures des différents postes et forts de la région. Elle tire aussi profit des « paroles » autochtones, ces comptes rendus des discours diplomatiques que les chefs adressaient traditionnellement au gouverneur général ou à ses représentants (les officiers militaires) dans les postes de l'Ouest. Ces documents sont particulièrement utiles pour étudier la nature du pouvoir chez les nations de la vallée de l'Ohio puisqu'ils mettent en scène les chefs eux-mêmes et représentent le meilleur outil dont nous disposons pour saisir leur propre point de vue sur les événements. Finalement, de nombreuses cartes

⁴⁸ Ferland Grenier (édit.), *Papiers Contrecoeur et autres documents concernant le conflit anglo-français sur l'Ohio de 1746 à 1756*, Publications des archives du séminaire de Québec, Québec, Les Presses universitaires Laval, 1952, 485 pages.

de l'époque ont été mises à contribution afin de comprendre la géographie et l'hydrographie de la vallée de l'Ohio, tel que les percevaient les acteurs historiques de la première moitié du XVIII^e siècle.

Dans le cadre de ce mémoire, nous avons délibérément choisi de ne pas ajouter les sources anglaises à notre corpus, puisque leur consultation de façon exhaustive aurait exigé beaucoup trop de temps. Le fait de ne pas croiser les sources françaises et anglaises entraîne évidemment certains problèmes, dont il a d'ailleurs été question dans le bilan historiographique. Lors de la recherche et de la rédaction, une attention particulière a été portée à dépasser le point de vue français et à tâcher, autant que possible, de déconstruire les représentations françaises. Le croisement des sources canadiennes et louisianaises permet d'ailleurs d'obtenir des points de vue différents sur les mêmes événements et donc de vérifier, dans une certaine mesure, les biais de la représentation, les deux administrations coloniales écrivant souvent sur les mêmes sujets mais sous différents angles.

Le croisement des sources entraîne toutefois un défi important. Dans chaque corpus, les lieux et les communautés autochtones ne sont pas toujours identifiés de la même manière. Les sources louisianaises et canadiennes utilisent en effet des toponymes et des ethnonymes différents pour désigner des réalités similaires (par exemple, les rivières Ohio et Ouabache sont souvent confondues), ce qui rend la recherche difficile dans les bases de données et les descriptions des séries d'archives, qui utilisent des mots-clés, en plus de compliquer la compréhension des phénomènes. Pour palier ce problème, des listes de termes ont été constituées au fur et à mesure de l'avancement de la recherche et de la découverte de nouvelles appellations, pour assurer l'exhaustivité du dépouillement des archives. L'annexe A donne des exemples de mots-clés utilisés et de leurs variantes.

CHAPITRE I

LA VALLÉE DE L'OHIO : CONTEXTE ET OCCUPATION

La vallée de l'Ohio est une entité complexe que l'on doit considérer comme un objet d'étude au même titre que les nations autochtones qui l'occupent au début du XVIII^e siècle. D'un siècle à l'autre, d'un point de vue à l'autre, ce territoire n'a pas toujours eu les mêmes délimitations géographiques; son espace n'a pas toujours été identifié par les mêmes toponymes et n'a pas toujours été habité par les mêmes populations. Bien qu'il soit considéré dès le XVIII^e siècle comme un espace spécifique, il n'a pourtant jamais été défini précisément, notamment dans l'historiographie. À l'époque, ce que l'on appelle le Pays d'en Haut (la région des Grands Lacs) est considéré comme une extension du Canada et ses frontières sont précisées par les autorités.

Le pays des Illinois (ou Haute-Louisiane), quant à lui, émerge d'abord comme une sous-région du Pays d'en Haut, puis acquiert une autonomie et une délimitation beaucoup plus précise au début du XVIII^e siècle, lorsqu'il est officiellement rattaché à la Louisiane en 1717. En comparaison, la position de la vallée de l'Ohio est loin d'être claire et, souvent, la région est davantage évoquée comme une voie de communication rattachée aux Grands Lacs plutôt que comme une entité territoriale distincte. Qu'est-ce qu'on considèrerait, dans la première moitié du XVIII^e siècle, comme la vallée de l'Ohio? Quelles entités géographiques structuraient et délimitaient ce territoire? Quels groupes autochtones l'occupaient? Et comment a évolué son occupation?

Le chapitre qui suit vise à comprendre trois aspects du territoire de la vallée de l'Ohio : le territoire physique, le territoire humain et le territoire vécu. L'analyse de ces trois aspects permet de mieux définir l'Ohio en tant qu'entité géo-historique et, de ce fait, de mieux étudier les populations autochtones qui y étaient établies au XVIII^e siècle. D'abord, afin de comprendre la situation des peuples autochtones du territoire, il est essentiel de se replacer dans le contexte historique du XVII^e siècle et de comprendre comment les populations autochtones ont quitté puis réoccupé la vallée de l'Ohio. Le chapitre traite ensuite du territoire physique de l'Ohio, le territoire couvert à l'époque par ce que l'on appelait « l'Ohio » étant complètement différent de ce que recouvre l'État américain du même nom. Il s'agit ainsi de remettre en contexte la géographie et les terminologies de l'époque définissant ce territoire. Ensuite, il s'agira d'analyser l'aspect humain de l'Ohio en brossant un portrait des principales nations occupant la vallée entre 1712 et 1754. Finalement, le chapitre traitera de l'aspect vécu du territoire en analysant la démographie et les établissements des peuples autochtones de la région.

1.1 L'arrière-pays au moment des premières explorations françaises

1.1.1 La vallée de l'Ohio avant le début du XVIII^e siècle

Lorsqu'ils arrivent dans la vallée de l'Ohio au début des années 1640, les Français y trouvent des villages déserts, un territoire vidé de sa population et plongé dans un état de guerre permanent. Déjà, à l'époque, le choc microbien subséquent à l'arrivée des Européens en Amérique a fait des ravages parmi la population autochtone¹. En effet, les populations de la vallée de l'Ohio ont commencé très tôt à échanger avec les

¹ Voir Richard White, *Le Middle Ground : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, Toulouse, Anacharsis, 2010, p. 35 à 38.

Hollandais à l'est et les Espagnols au sud. Les Autochtones infectés lors de ces échanges ont par la suite contribué à propager les maladies vers l'intérieur des terres, avant même que les Européens n'y pénètrent². De plus, la compétition pour la traite des fourrures poussa les Iroquois, à partir de 1649, à chasser les nations des Grands Lacs et de la vallée de l'Ohio afin de conquérir leurs territoires, riches en populations de castors. Pour échapper aux raids qu'orchestrent les Iroquois, les nations des Grands Lacs (un territoire couvrant les régions environnantes les lacs Ontario, Érié, Huron, Michigan et Supérieur) et de la vallée de l'Ohio (définie géographiquement plus loin dans ce chapitre) fuient vers l'Ouest, jusque chez les Sioux. Si la plupart des nations victimes des Iroquois sont elles aussi de langues et de culture iroquoiennes, comme les Ériés, les Hurons, les Neutres et les Pétuns, des groupes algonquiens dont les Miamis, les Mascoutens et les Renards subissent également de violentes attaques³. À la fin des années 1650, les Iroquois deviennent une véritable puissance, surveillant les voies de communication entre les Grands Lacs et le Mississippi. Ces lacs et rivières, dont fait partie la rivière Ohio, sont alors sous strict contrôle iroquois, et il est dangereux pour les Européens et les nations non iroquoises d'y circuler⁴.

Dans les années 1660, les marchands français commencent à établir des contacts avec les nations isolées à l'ouest. Dans l'espoir de contrer la puissance des Iroquois, ces nations ont jugé bon de miser sur leur nombre et se sont ainsi rassemblées dans des centres entre l'ouest des Grands Lacs et le Mississippi, de même qu'au sud de l'Ohio. Parmi ces nations, une majorité est de langues algonquiennes, tels les Outaouais, les

² Voir William A. Hunter, « History of the Ohio Valley », dans Bruce G. Trigger, *Handbook of North American Indians, Volume 15 : Northeast*, Washington, Smithsonian Institution, 1978, p. 588.

³ Voir Richard White, *op.cit.* p. 35 à 38.

⁴ *Ibid.* p. 40.

Poutéouatamis, les Renards, les Miamis, les Chaouanons et les Illinois. L'espace situé au nord de l'Ohio, jusqu'aux Grands Lacs, reste vidé de sa population par les Iroquois⁵.

Parmi ces communautés en exil, où se mélangent plusieurs nations, on assiste à la création de liens culturels et sociaux qui auront un grand impact sur les futures alliances entre ces peuples. La pratique de l'intermariage, notamment, rend les frontières entre les différents groupes beaucoup plus floues. Les Winnebagos, par exemple, un peuple sioux également chassé des Grands Lacs par les Iroquois, deviennent rapidement une nation composée majoritairement d'individus issus de mariages intertribaux ou adoptés. Certains groupes choisissent même de fusionner pour assurer leur survie, comme c'est le cas des Hurons qui se réfugient chez les Pétuns et Tionontatis avec qui ils forment la nation des Hurons-Pétuns⁶.

Les Français ne tardent pas à installer des missions et des forts près de ces centres cosmopolites, où le commerce de la fourrure accroît le déplacement des nations en exil vers les centres de réfugiés. Au début des années 1680, la pression des Iroquois commence à diminuer, ce qui permet aux Français d'orchestrer le rassemblement de plusieurs milliers d'Algonquiens dans les centres bordant le sud et l'ouest de la vallée de l'Ohio. Les Français considèrent que la victoire contre les Iroquois doit se faire par le commerce et promeuvent donc cette idée auprès des peuples algonquiens. Bientôt, les Français nouent des alliances avec les Amérindiens qui font la traite, assurant leur soutien dans une guerre contre les Iroquois⁷. On construit alors quelques postes fortifiés dans les Grands Lacs, comme le fort Niagara en 1688, dans le but d'assurer la sécurité

⁵ *Ibid.* p. 46-47.

⁶ *Ibid.* p. 56-57.

⁷ *Ibid.*, p. 60 à 63.

des nations en guerre contre les Iroquois⁸. Pour ces nations, l'alliance commerciale est indissociable de l'alliance militaire. Aussi, en acceptant de commercer leurs fourrures exclusivement avec les Français, les Algonquiens demandent en contrepartie à ces derniers de les soutenir dans le conflit qui les oppose aux Iroquois. Si les Français acceptent de défendre leurs alliées, c'est que l'exclusivité commerciale qu'ils obtiennent auprès d'eux leur permet de contrer l'expansion des Britanniques dans la région⁹.

À partir de la fin des années 1680, les guerres iroquoises reprennent en force. Les Français, dont l'explorateur du Mississippi René-Robert Cavelier de La Salle, regroupent les Illinois, les Miamis et les Chaouanons à Starved Rock, dans le Pays des Illinois (territoire couvrant le haut du Mississippi à l'embouchure de la rivière Ohio), afin de renforcer la présence de l'alliance franco-amérindienne dans les territoires de l'Ouest. En 1684, cependant, l'échec de l'expédition du gouverneur La Barre contre l'Iroquoisie ternit l'image des Français et entraîne une certaine méfiance parmi leurs alliés, sentiment qui allait persister jusqu'à la fin des guerres franco-iroquoises en 1701¹⁰.

Malgré ses nombreuses crises internes qui la secouent, l'alliance franco-algonquienne représente une véritable réussite d'un point de vue économique et politique, menant ultimement à la défaite des Iroquois. À partir des années 1690, les peuples algonquiens des Grands Lacs, jusque-là confinés dans des communautés au sud et à l'ouest de la vallée de l'Ohio et du Mississippi, réintègrent leurs anciens territoires et passent du statut de groupe faible et fuyant à celui de véritable puissance militaire. Les

⁸ Voir Arnaud Balvay, *Amérindiens et soldats de la marine en Louisiane et au Pays d'en Haut (1683-1763)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, p. 87.

⁹ *Ibid.*, p. 136-137.

¹⁰ Voir Richard White, *op.cit.* p. 72 à 74.

Algonquiens deviennent alors le principal ennemi des Iroquois et ce sont désormais eux qui assurent la sécurité des Français plutôt que l'inverse¹¹. Lors de leurs incursions en territoire iroquois, les Français et les Algonquiens brûlent les villages et tuent nombre de guerriers, occasionnant une chute démographique sans précédent, des famines et la pauvreté. Ceux-ci sont affaiblis au point de demander la paix aux Français en 1701, non sans avoir d'abord demandé l'aide des Anglais, qui avaient refusé de prendre part au conflit. Avec la « Grande Paix » de Montréal, les Iroquois se voient contraints d'accepter le retour des Algonquiens dans les terres de chasse à l'ouest de Détroit. Ils gardent toutefois le contrôle de la partie haute de la vallée de l'Ohio, jusqu'à la rivière Miamis¹².

À compter de 1701, les peuples algonquiens s'éparpillent sur le territoire. Les Hurons et les Miamis sont parmi les premiers à réoccuper l'Ohio, en provenance du nord, suivi plus tard par un certain nombre de Kicapoux et de Mascoutens. De l'est, le haut de la vallée de l'Ohio se peuple principalement des Iroquois tsonnontouans, ainsi que de Loups et de groupes de Chaouanons sous la supervision iroquoise¹³.

À cette époque, les Chaouanons quittent le Pays des Illinois, où ils s'étaient réfugiés, pour aller chercher la protection des Iroquois et de leurs alliés anglais près des Appalaches. Les Chaouanons sont également accompagnés un certain temps par quelques Miamis, mais ces derniers finissent par s'installer près de la rivière Ouabache et de la rivière des Miamis¹⁴. D'autres groupes chaouanons, qui s'étaient réfugiés dans le Maryland et sur la rivière Susquehanna à la fin du XVII^e siècle, commencent

¹¹ *Ibid.* p. 75-76.

¹² *Ibid.* p. 94.

¹³ Voir William A. Hunter dans le HNAI., *op.cit.* p. 590-591.

¹⁴ Voir Richard White, *op.cit.* p. 218.

également à s'établir dans le haut de la rivière Ohio dans les premières décennies du XVIII^e siècle¹⁵.

La vallée de l'Ohio agit alors comme un aimant pour les nations algonquiennes, qui viennent s'y installer en nombre. Les Miamis, les Kicapoux et les Mascoutens s'y déplacent par le nord. De même, des Hurons-Pétuns et des Outaouais s'installent au sud du lac Érié. Un groupe d'Iroquois se sépare des Tsonnontouans et s'installe au nord-est de l'Ohio, devenant la tribu des Mingos. Les Chaouanons et les Loups de Pennsylvanie vont également s'établir dans la région de la Fourche, au croisement des rivières Alleghany et Monongahela¹⁶.

Outre quelques conflits internes, la situation reste stable jusqu'en 1710, lorsque des Renards entreprennent de revendiquer les territoires de chasse entourant Détroit. Rapidement, les nations algonquiennes s'unissent contre les Renards et parviennent à convaincre les Français de les appuyer dans ce conflit, et ce malgré le rôle de médiateur que les Français avaient acquis avec la Grande Paix. Croyant que les Renards agissent principalement pour le compte des Anglais, les Français acceptent de les attaquer et se lancent dans un conflit qu'ils ne peuvent plus arrêter. Le conflit culmine en 1712 avec la tentative des Renards de prendre le fort Pontchartrain à Détroit. La défaite est cuisante : plus de 1 000 Renards, hommes, femmes et enfants, sont massacrés par les alliés des Français, de même qu'un bon nombre de Mascoutens et de Kickapoux, deux nations qui leur sont alliées¹⁷. Les Renards survivants choisissent alors de se réfugier

¹⁵ Voir William A. Hunter dans le HNAI, *op.cit.* p. 591.

¹⁶ Voir Richard White, *op.cit.* p. 220.

¹⁷ Voir Richard Weyhing, « "Gascon Exaggerations" The Rise of Antoine Laumet dit de Lamothe, Sieur de Cadillac, the Foundation of Colonial Detroit, and the Origins of the Fox Wars », dans Robert Englebert et Guillaume Teasdale (dir.), *French and Indians in the Heart of North America 1630-1815*, East Lansing, Michigan State University Press, 2013, p. 79.

chez les Iroquois, souhaitant parvenir à tirer vengeance des Français. En 1713, le traité d'Utrecht ouvre la vallée de l'Ohio et les Grands Lacs aux commerçants anglais, qui y renouent des liens avec les Iroquois. La guerre des Renards a ainsi deux grandes conséquences : les Renards survivants se réfugient chez les Iroquois, où ils cultivent la rancune des Français; et l'alliance franco-algonquienne pré-1701 est remise en place pour calmer le jeu¹⁸.

1.1.2 Description et repères géographiques du territoire

Peu de sources françaises permettent de brosser un portrait détaillé de l'Ohio dans la première moitié du XVIII^e siècle. Parmi les rares qui existent, deux principaux documents permettent d'avoir une idée relativement précise de ce territoire. La première est un « mémoire » dressé en 1718 par Jacques-Charles de Sabrevois, commandant du poste de Détroit, dans le cadre d'une expédition d'exploration de la région des Grands Lacs. Intitulé « Mémoire sur les Sauvages du Canada jusqu'à la Rivière du Mississippi, contenant les mœurs et le negoce de ces Sauvages¹⁹ », le document qui prend en fait la forme d'un journal a été probablement produit dans le but de mieux connaître les opportunités commerciales qu'offraient les régions situées autour de Détroit. Dans ce journal, il paraît évident que les Français perçoivent l'Ohio en fonction de son importance comme voie de circulation essentielle entre le Canada, le Mississippi et, ultimement, la Louisiane. Mais surtout, l'Ohio se dévoile comme un chemin plus facile, plus rapide et plus sûr vers la Louisiane. Sabrevois montre comment il est possible de rejoindre la vallée de l'Ohio en suivant les voies empruntées par les communautés locales :

¹⁸ Voir Richard White, *op.cit.* p. 229 à 234.

¹⁹ « Mémoire de Sabrevois sur diverses tribus de l'Ouest », ANOM, C11A, vol. 39, f. 361-361v.

[Les Chaouanons] embarque dans une petite Riviere qui desant dans la Riviere d'auyo qui veux dire belle riviere elle est belle aussi car elle a pres d'un car de lieue de large beau courant. Sans rapide; qu'une seule cascade qui n'est que d'un demi arpans; et cette riviere tombe dans ouabache de la dans le mississipi a quarante lieux plus bas que le village de rouinsac ou sont les père Establís et ou il y a quelque françois; cette riviere d'oyo ou belle Riviere prend sa source a trente Lieux derriere la nation Sonontouanne; il y a une riviere plus haute que le fort des Sable dans le lac ontariau et proche la Riviere aux beuf; qui vat a cette belle riviere qui voudroit aller aisement aux misisipi n'aurois qua prendre cette Rivière ou celle de Sandosquet irois sans courir risque de jeunnes par ce que toutes les personnes qui y ont Esté m'ont assuré plusieurs fois qu'il y avoit tous le longs de cette belle Riviere une quantité sy grande de beuf et de toutes austres animaux des bois qu'il Estois obligé Souvent de tirer des coups de fusil pour leurs faire passages; il dise qu'ils [?] deux mil homme bien a leurs aisse²⁰.

La description de Sabrevois est avare de détails, mais elle met bien en évidence la grande richesse de la faune régionale, un facteur ayant un poid considerable dans la décision des nations autochtones de réoccuper ce territoire au début du XVIII^e siècle.

Le second document permettant d'avoir une idée assez précise du territoire de l'Ohio est un journal de voyage écrit en 1750 par le père jésuite Joseph-Pierre de Bonnécamps, dans lequel ce dernier relate l'expédition qu'il a effectuée en 1749 dans la vallée de l'Ohio avec Pierre-Joseph Céloron de Blainville, dans le but de prendre officiellement possession du territoire pour la Couronne française. Intitulé « Relation du Voiage de la Belle Riviere fait en 1749 sous les ordres de M. de Celoron²¹ », le document retrace le parcours de l'expédition, qui dure plusieurs mois, lors de son passage dans l'est des Grands Lacs et dans l'Ohio. Il fournit notamment de nombreux détails sur la géographie physique et sur les populations qui occupent le territoire.

La relation de Bonnécamps commence lorsque celui-ci arrive sur la rivière Ohio depuis le lac Érié. Il décrit ainsi le caractère montagneux du territoire, qu'il constate dès son premier jour sur la rivière : « nous marchames toute la journée entre deux Chaines de

²⁰ *Ibid.* f. 354v-355.

²¹ « Relation de voyage du Père Joseph-Pierre de Bonnécamps, jésuite, fait à la Belle-Rivière en 1749 sous les ordres de M. de Céloron », 17 octobre 1750, ANOM, C11E, vol. 13, f. 198 à 209v.

montagnes qui bordent la rivière à droite et à gauche²² ». Quelques jours plus tard, il offre une description plus approfondie de la géographie :

Le 4^e nous Continuames notre route toujours environnée de montagnes quelque fois Si hautes quelles ne nous permettoient pas de voir le Soleil avant 9 ou 10 heures du matin ou après 2 ou 3 heures du so[ir.] Cette double chaine de montagnes regne le long de la belle riviere du moins jusqu'à la rivière a la roche. Elles Seloignent de tems en tems du rivage et laissent voir de petites plaines d'une ou deux lieues de profondeur²³.

La vallée de l'Ohio occupe un territoire gigantesque, couvrant les territoires actuels de cinq États américains : la Pennsylvanie, la Virginie, l'Ohio, l'Indiana et le Kentucky. Ce que décrit le père Bonnécamps est en fait la partie haute de la rivière Ohio, située à l'est. D'un point de vue topographique, la vallée peut en effet être divisée facilement en deux régions distinctes : d'une part le Haut-Ohio, situé sur le plateau des Allegheny et bordant la chaîne des Appalaches, et, d'autre par, le Bas-Ohio, une région beaucoup plus plate qui borde le fleuve Mississippi. Quoiqu'elles marquent une certaine continuité en suivant le lit de la rivière, ces deux régions sont suffisamment distinctes pour avoir favorisé le développement de cultures autochtones différentes avant l'arrivée des Français. Dans le Haut-Ohio se trouvaient ainsi des groupes autochtones de culture dite « Woodland », tandis que dans le Bas-Ohio se trouvaient plutôt des groupes de culture dite « Mississippienne »²⁴.

Comme le mentionne le père de Bonnécamps, le plateau des Alleghany s'arrête aux environs de la rivière La Roche (Scioto). Après cette rivière, le territoire devient plus plat et on se rapproche du climat des plaines : « Les Terres étant très bonnes dans cette Partie, La Culture en seroit aisée, il y vient de toutes Especes de grain et de fruits [...] »

²² « Relation de voyage du Père Joseph-Pierre de Bonnécamps, jésuite, fait à la Belle-Rivière en 1749 sous les ordres de M. de Céloron », 1750, ANOM, C11E, vol. 13, f. 201v.

²³ *Ibid.* f. 202v.

²⁴ Voir Bruce G. Trigger, *op.cit.*

Sur les Bords de la Riviere Oüabache il y a D'excelants paturages qui attirent une grande quantité de Bœufs Sauvages [...]»²⁵. » La rivière Scioto peut donc être un bon point de repère pour séparer géographiquement la vallée de l'Ohio, le Haut-Ohio étant montagneux et couvert de forêts et le Bas-Ohio étant plat et plus propice à l'agriculture.

Mais quelles sont les limites exactes de la vallée de l'Ohio? Il faut dire qu'à l'époque, la rivière Alleghany est considérée comme faisant partie intégrante de l'Ohio. Sur de nombreuses cartes de l'époque, la rivière Alleghany ne fait qu'une avec la rivière Ohio et le territoire qu'elle draine est ainsi considéré comme partie intégrante de celui de l'Ohio²⁶. Les différents acteurs de l'époque passaient donc du Canada à l'Ohio en portageant depuis les rives du lac Érié jusqu'à la portion « Alleghany » de la rivière Ohio. Dans sa relation, Bonnécamps nous donne un bon aperçu du chemin qu'il fallait emprunter pour passer des Grands Lacs à la Belle Rivière :

Le 14^e les Sauvages nous ayant rejoint nous entrames dans le lac Érié [...] le 16^e nous arrivames de bonne heure au portage de tjadakoin. il Commence a lembouchure d'une petite riviere nommée la riviere aux pommes; cest la troisieme que lon rencontre depuis lentrée du lac [...] Le lac tjadakoin peut avoir une lieue et demie dans sa plus grande largeur et 6 lieue[s] dans toute sa longueur. il Se retrecit vers son milieu et Semble former un double lac²⁷.

Le reste du portage entre le lac Tjadakoin (aujourd'hui le lac Chautauqua) et l'Ohio se fait par de petites rivières au faible débit et à l'eau peu profonde, moins praticables par temps sec. Le père de Bonnécamps termine ainsi cette partie de son voyage en écrivant :

²⁵ « Périer au ministre de Le Bailly Mesnager », 27 décembre 1749, ANOM C13A, vol. 33, f. 219.

²⁶ Pour un exemple de carte, voir : Anonyme, 1755: *Cours de l'Ohio depuis sa source jusqu'à sa jonction avec la rivière d'Ouabache et les pays voisins*. Au dépôt des cartes et plans de la marine, 1755 [HMC Karpinski series F 31-1-2.] [Service historique de la Défense, département Marine, Cartes et plans, recueil 67, no. 90.] dans Research Laboratories of Archeology, « Early Maps of the American Midwest and Great Lakes », [en ligne :] http://rla.unc.edu/EMAS/EMMGL.html#sec_c.

²⁷ « Relation de voyage du Père Joseph-Pierre de Bonnécamps, jésuite, fait à la Belle-Rivière en 1749 sous les ordres de M. de Céloron », 1750, ANOM, C11E, vol. 13, f. 200v.

« enfin, accablés d'ennui et desesperant presque de voir la belle riviere nous y entrames le 27^e à midi²⁸. » Il a donc fallu à Bonnécamps onze jours pour se déplacer du lac Érié à la vallée de l'Ohio par ce chemin.

Plus au sud, la rivière aux Bœufs vient se jeter dans l'Alleghany. La rivière Alleghany descend ensuite direction sud-ouest pour rejoindre la rivière Monongahela, parfois appelée par les Français la rivière « Malengueulé ». C'est la jonction de ces deux rivières qui forme l'Ohio. La fourche que forment l'Alleghany, la Monongahela et l'Ohio (où se situe aujourd'hui la ville de Pittsburgh) est un point hautement stratégique pour le contrôle de toute la vallée. Alors que l'Alleghany permet de rejoindre le Canada, la Monongahela est un point de liaison avec les colonies anglaises. Qui contrôle la fourche formée par ces trois rivières contrôle donc par le fait même les principales voies d'accès de la vallée de l'Ohio. Au milieu du XVIII^e siècle, cet endroit stratégique est ainsi le lieu d'une course à la construction de forts entre les Anglais et les Français, notamment avec la construction du fort Pitt puis du fort Duquesne en 1753²⁹.

²⁸ *Ibid.* f. 201.

²⁹ Voir Arnaud Balvay, *op.cit.*, p. 37.

bassin du Mississippi, la rivière blanche sépare aussi les territoires occupés par les Miamis de ceux occupés par les Tsonnontouans. À partir de l'embouchure de la rivière Scioto, la rivière Ohio prend la direction de l'ouest pour aller rejoindre le Mississippi. Sur cette dernière section, on retrouve encore deux affluents majeurs de l'Ohio. Le premier est la rivière des Miamis, souvent appelée rivière de la Roche ou « Great Miyamis River » par les Anglais. C'est sur cette rivière que se situent, dans le second quart du XVIII^e siècle, le fort de la Demoiselle et le fort des Miamis. La rivière Ohio continue ensuite jusqu'à la dernière jonction majeure, celle avec la rivière Ouabache, également connue sous le nom de rivière Saint-Jérôme par les Français et sous celui de rivière Wabash pour les Anglais. Il est important de noter que les rivières Scioto, Miamis et Ouabache sont des voies de communication importantes entre les Grands Lacs et le Bas-Ohio, permettant aux nations de ces deux régions d'entretenir des liens sociaux et diplomatiques importants³⁰.

Au XVIII^e siècle, l'embouchure de la rivière Ouabache peut être considérée comme la limite ouest de la vallée de l'Ohio. En effet, à l'époque, les Français concevaient que l'Ohio se déchargeait dans la Ouabache, et non le contraire. Cette différence de perception de l'hydrographie, ainsi que l'occupation de l'embouchure de l'Ohio par la

³⁰ Plusieurs cartes d'époque permettent de voir les différents toponymes attribués aux rivières de la vallée de l'Ohio. Pour différents exemple, voir la carte Anonyme de 1755, *Op.cit.*, ainsi que Jacques Nicolas Bellin, *Partie du cours du fleuve St Louis ou Mississipi, depuis la rivière d'Ohio jusqu'à celles des Illinois, avec les habitations françoises*, Paris, 1755, [Services historique de la Défense, département Marine, Cartes et plans, recueil 69, no.21] dans Research Laboratories of Archeology, « Early Maps of the American Midwest and Great Lakes », [en ligne :] http://rla.unc.edu/EMAS/EMMGL.html#sec_c et Jacques Nicolas Bellin, *Carte de la partie occidentale du Canada*, 1755, [Bibliothèque nationale de France, Département des cartes et plans, Ge D 8050], dans Research Laboratories of Archeology, « Early Maps of the American Midwest and Great Lakes », [en ligne :] http://rla.unc.edu/EMAS/EMMGL.html#sec_c.

nation illinoise, permet de considérer la partie post-Ouabache de la Belle Rivière comme faisant partie du pays de l'Illinois plutôt que de la vallée de l'Ohio³¹.

1.2 Les nations autochtones de l'Ohio au XVIII^e siècle

De par sa position centrale au cœur de l'Amérique du Nord, la vallée de l'Ohio est un territoire extrêmement fréquenté par les nations des Grands Lacs et de la Louisiane, mais également par celles du Canada, des Plaines et de la côte atlantique. Les pages qui suivent visent à dresser un portrait des nations autochtones qui occupent pleinement le territoire, ce qui exclut donc les groupes qui ne sont que de passage ou qui y effectuent des séjours temporaires non répétitifs. L'objectif est d'analyser l'identité des groupes autochtones qui fréquentent la région ainsi que les éléments qui les caractérisent, mais aussi d'avoir un aperçu de l'histoire de ces communautés dans la vallée de l'Ohio au début du XVIII^e siècle. Des ouvrages ethnologiques et historiques ayant déjà traité des caractéristiques culturelles et sociales d'une grande partie de ces nations, cette section est ainsi basée en partie sur l'historiographie existante de même que sur des sources manuscrites.

Une grande partie des informations présentées ci-dessous sont tirées d'un document manuscrit intitulé « Dénombrement des nations Sauvages qui ont rapport au Gouvernement de Canada; des Guerriers de chacune avec leurs Armoiries³² ». Nous ne possédons pas suffisamment d'information pour connaître précisément l'auteur du document (il s'agit possiblement de Louis-Thomas Chabert de Joncaire) et la raison de

³¹ Pour un exemple de la perception française de la Ouabache en tant que rivière tributaire de la rivière Ohio, voir « Lettre de Longueuil et Bégon au ministre », 31 octobre 1725, ANOM, C11A, vol. 47, f. 130.

³² « Dénombrement des nations sauvages qui ont rapport au gouvernement du Canada, des guerriers de chacune avec leurs armoiries », 1736, ANOM, C11A, vol. 66, f. 236 à 256v.

sa production, mais en raison de son exhaustivité, celui-ci permet d'avoir un aperçu des différentes nations qui habitaient la vallée de l'Ohio, de leur localisation ainsi que de leur nombre.

1.2.1 Les Iroquois

Parmi les nations présentes dans la vallée de l'Ohio entre les années 1712 et 1754, les membres de la Ligue Iroquoise sont probablement les plus visibles, notamment dans le Haut-Ohio. Des cinq nations (puis six en 1722) qui forment la Ligue, les Tsonnontouans (*Senecas* en anglais) sont ceux qui prennent en charge les territoires de la vallée de l'Ohio, que la Ligue considère alors comme des territoires lui appartenant. Les Tsonnontouans forment la nation la plus à l'ouest de la Ligue Iroquoise, en plus d'être la plus nombreuse en population. Au début du XVIII^e siècle, des groupes d'Iroquois fondent ainsi des établissements sur la rivière Alleghany et sur le haut de la rivière Ohio³³.

Dans les années qui suivent la guerre des Renards, la Ligue des Cinq-Nations entre dans une période de paix relative avec ses voisins amérindiens. Ayant une volonté de « contrôle » sur une grande partie de la vallée de l'Ohio, ils tentent à quelques reprises d'y gérer les allées et venues des autres nations amérindiennes. C'est ainsi, par exemple, qu'ils envoient en 1716 des invitations aux Miamis et aux Oujatanons pour qu'ils viennent s'établir sur la rivière Ohio afin d'y commercer avec les Anglais³⁴. Le « contrôle » iroquois sur le territoire de l'Ohio et les nations qui l'occupent sera analysé plus en détail au chapitre deux.

³³ Voir Thomas S. Abler et Elisabeth Tooker, « Seneca », dans le HNAI, *op.cit.* p. 507.

³⁴ « Lettre Vaudreuil au Conseil de Marine », 14 octobre 1716, ANOM, C11A, vol. 36, f. 75.

À partir du début des années 1730, un groupe des Tsonnontouans s'installe près des Chaouanons qui sont alors situés dans le haut de la rivière Ohio³⁵. Ce groupe conserve une certaine indépendance à l'égard du reste de la Ligue et ses membres commencent à être désignés sous le nom de « Mingos »³⁶. Si à la base les Mingos sont des membres de la nation tsonnontouan, rapidement quelques Mahicans et Mesquakis viennent s'établir parmi eux, contribuant à former une nation relativement distincte (au plan culturel et politique) du reste de la Ligue Iroquoise³⁷. Les Mingos fondent notamment l'établissement de Chiningué (Logstown en anglais), un village situé à une trentaine de kilomètres en aval du croisement de l'Alleghany et de la Monongahela. Au fil du temps, quelques Chaouanons et des Loups viendront également s'établir auprès des Mingos à Chiningué³⁸. Néanmoins, les Français continuent à désigner les Mingos comme étant un sous-groupe des Tsonnontouans, et ce, jusqu'au milieu des années 1750.

Dans un mémoire adressé au commandant du poste de Michillimakinac, Pierre-Joseph Céloron de Blainville, Robert Navarre situe en 1742 plusieurs établissements iroquois le long de la rivière Blanche. Selon lui, ces établissements sont habités autant par des Tsonnontouans, que par des Goyogouins, des Onnéiouts, des Onontagués et des Agniers. Navare explique alors que les Iroquois viennent de plus en plus nombreux dans cette région, notamment à cause de l'abondance de la chasse³⁹.

³⁵ « Lettres de Beauharnois et Hocquart », 1732, ANOM, C11A, vol. 58, f. 223.

³⁶ Voir Ferland Grenier (édit.), *Papiers Contrecoeur et autres documents concernant le conflit anglo-français sur l'Ohio de 1746 à 1756*, Publications des archives du séminaire de Québec, Québec, Les Presses universitaires Laval, 1952, p. 137.

³⁷ Voir Michael N. McConnell, *A Country Between: The Upper Ohio Valley and its Peoples, 1724-1774*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1992, p. 80.

³⁸ Voir Gregory Evans Dowd, *A Spirited Resistance: The North American Struggle for Unity, 1745-1815*, Baltimore et Londres, Johns Hopkins University Press, 1992, p. 23.

³⁹ « Mémoire d'observation de Robert Navarre », 1743, ANOM, C11A, vol. 79, f. 48v.

En 1748, à la fin de la guerre de succession d'Autriche, des Miamis, des Iroquois et des Hurons de la rivière Ohio s'allient afin de s'opposer aux politiques françaises sur le territoire⁴⁰. Bientôt, huit cents guerriers « rebelles » de différentes nations se préparent à se soulever dans la vallée de l'Ohio. Il n'y a que les Ouatouais, les Sauteux, les Poutéouatamis et une partie des Miamis qui n'osent se joindre au groupe réuni contre les Français⁴¹. On assiste alors à l'émergence d'une inimitié contre les Français et les Iroquois manifestent ouvertement leurs insatisfactions. Si le groupe rebelle, mené par le chef miami La Demoiselle, finit par être dissout, on voit toutefois à partir du début des années 1750 que les Iroquois de la vallée de l'Ohio ont possiblement renforcé l'autorité qu'ils exerçaient sur les Loups, les Chaouanons et les Mingos⁴².

En 1753, on assiste ainsi aux discours de Tanaghrisson, chef des Mingos et souvent référé comme « le Demi-Roi » dans les sources. Les études anglaises montrent que, cinq ans auparavant, le grand conseil des Iroquois l'aurait nommé à ce titre en lui donnant la charge d'administrer l'autorité des Iroquois sur les nations amérindiennes de la vallée de l'Ohio⁴³. Tanaghrisson aurait alors agi comme ambassadeur au nom de la Ligue Iroquoise, d'où son titre de Demi-Roi, puisqu'il a encore des comptes à rendre à la Ligue⁴⁴.

⁴⁰ « Paroles des Iroquois et Hurons rebelles de la Belle Rivière aux Miamis qui avaient été en chasse dans cette rivière », 1748, ANOM, C11A, vol. 97, f. 406-406v.

⁴¹ « Paroles de Raymond aux 800 rebelles de toute nation rassemblés dans la Belle Rivière envoyées par deux chefs ontagués qui habitent cette rivière », 1748, ANOM, C11A, vol. 97, f. 404-404v-405.

⁴² « Conseil tenu par des Tsonnontouans venus de la Belle-Rivière, 2 juillet 1753 », dans Ferland Grenier, *op. cit.*, Publications des archives du séminaire de Québec, Québec, Les Presses universitaires Laval, 1952, p. 54. Pour plus d'information sur l'autorité des Iroquois dans la vallée de l'Ohio, voir l'analyse effectuée dans le chapitre 2.

⁴³ Voir Francis Jennings, *Empire of Fortune. Crowns, Colonies & Tribes in the Seven Years War in America*, New York, W.W. Norton, 1988, p. 21.

⁴⁴ Voir Richard White, *op.cit.* p. 338-339.

Toujours selon les études anglaises, alors que le Demi-Roi tente d'unir les Amérindiens de la vallée de l'Ohio contre les Français, un fossé se creuse entre les Mingos et la Ligue Iroquoise, qui dénonce les actes de Tanaghrisson. Le but de Tanaghrisson est d'instaurer une « république » de nations amérindiennes indépendantes dans la vallée de l'Ohio. Il est aidé dans son plan par le Demi-Roi des Loups, le Mingo Scaroooyaday, qui ne réussit toutefois pas à asseoir son autorité sur les Chaouanons. On voit alors, à la veille de la guerre de Sept Ans, une séparation entre la Ligue Iroquoise et les Iroquois Mingos de la vallée de l'Ohio, qui agissent dès lors de façon indépendante, selon leurs propres intérêts⁴⁵.

1.2.2 Les Chaouanons

Les Chaouanons (Shawnees en anglais) forment une nation de langue algonquienne originaire du sud de la vallée de l'Ohio. Cette nation a la particularité d'être, tout au long de son histoire, extrêmement mobile et divisée. Ainsi, les Chaouanons ne forment pas une seule communauté unie, mais bien une série de groupes qui se déplacent constamment le long de la rivière Ohio et de ses affluents. Cette dispersion fait en sorte que les membres de cette nation sont beaucoup plus portés à entrer en contact avec les nations voisines, voire à s'établir avec eux. Parmi les nations avec lesquels les Chaouanons se sont régulièrement associés, on trouve les Iroquois, les Loups et certaines nations du sud, comme les Chactas, les Cherakis et les Alibamons. Au début du XVIIIe siècle, les Chaouanons se trouvent en Pennsylvanie, où ils développent des relations amicales avec la nation des Loups, formant une alliance qui allait persister.

⁴⁵ Voir Richard White, *op.cit.* p. 338-339.

Ils migrent ensuite vers le haut de la rivière Ohio, où ils se trouvent près des territoires iroquois⁴⁶.

À partir de la fin des années 1720, les Chaouanons décident ainsi de quitter leur territoire actuel, qui était à l'est de la vallée de l'Ohio, dans les Appalaches, afin de migrer vers l'ouest et de se rapprocher des points commerciaux français des Grands Lacs. Sous l'insistance des Français, les Chaouanons s'installent alors sur les terres entre le lac Érié et la rivière Ohio⁴⁷.

En 1732, un conseil de Chaouanons demande officiellement à Onontio (le gouverneur général à Québec, poste occupé à l'époque par Charles de la Boische) la permission de s'installer sur la rive nord de la rivière Ohio, qu'ils obtiennent à condition qu'ils ne commercent pas avec les Anglais⁴⁸. On voit alors déjà se produire chez les tribus sujettes à la Ligue Iroquoise un détachement progressif de ceux-ci.

En 1736, lors d'un dénombrement effectué par le gouvernement du Canada, les Chaouanons sont considérés comme étant au nombre de deux cents guerriers⁴⁹. La répartition des Chaouanons sur le territoire tel qu'on le voit dans les correspondances de Beauharnois laisse toutefois penser que les Chaouanons étaient plus nombreux que cela. Les deux cents Chaouanons mentionnés dans le dénombrement seraient probablement la population du village sur la rive nord de la rivière Ohio en 1732, un lieu connu des Français.

⁴⁶ Voir Charles Callender, « Shawnee », dans le HNAI, *op.cit.* p. 622-623.

⁴⁷ « Lettre de Beauharnois et d'Aigremont au ministre », 1er octobre 1728, ANOM, C11A, vol. 50, f. 43v-44.

⁴⁸ « Paroles des Chaouanons à Onontio et réponse de celui-ci. », 1732, ANOM, C11A, vol. 57, f. 355 à 356v.

⁴⁹ « Dénombrement des nations sauvages qui ont rapport au gouvernement du Canada, des guerriers de chacune avec leurs armoiries », 1736, ANOM, C11A, vol. 66, f. 254v.

À partir de la fin des années 1730, les Chaouanons entrent régulièrement en guerre avec les nations Têtes-Plates qui sont établies au sud de la vallée de l'Ohio, notamment avec les Chicachas et les Cherakis. À cette époque, les Chaouanons pensent alors s'établir plus près du lac Michigan, à côté des Mascoutens, mais y renoncent suite à une paix conclue avec les Têtes-Plates en 1742⁵⁰. En 1745, une partie des membres de la nation des Chaouanons compte s'établir sur le territoire des Mascoutens⁵¹. Un an plus tard, en 1746, les Français rapportent qu'un autre groupe de Chaouanons s'est établi à trois lieues de la jonction de la rivière Ouabache avec la rivière Ohio, tandis que le reste des membres de la nation est resté établi plus haut dans la vallée, probablement à Sonnioto. Les Chaouanons sur la Ouabache entretiennent alors des relations amicales avec les Chicachas et agissent comme intermédiaire entre ces derniers et les Français⁵².

Durant les années 1740 et 1750, les Chaouanons sont extrêmement mobiles sur tout le territoire de l'actuel Midwest. Divisés en cinq bandes distinctes, les Chaouanons sont présents dans la vallée de l'Ohio, mais certaines bandes font également des séjours plus ou moins prolongés en Caroline auprès des Choctas et en Louisiane auprès des Alibamons⁵³.

Au début des années 1750, les Chaouanons retournent s'installer dans le haut de la rivière Ohio, notamment près de la rivière Scioto, aussi désignée comme la rivière Blanche, où ils établissent le village de Sonioto⁵⁴.

⁵⁰ « Paroles des Chaouanons à Beauharnois », 3 août 1742, ANOM, C11A, vol. 77, f. 259 à 260v.

⁵¹ « Lettre de Beauharnois au ministre », 28 octobre 1745, ANOM, C11A, vol. 83, f. 104v.

⁵² « Lettre de Beauharnois au ministre », 3 novembre 1746, ANOM, C11A, vol. 85, f. 232 à 234.

⁵³ Pour le séjour des Chaouanons aux Alibamons, voir Voir « Lettre de La Jonquière au ministre », 15 octobre 1750, ANOM, C11A, vol. 95, f. 291-291v. Pour un exemple de leur séjour en Caroline, voir « Bienville au ministre », 28 février 1737, ANOM C13A, vol. 22, f. 85-90.

⁵⁴ « Lettre de Duquesne à Marin, 7 septembre 1753 » dans Ferland Grenier, *op. cit.*, p. 79.

En 1753, alors que les Français augmentent leur présence dans la vallée de l'Ohio, on voit la Ligue Iroquoise devenir de plus en plus menaçante. Pendant que les Chaouanons tentent d'apporter leur soutien aux Français, le Demi-Roi et la nation Mingos font tout pour les convaincre, sans résultat, de prendre le parti des Anglais⁵⁵. À l'aube de la guerre de Sept Ans, les Chaouanons se trouvent ainsi à occuper un territoire consistant à la partie nord du haut de la rivière Ohio, notamment le long de la rivière Scioto.

1.2.3 Les Miami

Les Miami sont un groupe algonquien qui, au début du XVIII^e siècle, est divisé en trois groupes distincts : les Miami (Maumees), les Ojibwanons (Weas) et les Piankashas (Piankashaws). Ces trois nations, bien que parlant un même dialecte et ayant des modes de vie sociaux similaires, forment ainsi des groupes politiques séparés. Le groupe des Miami est proche en langage et en culture de la nation des Illinois, et présente quelques traits communs avec la culture siouenne des plaines. Peuple semi-nomade, ils alternent entre des villages d'été et des campements d'hiver et subsistent principalement de chasse et d'agriculture. Les Miami sont à l'origine un groupe autochtone du haut de la rivière Ouabache et des terres situées au sud du lac Michigan. À partir du début du XVIII^e siècle, les Miami vont migrer vers le sud et s'établir tout le long de la rivière Ouabache ainsi que sur le bas de la rivière Ohio⁵⁶. Avec la fin de la guerre contre les Renards, le processus continue et les chefs de la nation des Miami décident de quitter les environs de Détroit afin de migrer vers le sud. Ils abandonnent

⁵⁵ « Lettre de Joncaire à Marin, 7 août 1753 » dans Ferland Grenier, *op. cit.*, p. 71.

⁵⁶ Voir Charles Callender, « Miami », dans le HNAI, *op.cit.* p. 682-683.

ainsi leurs villages avec le projet d'aller s'établir sur la rivière Ohio afin de commercer avec les Anglais qui y construisaient alors un fort⁵⁷.

Les Miamis vont finalement s'installer le long de la rivière des Miamis et de la rivière à La Roche ainsi qu'au portage entre le lac Érié et le fort des Miamis. À partir de 1735, les Miamis ont terminé de se disperser et sont rassemblés dans des villages. Cette même année, des rumeurs chez les Français veulent que les « Miamis du Portage » aient l'intention d'aller s'établir près des Anglais dans le haut de la rivière Ohio⁵⁸, mais ces nouvelles ne semblent pas se confirmer par la suite.

Dans le dénombrement effectué en 1736 par les Français, les Miamis sont divisés en deux grandes familles : la Biche et la Grue. Ils sont également décrits comme ayant une force de deux cents hommes portant les armes⁵⁹. Pendant les dix années suivantes, les Miamis sont des acteurs récurrents dans les événements se déroulant dans la vallée de l'Ohio. Pendant la guerre de succession d'Autriche, ils combattent au côté des Ouiaouais, des Ouiatanons et des Poutéouatamis dans l'alliance franco-amérindienne⁶⁰. De même, ils organisent des expéditions contre les nations Têtes-Plates du sud,

⁵⁷ « Lettre de Dubuisson à Vaudreuil », 15 juin 1712, ANOM, C11A, vol. 33, f. 160-178v.

⁵⁸ « Résumé de lettres de Beauharnois et Hocquart au sujet des Indiens », 20 décembre 1735, ANOM, C11A, vol. 63, f. 219-219v.

⁵⁹ « Dénombrement des nations sauvages qui ont rapport au gouvernement du Canada, des guerriers de chacune avec leurs armoiries », 1736, ANOM, C11A, vol. 66, f. 254v.

⁶⁰ « Paroles de Raymond aux 800 rebelles de toute nation rassemblés dans la Belle Rivière envoyées par deux chefs onontagués qui habitent cette rivière », 1748, ANOM, C11A, vol. 97, f. 405.

notamment durant l'été 1745⁶¹. En 1749, les Français signalent que les Miamis sont toujours établis à la rivière à la Roche⁶².

En 1748, la nation des Miamis se trouve confrontée à une crise interne. Un chef miami, La Demoiselle, devient le leader d'un mouvement contre les Français et tente de rallier les autres nations de la rivière Ohio à son établissement, le fort de La Demoiselle (Pickawillany). Une grande partie de la nation des Miamis, dirigée par le chef Le Pied Froid, ne se range toutefois pas derrière La Demoiselle et va révéler ses plans aux Français⁶³. Les Miamis se séparent alors en deux principaux groupes. Le premier consiste au groupe de La Demoiselle, qui reste établi à la rivière à la Roche et à sa jonction avec la rivière Ohio. Le second consiste au groupe mené par deux chefs, le Pied Froid au fort des Miamis (Kekionga) et Le Gris à Tipicono⁶⁴. La rébellion de La Demoiselle est toutefois vaincue au printemps 1752 par l'alliance franco-amérindienne.

Le second groupe miami, les Ouiatanons, occupe le bas de la rivière Ouabache et le bas de la rivière Ohio, tandis que les Miamis occupent le haut de la rivière Ouabache et le sud du lac Michigan⁶⁵. S'ils forment une nation indépendante, les Ouiatanons restent toutefois en contacts réguliers avec les Miamis. Ces deux nations participent alors régulièrement ensemble à des échanges diplomatiques et à des expéditions guerrières.

⁶¹ « Journal anonyme d'un voyage de Detroit a la riviere Ohio [1745] » dans Ferland Grenier, *op. cit.*, p. 8.

⁶² « Copie de la lettre de M. de Raymond, commandant aux Miamis, écrite à M. le marquis de La Jonquière », 4 septembre 1749, ANOM, C11A, vol. 93, f. 62.

⁶³ « Copie d'une lettre du sieur de Raymond à La Jonquière au sujet des discours que viennent de lui tenir des chefs miamis », 5 septembre 1749, ANOM, C11A, vol. 93, f. 64 à 65.

⁶⁴ « Extraits de lettres et de nouvelles envoyées à La Jonquière par Raymond, commandant au fort des Miamis », 1749-1750, ANOM, C11A, vol. 95, f. 375 à 397.

⁶⁵ Voir Charles Callender, « Miami », dans le HNAI, *op.cit.* p. 682.

Pendant toute la première moitié du XVIII^e siècle, la nation des Ouiatanons est ainsi établie dans la région du fort Vincennes, à l'embouchure de la rivière Ouabache. Puisqu'ils résident à proximité des territoires des Chicachas et des Chérakis, les Ouiatanons entrent régulièrement en conflit avec ces deux nations. Ils cohabitent également souvent avec les Mascoutens et les Kicapoux, notamment dans la région de Terre Haute. En 1736, ils sont décrits comme ayant une force de trois cent cinquante guerriers⁶⁶. En 1749, les Français signalent que les Ouiatanons sont toujours établis sur le territoire correspondant au bas de la rivière Ohio et qu'ils partagent également des établissements avec les Miamis de la rivière à la Roche⁶⁷. Les Ouiatanons occupent cet emplacement pendant la majorité du XVIII^e siècle.

La dernière des nations miamises, celle des Peanquishas, est souvent confondue dans les sources françaises avec les Ouiatanons. De ce fait, les informations sur cette nation sont rares dans les archives coloniales. Au début des années 1720, les Peanquishas semblent occuper la partie la plus basse de la rivière Ouabache, près des territoires illinois⁶⁸. Comme les autres nations miamises, les Peanquishas sont régulièrement en conflit avec les Chicachas. Ils côtoient les Ouiatanons et, plus occasionnellement, les Chaouanons et les Mascoutens⁶⁹. Dans les années 1740, ils côtoient le Fort des Ouiatanons, où ils ont probablement des contacts avec les Ouiatanons, les Kicapoux et

⁶⁶ « Dénombrement des nations sauvages qui ont rapport au gouvernement du Canada, des guerriers de chacune avec leurs armoiries », 1736, ANOM, C11A, vol. 66, f. 255.

⁶⁷ « Extraits de lettres et de nouvelles envoyées à La Jonquière par Raymond, commandant au fort des Miamis », 1749-1750, ANOM, C11A, vol. 95, f. 375 à 397.

⁶⁸ « Lettre de Vaudreuil au Conseil de Marine et délibération du Conseil », 22 octobre 1720, ANOM, C11A, vol. 42, f. 166v.

⁶⁹ Pour un exemple d'établissement des Chaouanons près des Peanquishas, voir « Résumé de lettres de Beauharnois et Hocquart au sujet des Indiens », 20 décembre 1735, ANOM, C11A, vol. 63, f. 222. Pour un exemple de contact entre les Peanquishas et les Mascoutens, voir « État de dépenses faites par le chevalier de La Pérade pour amener à Montréal des chefs peanquishas et mascoutens et leur bande en partant du poste des Ouiatanons. », 6 juillet 1745, ANOM, C11A, vol. 83, f. 324-324v.

les Mascoutens⁷⁰. En 1752, lors de la rébellion de La Demoiselle, au moins une partie des Peanquishas se rangent aux côtés des miamis « rebelles »⁷¹.

1.2.4 Les Loups

Les Loups (appelés Delawares en anglais) forment une nation de langue algonquienne originaire de la Pennsylvanie, le long de la rivière Delaware. Les Loups se divisent en deux principaux groupes : les Munsees au nord du Delaware et les Unamis au sud. À la fin du XVII^e siècle, lorsque les Chaouanons fuient la vallée de l'Ohio face aux attaques iroquoises, les Loups les accueillent sur leur territoire. Dès lors, les deux nations entretiennent des alliances fortes⁷².

Durant le premier quart du XVIII^e siècle, les Loups sont peu visibles dans la vallée de l'Ohio. En 1704, ils sont présents dans le sud des Grands Lacs, où ils attaquent des villages miamis⁷³, et sont vaincus par les Iroquois en 1717. À partir de cette date, les Loups semblent retourner s'établir près de la rivière Delaware, à l'est des Appalaches. Ainsi, dans le dénombrement effectué par les Français en 1736, les Loups sont décrits comme occupant un territoire allant de l'Acadie à la Virginie et représenteraient une force de huit cents guerriers⁷⁴.

⁷⁰ « Relâche faite de la Glaise avec M. de La Pérade les 4 nations Ouiatanons, Peanquishas, Kicapous et Mascoutens. Dépense faite à leur arrivée du 26 juin 1747. », 4 juillet 1747, ANOM, C11A, vol. 118, f. 15.

⁷¹ « Lettre de Bigot au ministre », 6 mai 1752, ANOM, C11A, vol. 98, f. 88.

⁷² Voir Ives Goddard, « Delaware », dans le HNAI, *op.cit.* p. 222.

⁷³ « Paroles de Monsieur le marquis de Vaudreuil envoyées par M. de Vinsenne », 1er juillet 1704, ANOM, C11A, vol. 22, f. 45-45v.

⁷⁴ « Dénombrement des nations sauvages qui ont rapport au gouvernement du Canada, des guerriers de chacune avec leurs armoiries », 1736, ANOM, C11A, vol. 66, f. 237.

À partir des années 1720, des petits groupes de Loups Unamis s'établissent dans le haut de la vallée de l'Ohio, près de la fourche de la rivière Alleghany et de la rivière Monongahela, mais leur présence à cet endroit reste limitée à quelques communautés⁷⁵. Malgré les défaites qu'ils ont subies aux mains des nations iroquoises, une grande partie des Loups restent politiquement indépendants. En 1742, ils sont obligés d'abandonner la rivière Delaware puisqu'une partie de leurs terres sont cédées à des colons anglais⁷⁶. C'est en 1744, au début de l'épisode américain de la guerre de Succession d'Autriche, que les Loups Unamis tentent de s'éloigner des territoires anglais en se dirigeant vers l'ouest. Ainsi, vingt-cinq membres de la nation rencontrent le gouverneur Beauharnois pour lui déclarer qu'« ils ne vouloient plus rester sous la domination Angloise, et que si [Beauharnois] voulois leur donner des terres, qu'ils se joindraient a leur freres afin de se mettre au nombre de [s]es Enfans⁷⁷ ». Dans la même lettre, on apprend également que quatre villages loups se sont retirés à l'ouest chez les Tsonnontouans⁷⁸.

Plusieurs historiens, travaillant notamment à partir de sources anglaises, ont soutenu qu'à partir de ce moment, les Loups Unamis ont dû se rendre régulièrement à Onondaga afin de verser des tributs, notamment en colliers de wampums, à la Ligue Iroquoise en signe de soumission. Les Loups Unamis auraient alors presque entièrement perdu leur indépendance politique : ils auraient en effet été catégorisés comme des « femmes » par les Iroquois, qui parlaient désormais toujours en leurs noms. Ainsi, la plupart des fois où les Loups entrent en pourparlers avec des Européens, les Iroquois s'efforcent de superviser les échanges⁷⁹. Appliqué aux Loups, le statut de « femmes » fait référence

⁷⁵ Voir Ives Goddard, « Delaware », dans le HNAI, *op.cit.* p. 222.

⁷⁶ Voir Fernand Grenier, *op.cit.* p. 6.

⁷⁷ « Lettre de Beauharnois au ministre », 8 octobre 1744, ANOM, C11A, vol. 81, f. 153.

⁷⁸ *Ibid.* f. 153v.

⁷⁹ Voir Ives Goddard, « Delaware », dans le HNAI, *op.cit.* p. 223.

au rôle attribué aux femmes dans les cérémonies publiques de certaines sociétés amérindiennes à cette époque. Les femmes amérindiennes avaient alors autorité sur leur maison et leur famille et gardaient une certaine indépendance dans leur village, mais elles n'intervenaient jamais dans la diplomatie extérieure. Le terme de « femmes » donné aux Loups est donc une représentation métaphorique de leurs droits limités en termes de relations extérieures⁸⁰.

Au début des années 1750, au moins trois villages de Loups sont présents dans le Haut-Ohio. Deux se situent à l'entrée de la vallée de l'Ohio, probablement sur la rivière Alleghany, tandis que le troisième se situe plus à l'intérieur des terres. Des Loups sont aussi établis avec des Iroquois au village de la Paille Coupée, également à l'entrée de la vallée de l'Ohio⁸¹.

De 1744 jusqu'au début des années 1750, les Loups ne semblent pas prendre part aux guerres coloniales entre Français et Anglais ou aux expéditions des Amérindiens de l'Ohio contre les Têtes-Plates au sud. En 1753, des Loups sont installés à La Fourche, qui est l'endroit où la Monongahela joint l'Alleghany. Ces Loups se dissocient des Iroquois, alors menaçant envers les Français, et affirment soutenir ces derniers⁸². En effet, à partir du début des années 1750, les Loups vont commencer à se déplacer vers l'ouest de la vallée de l'Ohio, où ils sortent de la zone d'influence de la Ligue Iroquoise.

⁸⁰ Andrew Robert Lee Cayton et Frederika J. Teute (éditeurs), *Contact Points, American Frontiers from the Mohawk Valley to the Mississippi 1750-1830*, Middletown, University of North Carolina Press, 1998, p. 77-78.

⁸¹ « Relation de voyage du Père Joseph-Pierre de Bonnécamps, jésuite, fait à la Belle-Rivière en 1749 sous les ordres de M. de Céloron », ANOM, C11E, vol. 13, f. 201v.

⁸² « Lettre de Joncaire à Marin, 7 août 1753 » dans Ferland Grenier, *op. cit.*, p. 70.

Les Loups vont alors se consolider et s'unir en tant que nation pour devenir une puissance militaire et politique significative durant la guerre de Sept Ans⁸³.

1.2.5 Les « Têtes-Plates » : Chicachas, Choctas et Cherakis

Le terme « Têtes-Plates » est l'appellation que les Canadiens et les Iroquois donnaient à un regroupement de plusieurs nations qui s'étaient établies dans les territoires au sud de la vallée de l'Ohio. Parmi ces nations, on retrouvait notamment les Chicachas, les Chactas, les Cherakis et les Totiris, mais seuls les Chicachas et les Cherakis vont fréquenter temporairement la vallée de l'Ohio. Lors du dénombrement de 1736, on évalue la population des Têtes-Plates à environ six mille hommes⁸⁴. Dans les faits, durant toute la première moitié du XVIII^e siècle, les Chactas, alliés des Français, font la guerre aux Chicachas, alliés des Natchez. Les Cherakis restent neutres dans un premier temps, avant de rejoindre les Chicachas et de préparer des raids à différents endroits du Bas-Ohio contre les Français et leurs alliés⁸⁵.

Les Chicachas (Chickasaws en anglais) et les Choctas (Choctaws en anglais) sont des nations muskogéennes originaires de la Basse-Louisiane. Alliés aux Natchez et ennemis des Français à partir du début des années 1730, les Chicachas fréquentent occasionnellement l'Ohio à partir de 1733, où ils attaquent notamment des Canadiens sur la Belle Rivière⁸⁶. Ils sont rejoints dans ces expéditions par les Cherakis, un groupe

⁸³ Voir Ives Goddard, « Delaware », dans le HNAI, *op.cit.* p. 223.

⁸⁴ « Dénombrement des nations sauvages qui ont rapport au gouvernement du Canada, des guerriers de chacune avec leurs armoiries », 1736, ANOM, C11A, vol. 66, f. 254v.

⁸⁵ Pour un exemple de raid des Cherakis dans la vallée de l'Ohio, voir « Lettre de Bienville au ministre », 27 juin 1740, ANOM C13A, vol. 25, f. 124-124v.

⁸⁶ « Lettre de Louboey au ministre », 8 mai 1733, ANOM C13A, vol. 17, f. 228 à 233.

iroquoien occupant les régions au sud de la vallée de l'Ohio. En 1737, des Cherakis et des Chicachas s'établissent sur la rivière Ohio, à 80 lieues de son embouchure, dans le but d'y commercer avec les Anglais. Les Français emploient alors les Kicapoux et les Mascoutens pour tenter de les chasser du territoire⁸⁷. Du début des années 1730 à la fin des années 1740, les Chicachas seront en guerre contre l'alliance franco-amérindienne. La nation des Choctas⁸⁸, qui est une des nations de l'alliance en guerre contre les Chicachas, effectue de nombreux raids contre ceux-ci. Ainsi, durant l'été 1738, les Chactas organisent des raids sur les villages Chicachas et y font plusieurs prisonniers⁸⁹. La même année, les Chicachas et les Cherakis établis sur la rivière Ohio sont attaqués par plusieurs nations des Grands Lacs, dont les Chaouanons et les nations de la Ligue Iroquoise, cette dernière envoyant deux partis de guerriers à leur rencontre⁹⁰. En 1742, les Chicachas concluent la paix avec les Chaouanons. Ces derniers informent alors les Français que les Chicachas ont l'intention de s'établir près de la rivière Ouabache⁹¹. Ces paroles laissent ainsi penser que les Chicachas n'occupaient alors plus leur établissement entre l'embouchure de la rivière Ohio et la Ouabache, et qu'ils tentent alors d'y retourner. À partir du début des années 1750, les Chicachas entrent de nouveau en conflit régulièrement avec les Chaouanons, notamment en 1752 et 1753⁹².

⁸⁷ « Lettre de Beauharnois au ministre », 10 octobre 1737, ANOM, C11A, vol. 67, f. 163-163v.

⁸⁸ Pour plus d'information sur l'histoire des Choctas dans le second quart du XVIII^e siècle, voir la section « Le Soulier Rouge » du Chapitre 3 de ce mémoire.

⁸⁹ « Lettre de Beauharnois au ministre », 4 octobre 1738, ANOM, C11A, vol. 69, f. 116-116v.

⁹⁰ « Mémoire concernant les Indiens », 1738, ANOM, C11A, vol. 70, f. 258v-259.

⁹¹ « Paroles des Chaouanons à Beauharnois », 3 août 1742, ANOM, C11A, vol. 77, f. 260-260v.

⁹² « Conseil tenu par des Tsonnontouans venus de la Belle-Riviere, 2 juillet 1753 », dans Ferland Grenier, *op. cit.*, p. 54.

Les Chicachas prennent alors le parti des Anglais⁹³, mais ils sont rapidement défaits par un groupe d'Amérindiens apparemment envoyés par les Français⁹⁴.

En 1752, on constate que de nombreux groupes de Cherakis sont en ambassade dans la vallée de l'Ohio pour négocier avec les Chaouanons, les Mingos et les Loups. Ils y cherchent des alliés pour les aider dans une guerre au sud contre les Creeks. Ces ambassadeurs portent notamment comme message qu'en cas de victoire des Creeks, les Cherakis seraient obligés de migrer vers l'Ohio. En 1755, ces derniers s'établissent effectivement des établissements près des Chaouanons de la rivière Ohio, mais n'y restent que temporairement⁹⁵.

1.2.6 Les Mascoutens et les Kicapoux

Les Mascoutens et les Kicapoux sont des nations algonquiennes ayant fréquenté le Bas-Ohio durant toute la première moitié du XVIII^e siècle. Ces deux nations parlent des dialectes similaires, assez proches d'ailleurs de celui des Sakis et des Renards. Traditionnellement, les Mascoutens occupaient le territoire situé entre les lacs Michigan et Huron, ainsi que le haut de la rivière Ouabache, tandis que les Kicapoux, très mobiles, occupaient les territoires à l'ouest de la Ouabache⁹⁶. Les Mascoutens et les Kicapoux qui sont établis dans la vallée de l'Ohio sont peu présents dans les sources françaises. On sait que des membres des deux nations se rassemblent parfois en une

⁹³ « Lettre de Joncaire à Marin, 7 août 1753 » dans Ferland Grenier, *op. cit.*, p. 71.

⁹⁴ « Lettre de Varin à Contrecoeur, 24 octobre 1753 » dans Ferland Grenier, *op. cit.*, p. 85.

⁹⁵ Voir Gregory Evans Dowd, *op.cit.* p. 24.

⁹⁶ Voir Ives Goddard, « Mascouten », et Charles Callender, Richard K. Pope et Susan M. Pope, « Kickapoo », dans le HNAI, *op.cit.*.

seule bande⁹⁷. Ils participent à des raids contre les Chicachas aux côtés des Miamis et les Mascoutens occupent un certain temps la région de Terre Haute (aussi appelée La Prairie des Mascoutens) où ils cohabitent occasionnellement avec les Chaouanons⁹⁸. Ils côtoient probablement les Ouiatanons et les Peanquishas au Fort des Ouiatanons⁹⁹.

1.3 Les établissements dans la vallée de l'Ohio

1.3.1 Populations

Compte tenu de la rareté des documents décrivant la vallée de l'Ohio au début du XVIII^e siècle, il est difficile d'établir clairement le nombre d'Autochtones qui habitait le territoire au début de la période étudiée.

En 1715, on sait qu'une épidémie de rougeole sévissait dans les Grands Lacs et la vallée de l'Ohio. L'épidémie est particulièrement dure chez les Miamis, où elle touche plusieurs chefs, et où le Français D'Adoucourt écrit : « nous demeurâmes cinq jours à leur village et [les Miamis] nous promirent de venir avec nous, du moins ceux qui étoient en Etat de marcher [...] la Roujolle est dans leurs villages je crains bien que cela ne les Empeschent de venir Nous fumes tres mal receüs, les cinq chefs que Nous

⁹⁷ « Fournitures faites par moi Charles Courtois aux quatre nations sauvages », 20 mai 1748, ANOM, C11A, vol. 118, f. 306 et 306v.

⁹⁸ Concernant l'appellation « Terre Haute », voir « État des fournitures faites par moi Michel Gamelin au poste des Ouiatanons », 10 mai 1747, ANOM, C11A, vol. 118, f. 11. Concernant le déplacement des Chaouanons vers la Prairie des Mascoutens, voir « Lettre de Beauharnois au ministre », 28 octobre 1745, ANOM, C11A, vol. 83, f. 104v-105.

⁹⁹ « Relâche faite de la Glaise avec M. de La Pérade les 4 nations Ouiatanons, Peanquishas, Kicapous et Mascoutens. Dépense faite à leur arrivée du 26 juin 1747. », 4 juillet 1747, ANOM, C11A, vol. 118, f. 15.

ramenions du detroit sont mort en chemin¹⁰⁰. » D'Adoucourt, venu recruter des guerriers, ne repartira qu'avec 20 hommes. Même constat chez les Ouiatanons, qui voient plusieurs de leurs chefs succomber à la rougeole la même année. En 1717, ce sont les Tsonnontouans qui subissent une épidémie et qui doivent annuler une expédition de guerre suite à la mort d'un de leurs chefs¹⁰¹.

Si l'on ne connaît pas la démographie précédant l'épidémie de rougeole, le mémoire de Sabrevois donne néanmoins un aperçu de la population pour la région du Bas-Ohio en 1718. Il écrit ainsi que les Miamis compteraient environ 400 hommes. Chez les Ouiatanons, auxquels il associe les Peanquishas, il estime la population entre 1000 et 1200 hommes¹⁰². Comme ces estimations sont probablement d'ordre militaire, il est probable qu'elles ne comptent que les guerriers, ou du moins ceux ayant le potentiel de participer à des expéditions¹⁰³. Si l'on adopte les méthodes de calcul élaborées par Charles Callender pour estimer une population autochtone à partir des recensements de guerriers, il est possible d'estimer que la population réelle de l'époque se chiffrait plutôt autour de 1600 individus pour les Miamis et entre 4000 et 4800 individus pour les Ouiatanons et les Peanquishas en 1718, soit trois ans après l'épidémie de rougeole¹⁰⁴.

¹⁰⁰ « Copie d'une lettre de d'Adoucourt à son père le baron de Longueuil », 22 août 1715, ANOM, C11A, vol. 35, f. 56-56v.

¹⁰¹ Concernant les Ouiatanons, voir « Copie d'une lettre de Monnoir à son père Ramezay », 28 août 1715, ANOM, C11A, vol. 35, f. 53-55. Concernant les Tsonnontouans, voir « Lettre de Vaudreuil au Conseil de Marine », 24 octobre 1717, ANOM, C11A, vol. 38, f. 125 à 126.

¹⁰² « Mémoire de Sabrevois sur diverses tribus de l'Ouest », ANOM, C11A, vol. 39, f. 361-361v.

¹⁰³ L'historien Richard White a également analysé ces documents sur les guerriers miamis dans son ouvrage *Le Middle Ground*, où il rassemble les Miamis, les Ouiatanons et les Peanquishas dans un même groupe et traite de la chute démographique touchant ces populations dans la première moitié du XVIII^e siècle. Pour lire cette analyse, voir *Le Middle Ground*, *op.cit.*, p. 217 à 222.

¹⁰⁴ Charles Callender estime en effet que le nombre de guerriers représente environ 25% de la population. Voir Charles Callender, « Shawnee », *Handbook of North American Indians*, *op.cit.*

À la fin de l'année 1732 et jusqu'à la fin de l'été 1733, une nouvelle épidémie, cette fois de petite vérole, se propage dans la vallée de l'Ohio. Les premiers touchés semblent être les Tsonnontouans qui, dans un discours adressé au gouverneur Beauharnois, déclarent : « Vous sçaurés mon Père que vos Enfants les Iroquois sont morts, la maladie qui est icy depuis 3. ou 4. Mois, en a fais mourir un si grand nombre que si elle continüe encore quelques jours, vous n'aurés plus d'Enfants Iroquois¹⁰⁵. » L'épidémie se rend chez les nations miamis, où les Français croient qu'elle se développe rapidement à cause de l'eau-de-vie contaminée échangée avec les Anglais :

Le S^r D'arnaud Commandant aux Miamis a écrit a M. de Beauharnois que 15. ou 16. Canots de ces Sauvages étant venus de Choüegan chargés de 400 Barils d'Eau de vie, il s'est trouvé dans un de ces Barils la peau entière d'une main d'homme. Cette nouvelle s'est repandü dans le village et y a causé beaucoup de surprise, cependant elle n'a point arrêté le cours de l'ivrognerie; Mais au bout de trois jours deux personnes qui se portoient bien le Soir furent enterrées le lendemain; Et pendant plus de trois semaines il en est mort au moins 4. par jour. C'est ce qui déterminâ les Sauvages a s'en aller en hivernement, ou il en est mort quelques uns mais pas en aussy grand nombre que dans les villages¹⁰⁶.

S'il est impossible de connaître l'origine précise de l'épidémie, il est certain qu'elle a causé plusieurs décès parmi les Tsonnontouans et les Miamis. Beauharnois écrit d'ailleurs au ministre sur le sujet « du ravage que la petite Verole faisoit dans les Villages des Cinq Nations iroquoises » et en lui déclarant « qu'Entr'autres les Miamis et Poutouïatamis ont perdus beaucoup de Monde¹⁰⁷ ». Chez les Ouiatanons, « les Gens ont rapporté que le Village de Kiepigono a Esté entierement detruit par la petite Verolle Et qu'il n'est rechapé que sept hommes¹⁰⁸ ». Chez les Iroquois, ce sont 500 guerriers

¹⁰⁵ « Extrait des paroles des Tsonnontouans à Onontio », 1732, ANOM, C11A, vol. 57, f. 322.

¹⁰⁶ « Résumé de lettres du Canada (surtout de Beauharnois) concernant les Indiens », 1733, ANOM, C11A, vol. 60, f. 445 à 446.

¹⁰⁷ « Lettre de Beauharnois au ministre », 1^{er} mai 1733, ANOM, C11A, vol. 59, f. 5.

¹⁰⁸ « Lettre de Beauharnois au ministre », 24 juillet 1733, ANOM, C11A, vol. 59, f. 16.

qui seraient morts de l'épidémie¹⁰⁹. En 1733, les sources montrent que l'épidémie touche également la Louisiane, où elle fait de nombreuses victimes¹¹⁰. Un an avant que les sources françaises ne mentionnent les épidémies, le gouverneur de la Louisiane Étienne Périer de Salvert écrit en mars 1731 : « Les Illinois se plaignent que les Sauvages du Canada ont gardé trop d'Esclaves¹¹¹ », montrant que l'épidémie sévissait peut-être déjà au début de l'année 1731, les nations capturant plus d'esclaves afin de combler leurs pertes.

Une lettre de Vincennes datant du 21 mars 1733 permet d'avoir un nouvel aperçu de la population du Bas-Ohio. Il écrit ainsi « que le 8abache est composé de Cinq nations qui Compose quatre Village Dont le nombre est de soixante homme portant les armes et Le tout peut faire six ou sept Cent homme¹¹² ». Cette estimation, dont la mention « Ouabache » semble rassembler les nations Miamis, Ouiatanons et Peanquishas, est bien en deçà de celle de Sabrevois effectuée quinze ans plus tôt. Avec ce nombre, on peut estimer que les trois nations miamises comptent entre 2400 et 2800 individus comparés à entre 5000 et 6000 en 1718, soit une diminution de plus de la moitié.

Le dénombrement de 1736¹¹³ donne la première véritable vision d'ensemble des populations de la vallée de l'Ohio. Dans ce document, les Miamis et les Peanquishas sont identifiés comme étant capables de lever 200 guerriers, tandis que les Ouiatanons en compteraient 300. Cela permet d'estimer qu'en 1736, la population des différentes nations miamises pouvait s'élever à environ 2000 individus. Les Chaouanons sont

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ « Lettre de Diron d'Artaguiette au ministre », 23 avril 1733, ANOM C13A, vol. 17, f. 213 à 214v.

¹¹¹ « Lettre de Périer au ministre », 25 mars 1731, ANOM C13A, vol. 13, f. 42.

¹¹² « Lettre de Vincennes, commandant à Ouabache », mars 1733, ANOM, C13A, vol. 17, f. 258-262.

¹¹³ « Dénombrement des nations sauvages qui ont rapport au gouvernement du Canada, des guerriers de chacune avec leurs armoiries », 1736, ANOM, C11A, vol. 66, f. 236-256v.

estimés à 200 guerriers, pour une population totale que nous pouvons estimer à 800 individus. Les Tsonnontouans (que l'on considère rattachés au Petit et au Grand village des Tsonnontouans, en dehors de la vallée de l'Ohio), compteraient pour leur part 500 guerriers, pour une population estimée à 2000 individus. Les Loups (dont la méconnaissance des Français sur la nation a peut-être occasionné une surestimation de leur part) auraient 800 guerriers pour une population que nous pouvons estimer à 3200 individus. Ces deux dernières nations ne fréquentent la vallée de l'Ohio qu'en partie, et il est donc difficile de déterminer quelle proportion de leur population occupe le territoire. Chose certaine, le dénombrement de 1736 permet de constater qu'à cette époque, la vallée de l'Ohio serait, malgré les épidémies, toujours occupée par plusieurs milliers d'individus¹¹⁴.

En 1743, Robert Navarre écrit dans un mémoire que les dix nations présentes sur la rivière Blanche, dont quatre sont iroquoises, « peuvent faire Ensemble cinq a six cent hommes¹¹⁵ », pour une population totale qu'il est possible d'estimer entre 2000 et 2400 individus.

Une dernière lettre, écrite par le sulpicien François Picquet et datée de 1752, soutient que les Français avaient l'intention de lever 600 guerriers dans la Belle Rivière, ce qui montre qu'à la veille de la guerre de la Conquête, on peut estimer qu'environ 2400 individus occupaient le territoire¹¹⁶.

¹¹⁴ *Ibid.* Pour les Miamis et les Peanquishas, voir f. 244. Pour les Ouiatanons, voir f. 245. Pour les Chaouanons, voir f. 254v. Pour les Tsonnontouans, voir f. 243v. Pour les Loups, voir f. 237.

¹¹⁵ « Mémoire de (Robert) Navarre sur le poste de François Saguin où il a été envoyé par Céloron de Blainville », 1743, ANOM, C11A, vol. 79, f. 48v.

¹¹⁶ « Copie d'une lettre du sulpicien François Picquet à La Jonquière et Bigot », 8 février 1752, ANOM, C11A, vol. 96, f. 96-96v.

1.3.2 Établissements

Les sources françaises sont particulièrement avares de détails lorsqu'il s'agit de décrire les établissements autochtones de la vallée de l'Ohio. Ces derniers sont souvent rattachés au fort français à proximité et leur nom est rarement mentionné. De même, la plupart des villages ne sont pas représentés sur les cartes françaises. Pour identifier leur localisation, il faut donc se tourner vers les cartes anglaises pour avoir plus de détails. Heureusement, la relation de voyage du père de Bonnécamps est l'un des rares documents à présenter des descriptions plus détaillées de ces établissements et constitue donc l'un des principaux témoignages de l'époque.

La vallée de l'Ohio se distingue de par la grande quantité d'établissements, de villages et de communautés qu'on y trouve au début du XVIII^e siècle. M. de Raymond, commandant au fort des Miamis, mentionne ainsi dans une lettre du 4 septembre 1749 « 70 ou 80 Villages qui sont dans tous les cotés de la belle riviere¹¹⁷ ». Si ce chiffre peut surprendre dans un premier temps, il apparaît encore plus étonnant lorsque l'on considère qu'en 1746, la population de la vallée s'établissait entre 2000 et 2400 individus. Cela signifie que ces villages ne comptaient en moyenne que 25 à 34 habitants chacun. Or, ces chiffres semblent indiquer une caractéristique fondamentale de l'occupation humaine dans la vallée de l'Ohio au début du XVIII^e siècle. Il faut savoir qu'au début du XVIII^e les villages autochtones dans la vallée de l'Ohio Ces villages constituent une constellation de petits groupes de « cabanes » qui sont, pour la plupart, dirigés par leur propre chef.

¹¹⁷ « Copie de la lettre de M. de Raymond, commandant aux Miamis, écrite à M. le marquis de La Jonquière », 4 septembre 1749, ANOM, C11A, vol. 93, f. 62-62v.

Aussi étonnant qu'ils puissent paraître, ces chiffres semblent pourtant confirmés par d'autres témoignages. Robert de Navarre, par exemple, fait référence à un village de « cinq ou six cabanes de Loups¹¹⁸ » sur l'Ohio. De son côté, le Père Joseph-Pierre de Bonnécamp, lors de son voyage sur la Belle rivière en 1749, rencontre « un petit village d'iroquois de 12 ou 15 cabanes. on le nomme Kananouangon¹¹⁹ ». Plus loin sur la rivière, « La paille Coupée est un village très médiocre Composé d'iroquois et de loups » et il arrive le soir « a un petit village de loups de 7 ou [8?] Cabanes¹²⁰ ». Finalement, il croise également « une petite bande de Miamis avec leur chef nommé le baril ils se sont établis la depuis peu de tems et forment un village de 7 ou 8 cabanes a une lieue dans les terres¹²¹ ». Dans des instructions données par le gouverneur La Jonquière à Chabert de Joncaire, en 1750, on indique qu'il y aurait « onze villages Sauvages qui sont établis sur la ditte riviere ou riviere Oyo depuis sa Source Jusqua Chinengué¹²² ».

De nombreux témoignages montrent que les groupes autochtones de la vallée de l'Ohio préféraient s'établir en petits groupes dispersés sur le territoire plutôt que de former des villages plus denses. Cette division aura d'ailleurs pour effet de permettre à un plus grand nombre d'individus d'accéder au statut de chef. En ayant des nations séparées en petits groupes et éparpillées sur le territoire, il devient alors plus facile pour certains personnages de créer des factions en forgeant des alliances avec les communautés

¹¹⁸ « Mémoire de (Robert) Navarre sur le poste de François Saguin où il a été envoyé par Céloron de Blainville », 1743, ANOM, C11A, vol. 79, f. 48v.

¹¹⁹ « Relation de voyage du Père Joseph-Pierre de Bonnécamp, jésuite, fait à la Belle-Rivière en 1749 sous les ordres de M. de Céloron », ANOM, C11E, vol. 13, f. 201v.

¹²⁰ *Ibid.* f. 201v.

¹²¹ *Ibid.* f. 205v.

¹²² « Copie de l'instruction donnée au Sr de Joncaire, lieutenant d'infanterie, sur le voyage qu'il va faire à la Belle-Rivière, par M. le marquis de La Jonquière. », 22 juin 1750, ANOM, C11E, vol. 13, f. 216v.

individuelles plutôt qu'avec l'ensemble de la nation. Ce phénomène est étudié plus en détail ultérieurement dans le mémoire.

Outre ces nombreux petits villages, il existe tout de même quelques établissements d'assez grande taille dans la vallée de l'Ohio. Ces établissements sont pour la plupart des pôles d'échanges commerciaux où les Français établissent leurs forts et comptent plusieurs dizaines de « cabanes ». Trois de ces villages sont habités majoritairement par la nation miami, un par les Tsonnontouans et un autre par les Chaouanons.

Le premier établissement d'importance chez les Miamis est celui du Fort des Miamis, un village anonyme pour les Français, mais que les sources anglaises appellent Kekionga. Peu d'information subsiste dans les sources françaises à propos de ce village, mis à part qu'il était le point d'ancrage du « Grand chef » des Miamis, le Pied Froid. Le second établissement est Tipicono (également appelé Kiepigono par les Français et Tippecanoe par les Anglais). Une lettre de Beauharnois de 1733 nous apprend que « Kiepigono est à 7 lieues en deça [du] grand village des 8atanons Sur 8abache » et que le village est ravagé par une épidémie¹²³. Le village est ensuite relocalisé plus haut sur la rivière Ouabache et apparaît régulièrement dans les sources à partir du début des années 1740. Le dernier établissement miami est le Fort La Demoiselle, que les sources anglaises appellent Pickawillany. Situé dans le haut de la rivière à La Roche, ce village est fondé en 1748 par le chef « rebelle » La Demoiselle. Encore une fois, les sources coloniales françaises ne donnent que peu d'information sur cet établissement, si ce n'est qu'il est détruit par une expédition de Charles Langlade en 1752¹²⁴.

¹²³ « Lettre de Beauharnois au ministre », 24 juillet 1733, ANOM, C11A, vol. 59, f. 16.

¹²⁴ Voir Richard White, *op.cit.*, p. 328.

Dans le Haut-Ohio, en aval de la jonction entre la rivière Alleghany et la rivière Mononghaela, se trouve le village iroquois de Chiningué, que les Anglais appellent Logstown. Le Père de Bonnécamps dit à propos de Chiningué : « les Sauvages qui y demeurent sont presque tous iroquois; on y Compte environ une soixantaine de guerriers¹²⁵. » De ce chiffre, l'on peut estimer que la population totale du village était de 150 à 300 individus. Comme il s'agit du premier village d'importance à partir de la jonction de l'Alleghany avec la Mononghaela, les marchands français et anglais y sont régulièrement présents¹²⁶.

Finalement, le dernier établissement d'importance dans la vallée de l'Ohio est Sonnioto, également nommé Lower Shawnee Town dans les sources anglaises. Le Père de Bonnécamps le décrit ainsi : « La situation du village des chaouanons est assés agréable; du moins il nest point masqué par les montagnes Comme les autres par ou nous avons passé La riviere de Sinhioto qui le borne a louest lui a donné son nom. il est Composé dune soixantaine de Cabanes. » Selon Bonnécamps, le village contiendrait une « cabane » spécifique pour les conseils, un phénomène que Charles Callender considère comme un trait caractéristique des Chaouanons¹²⁷. Selon les sources françaises, Sonnioto est justement occupée par les Chaouanons¹²⁸.

Ces établissements ne sont probablement pas les seuls lieux d'importance dans l'Ohio. D'autres villages sont également mentionnés dans les sources françaises, mais leur description est souvent courte, voire inexistante. Le père de Bonnécamps assure que

¹²⁵ « Relation de voyage du Père Joseph-Pierre de Bonnécamps, jésuite, fait à la Belle-Rivière en 1749 sous les ordres de M. de Céloron », ANOM, C11E, vol. 13, f. 204.

¹²⁶ Pour un exemple de présence anglaise à Chiningué, *Ibid.* f. 204.

¹²⁷ Voir Charles Callender, « Shawnee », dans le *Handbook of North American Indians*, *op.cit.* p. 625.

¹²⁸ « Copie de l'instruction donnée au Sr de Joncaire, lieutenant d'infanterie, sur le voyage qu'il va faire à la Belle-Rivière, par M. le marquis de La Jonquière. », 22 juin 1750, ANOM, C11E, vol. 13, f. 218v.

l'intérieur des terres de la vallée est plus peuplé : « si on pénètre dans ce petit Continent non fermé entre [le] lac Erié et l'ohio, on le trouvera a ce que lon nous a dit beaucoup plus peuplé surtout dun certain village situé sur la riviere de Kaskaskés dans lequel on nous a assuré qu'il y avoit près de 800 hommes¹²⁹. » Malheureusement, il s'agit de la seule mention d'un tel village et son existence semble tenir plus de la rumeur que d'un véritable établissement. On trouve encore d'autres mentions uniques dans le même genre, tel le village de Yagui, censé être situé sur la rivière Yenanguiki8an près de Chiningué, mais ces passages courts et peu descriptifs ne peuvent pas permettre d'analyser leur importance à l'échelle de la vallée de l'Ohio¹³⁰. Les Ouiatanons, en plus d'occuper un village anonyme près du Fort des Ouiatanons, occupent en partie la région de Terre Haute (La Prairie des Mascoutens) avec les Mascoutens et les Kicapoux¹³¹.

Conclusion

Nous avons vu dans ce chapitre les aspects physiques, humains et vécus de la vallée de l'Ohio qui nous permettent de définir le territoire au-delà de sa simple appellation. L'Ohio est une région immense, couvrant un territoire allant du lac Érié jusqu'au Mississippi. Sa position centrale en Amérique du Nord lui donne une grande importance géographique pour relier les Grands Lacs et la côte atlantique à la Louisiane. Abandonnée suite aux guerres iroquoises au milieu du XVII^e siècle puis

¹²⁹ « Relation de voyage du Père Joseph-Pierre de Bonnécamps, jésuite, fait à la Belle-Rivière en 1749 sous les ordres de M. de Céloron », ANOM, C11E, vol. 13, f. 206.

¹³⁰ « Copie de l'instruction donnée au Sr de Joncaire, lieutenant d'infanterie, sur le voyage qu'il va faire à la Belle-Rivière, par M. le marquis de La Jonquière. », 22 juin 1750, ANOM, C11E, vol. 13, f. 217v.

¹³¹ « Lettre de Beauharnois au ministre », 17 septembre 1741, ANOM, C11A, vol. 75, f. 129, et « État des fournitures faites par moi Michel Gamelin au poste des Ouiatanons », 10 mai 1747, ANOM, C11A, vol. 118, f. 11.

repeuplée à la fin du siècle, la réoccupation du territoire a permis à une mosaïque de nations aux cultures différentes de cohabiter sur le territoire.

Séparée entre le Haut-Ohio, territoire de montagnes et de forêt, et le Bas-Ohio, plus plat, le territoire est graduellement occupé par des peuples de langues iroquoises (Iroquois des Cinq Nations, majoritairement Tsonnontouans puis Mingos, et Chérakis) et algonquiennes (Miamis, Ojibwans, Peanquishas, Chaouanons, Loups, Mascoutens et Kicapoux), mais aussi de langues muskogéennes (Chicachas). La présentation de ces nations nous permet de comprendre la diversité des groupes autochtones en présence dans la vallée de l'Ohio. L'analyse de la division territoriale entre le Haut-Ohio, plus près des colonies anglaises, et le Bas-Ohio nous permet également de comprendre les différents points relevés dans le bilan historiographique. L'on peut ainsi voir que l'aspect spatial de l'Ohio a eu un impact sur la manière dont les historiens ont étudié le sujet, les sources anglaises qui traitent de l'occupation humaine dans le Haut-Ohio étant plus nombreuses.

Les chapitres qui suivent analyseront plus en détail les liens politiques et diplomatiques qui unissent entre elles les nations de l'Ohio et tâcheront de comprendre comment celles-ci s'organisent sur le territoire. Avec des établissements répartis sur un vaste territoire et une population déclinante et morcelée en petits groupes, qu'est-ce qui permet l'apparition de mouvements autonomistes dans la vallée de l'Ohio? Une telle mosaïque de nations rend la tâche de répondre à cette question assez complexe, mais pas impossible.

CHAPITRE II

LA VALLÉE DE L'OHIO EN TANT QU'ENTITÉ POLITIQUE ET CULTURELLE

Le portrait socio-culturel des populations autochtones de la vallée de l'Ohio au début du XVIII^e siècle est particulièrement complexe. Originaires d'une dizaine de nations ayant des modes d'occupation territoriale et des cultures différentes, ces populations ont inévitablement dû établir des relations entre elles pour trouver des façons de cohabiter et de partager le territoire et les ressources de l'Ohio. Maintenant que nous avons défini les limites du territoire à l'étude et que nous avons identifié les populations autochtones qui l'occupent, nous pouvons analyser plus en détail les rapports politiques que ces nations entretenaient entre elles et tâcher de comprendre comment ces rapports auraient pu engendrer une dynamique politique particulière, propre aux populations de la vallée de l'Ohio.

Comment se structuraient toutes ces nations les unes par rapport aux autres? Quelle était la nature de leurs relations diplomatiques? Quel était leur statut politique respectif dans la vallée de l'Ohio? Comment la proximité de nations aussi différentes a-t-elle affecté les rapports qu'elles ont établis entre elles? Et comment le caractère central de l'Ohio au sein des grands systèmes diplomatiques nord-américains a-t-il influencé la vie sociale, culturelle et diplomatique des nations de la région? Il est certain que la chute démographique et la grande dispersion de la population sur le territoire ont

influencé d'une façon ou d'une autre le mode de vie des habitants de la région. Combinés au fait que l'Ohio constituait une « terre de passage » pour de nombreuses populations autochtones, ces facteurs ont contribué à former un contexte politique unique à la région.

La question de la « souveraineté » sur la vallée de l'Ohio, thème récurrent dans l'historiographie, en est une importante à aborder afin de déterminer si un groupe exerçait un contrôle plus important que les autres ou si, au contraire, le territoire échappait dans son ensemble au contrôle d'un groupe unique, d'une autorité centrale. Considérant le grand nombre de nations qui fréquentaient le territoire, qui avait « officiellement » le contrôle de l'Ohio? Qui en exerçait « effectivement » le contrôle? Quels ont été les impacts de ce contrôle sur la structure politique de l'Ohio?

Le chapitre qui suit a donc pour objectif de voir comment se sont forgées les relations politiques et diplomatiques entre les nations de l'Ohio, dans la première moitié du XVIII^e siècle, pour faire émerger le contexte diplomatique et culturel particulier qui caractérisait la région au moment de la Conquête. Dans un premier temps, nous analyserons la question de la « souveraineté » iroquoise sur le territoire, afin de comprendre le contexte dans lequel la Ligue iroquoise revendiquait son autorité sur l'Ohio, mais également pour déterminer si ces revendications avaient un impact réel sur le terrain. Ensuite, nous étudierons comment la vallée de l'Ohio se retrouve au XVIII^e siècle à être utilisée comme une « terre de passage » en raison de sa position centrale dans l'échiquier géopolitique de l'Amérique du Nord et comment ce facteur s'est répercuté sur les relations entre les populations locales.

2.1 La souveraineté de la vallée de l'Ohio

2.1.1 Les Tsonnontouans et la revendication du territoire

À partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle, lorsque les guerres iroquoises créent un vide dans la vallée de l'Ohio, les nations membres de la Ligue iroquoise, et plus particulièrement les Tsonnontouans, revendiquent leur souveraineté sur le territoire. Pour les Iroquois, cette revendication signifie qu'ils sont les seuls à être en droit d'exercer un contrôle sur la chasse et les établissements dans la vallée de l'Ohio, et par le fait même d'en contrôler les accès. En 1751, le gouverneur Jacques-Pierre de Taffanel de la Jonquière rapportait dans une lettre au ministre les échanges qu'il avait eues avec plusieurs nations iroquoises et soulignait : « Des nations qui sont réfugiée sur la Belle riviere les Cinq nations pretendent que les terres de cette partie la leur appartiennent privativement a tous autres et que les français n'y les Anglais ne sont point en droit d'y faire aucun etablissement¹. » Le même document montre que, parmi les Cinq-Nations iroquoises, ce sont surtout des membres de la nation des Tsonnontouans qui sont installés sur la Belle Rivière. Cette dernière nation est donc celle qui, au sein de la Ligue, entretient le plus de liens avec les autres nations établies dans la vallée de l'Ohio. Bien qu'ils soient des membres importants (démographiquement) de la Ligue iroquoise, les Tsonnontouans manifestent toutefois à plusieurs reprises leur désaccord avec les politiques diplomatiques et économiques du reste des Cinq Nations.

Des indices qui laissent voir que les Tsonnontouans souhaitent acquérir une certaine autonomie par rapport aux autres nations iroquoises apparaissent dès 1712 dans les

¹ « Lettre de La Jonquière au ministre », 29 octobre 1751, ANOM, C11A, vol. 97, f. 148-148v.

documents. En effet, lorsque la Ligue songe à faire la guerre aux nations des Pays d'en Haut, les Tsonnontouans refusent de rejoindre les préparations.² La position géographique des Tsonnontouans, nation la plus à l'ouest de la Ligue, près des Grands Lacs et à l'entrée de l'Ohio, les rend vulnérables à toute guerre contre les nations de l'Ouest. Durant l'été 1713, les « principaux chefs des Sonontouans » se rendent à Montréal et expliquent à Louis-Thomas Chabert de Joncaire, agent des Français auprès des Iroquois :

que le principal motif de leur descente étoit qu'ils conoissoient mieux que les autres nations Iroquoises combien il leur importoit de ne pas avoir la guerre avec les gens d'en haut. que dans la dernière ils avoient été les Seules victimes étant tous les jours exposés aux courses que nos allies faisoient sur eux pendant que les autres moins a portée étoient tranquilles dans leurs villages, que pendant l'hiver Téganisoirens avoit chanté la guerre contre Saguina et contre les gens du detroit y étant porté par les anglois ausquels il est entierement attaché que ne pouvant rompre leur entreprise ils avoient d'abord pris le party de faire demander m. de Longueuil, Les S^r. de Joncaire et la Chauvignerie esperant par leur moyen en venir à bout que conoissant l'entestement de Teganisorens malgré les Onontagués qui les avoient arrêtés, ils avoient pris la résolution de descendre à Montréal se flatant que tant qu'ils y seroient les autres ne partiroient pas quoy qu'ils fussent assemblés ; que du moins s'ils partoient il connoitroit leur fidelité dont ils ne pouvaient Luy donner une plus grande marque que de se venir eux-mêmes livrer entre ses mains [...]³.

La proximité dans laquelle les Tsonnontouans se trouvent par rapport aux nations des Grands Lacs alliées aux Français a donc un impact considérable sur la position qu'ils adoptent à l'égard des autres nations iroquoises. L'extrait montre qu'à cette époque, les Tsonnontouans se détachent des politiques du reste de la Ligue et semblent adopter une position indépendante. À d'autres moments, les Tsonnontouans refusent également les propositions de participer à une guerre menée par les Ouiatanons, les Renards, les Mascoutens et les Kicapous⁴. Cette volonté des Tsonnontouans de maintenir des

² « Lettre de Vaudreuil au ministre », 6 novembre 1712, ANOM, C11A, vol. 33, f. 57.

³ « Résumé de lettres de Philippe de Rigaud de Vaudreuil », novembre 1713, ANOM, C11A, vol. 123, f. 26v-28.

⁴ « Paroles des députés tsonnontouans », 25 septembre 1714, ANOM, C11A, vol. 34, f. 297-297v.

relations pacifiques avec les nations des Grands Lacs s'explique peut-être aussi en partie par les nombreuses épidémies qui frappent la région dans la première moitié du XVIII^e siècle. La chute démographique ne permettant pas aux Tsonnontouans de mobiliser assez de guerriers pour se défendre efficacement, ces derniers auraient alors pu refuser de rejoindre des guerres pour éviter de trop grandes pertes humaines. On voit toutefois à cette époque de possibles tentatives des Tsonnontouans pour remplacer leurs morts. En 1733, par exemple, les Tsonnontouans envisagent de frapper les Hurons, alors même qu'une épidémie particulièrement meurtrière se propage chez eux, probablement dans le but de ramener des captifs dans leurs villages⁵.

Les Tsonnontouans montrent également une certaine indépendance à l'égard du reste de la Ligue lorsque des enjeux commerciaux sont en cause. En 1716, Vaudreuil écrit ainsi : « Les Chefs Sonontouans, qui semblent vouloir faire leurs affaires a part, ont fait quelques propositions sur le commerce »⁶. En 1742, le grand chef des Tsonnontouans, Te8atakot, va même jusqu'à dénoncer les Onontagués pour faire bien paraître sa nation auprès d'Onontio : « nos freres les nontagués en s'en retourna[nt] l'année derniere, lorsqu'ils fûrent a la Vüe d[e] Choüeghen, ils ôterent le pavillon françois e[t] en mirent un Anglois, moy Sonont8ans, je n[e] fais pas de même, j'ay toujours porté votre Pavillon chés l'Anglois, malgré tout ce qu'il m'a pû dire⁷. » On constate ainsi la divergence importante qui existe entre les Tsonnontouans et les Onontagués, même si ces derniers sont généralement censés agir comme les portes-paroles de la Ligue. Ce phénomène est aussi évident en 1744, lorsque les Iroquois

⁵ Concernant la volonté d'attaquer les Hurons, voir « Résumé de lettres de Beauharnois avec commentaires », 18 février 1733, ANOM, C11A, vol. 60, f. 432v.

⁶ « Lettre de Vaudreuil au Conseil de Marine avec avis du Conseil », 14 octobre 1716, ANOM, C11A, vol. 36, f. 77.

⁷ « Paroles des Tsonnontouans à Beauharnois », 17 juillet 1742, ANOM, C11A, vol. 77, f. 209v.

envoient une délégation auprès des Anglais de Chouagen : les Tsonnontouans se démarquent alors par leur absence de l'ambassade⁸. De même, l'année suivante (1745), un grand conseil se tient à Montréal entre les Iroquois et le gouverneur. Si les Onontagués, les Goyogouins, les Onneiouts et les Agniers se présentent tous ensemble auprès d'Onontio dès le 16 juillet, ce n'est que quelques semaines plus tard que les Tsonnontouans se présentent devant le gouverneur, à Québec et sans les autres ambassadeurs⁹. Une telle attitude rappelle celle que suivaient les Agniers au XVII^e siècle, qui faisaient souvent bande à part au sein de la Ligue et soit refusaient de participer aux pourparlers que les autres nations entretenaient avec les Français ou ne s'y joignaient que tardivement, comme ce fut le cas lors de la Grande Paix de Montréal de 1701 notamment¹⁰.

Malgré ces indices d'une certaine indépendance à l'égard de la Ligue, les Tsonnontouans conservent tout de même de bonnes relations avec les autres nations iroquoises. En 1733, lorsque leurs plans d'attaques contre les Hurons sont découverts, ce sont les Onontagués qui se chargent de plaider en leur faveur auprès du gouverneur Beauharnois¹¹. La même année, lorsqu'ils sont interrogés par les Français sur leur position vis-à-vis des Anglais, les Tsonnontouans répondent « que lorsqu'ils seroient revenus de l'affliction de la mort de deux [de] leurs chefs, ils iroient chez les Nontagués allumer le feu du Conseil et engager Cette nation à être aussi ferme qu'eux dans la

⁸ « Lettre (chiffrée) de Beauharnois au ministre », 20 avril 1744, ANOM, C11A, vol. 81, f. 117-118v.

⁹ « Lettre de Beauharnois au ministre », 28 octobre 1745, ANOM, C11A, vol. 83, f. 102-102v.

¹⁰ À propos des Agniers et de la Grande Paix de Montréal, voir Daniel K. Richter, *The Ordeal of the Long-house : The Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*, Chapel Hill & London, University of North Carolina Press, 1992, p. 206-207.

¹¹ « Résumé de lettres de Beauharnois avec commentaires », 18 février 1733, ANOM, C11A, vol. 60, f. 433.

résolution qu'ils ont prise de demeurer neutres¹² ». Ainsi, même s'ils ne sont pas toujours en accord avec le reste de la Ligue et qu'ils adoptent des positions divergentes, les Tsonnontouans conservent leur place parmi les Cinq-Nations de même que l'influence politique que leur confère ce statut. De même, en 1748, lors d'une rencontre à laquelle participent environ 80 députés iroquois au château Saint-Louis, les Onontagués parlent à plusieurs reprises au nom des Tsonnontouans, qui sont pourtant présents¹³. Cela montre que, malgré les tensions qui existent entre les Tsonnontouans et les Onontagués, la relation entre les deux nations demeure suffisamment cordiale pour que les Tsonnontouans laissent les Onontagués s'exprimer en leur nom, ce qui reflète une confiance toujours solide.

C'est en 1748 que l'on retrouve dans les documents les premiers indices d'un groupe d'Iroquois qui se serait dissocié de la Ligue pour aller rejoindre les communautés « rebelles » de la vallée de l'Ohio¹⁴. Parmi ce groupe, on note la présence de Tanaghrisson, dont il s'agit visiblement de la première mention dans les sources françaises. Cela laisse penser que le groupe est au moins en partie composé de Tsonnontouans. À ce moment, Tanaghrisson semble déjà avoir une certaine influence, puisque les Français cherchent à l'utiliser pour calmer les « rebelles », en lui faisant parvenir deux branches de porcelaine à cette fin¹⁵. C'est visiblement ce groupe de Tsonnontouans dissocié de la Ligue iroquoise qui devient ce que l'on a appelé les

¹² « Lettre de Beauharnois au ministre », 7 novembre 1744, ANOM, C11A, vol. 81, f. 129-129v.

¹³ « Procès-verbal d'une assemblée tenue au château Saint-Louis avec environ 80 députés iroquois accompagnés de l'interprète Joncaire », 2 novembre 1748, ANOM, C11A, vol. 103, f. 31-33v.

¹⁴ « Paroles des Iroquois et Hurons rebelles de la Belle Rivière aux Miamis qui avaient été en chasse dans cette rivière », 1748, ANOM, C11A, vol. 97, f. 406-406v.

¹⁵ « Paroles aux 800 rebelles de toute nation rassemblés dans la Belle Rivière envoyées par deux chefs onontagués qui habitent cette rivière », 1748, ANOM, C11A, vol. 97, f. 404v.

« Mingos », un groupe émergent à la même période dans l'est de la vallée de l'Ohio et ayant un rôle important dans le déclenchement de la guerre de la Conquête.

On voit ainsi que les Iroquois se considèrent comme les souverains de la vallée de l'Ohio. Mais au-delà de ces revendications, ce sont les Tsonnontouans qui semblent avoir une véritable influence sur le territoire. Seule nation ayant de réels ancrages dans la région, elle se trouve à avoir une certaine autonomie par rapport au reste de la Ligue iroquoise. Mais les revendications iroquoises sur la vallée de l'Ohio sont-elles réellement fondées? Les Iroquois ont-ils une réelle influence sur les nations de la Belle Rivière? Il peut parfois y avoir tout un monde entre des revendications et la réalité sur le terrain.

2.1.2 L'autorité iroquoise sur les autres nations : ce que révèlent les sources françaises

Il est important de rappeler que, dans la première moitié du XVIII^e siècle, les Tsonnontouans occupaient une grande partie de la rivière Alleghany et le haut de la rivière Ohio. De ce fait, leur présence se fait beaucoup plus sentir dans le Haut-Ohio que dans le Bas-Ohio, où on les trouve de façon sporadique et seulement dans quelques établissements. Mais cette présence était-elle suffisante pour qu'ils exercent une influence particulière sur la vallée de l'Ohio?

Les Tsonnontouans ne semblent pas avoir joui d'une influence majeure dans le Bas-Ohio. Non seulement on ne voit aucun signe d'autorité des Tsonnontouans sur les Miamis dans les sources françaises, mais les relations entre ces deux peuples sont particulièrement changeantes, constituées autant de participations communes à des

conseils qu'à l'organisation de raids entre elles¹⁶. On constate néanmoins que les Tsonnontouans cherchent à exercer une influence dans cette partie de l'Ohio, puisque certains documents rapportent qu'ils envoyaient des « colliers » de porcelaine (*wampum*) aux communautés de cette région pour tisser des liens diplomatiques avec elles. Ces colliers étaient employés pour créer des alliances, mais aussi pour tâcher de persuader certains groupes de l'Ohio de se déplacer sur le territoire ou de se rebeller contre les Français ou les Anglais¹⁷. Ainsi, en 1713, les Iroquois envoient dix colliers aux Miamis afin de les inviter à former une alliance contre « les autres nations », probablement celles des Grands Lacs¹⁸. Encore en 1732, les Tsonnontouans font parvenir deux colliers et une branche de porcelaine aux Outaouais du Détroit et, malheureusement, les sources françaises ne fournissent alors qu'une courte description de ces objets : « Le Colier a trois pieds de long et dix pouces de large avec une seule ligne blanche. La branche es d'une brasse [1.82 mètre] de long¹⁹ ». Pour les Tsonnontouans, l'utilisation des colliers pour créer ou renforcer des alliances est un point essentiel de leur diplomatie. Lors d'un conseil entre les Tsonnontouans et Beauharnois en 1742, l'on voit bien l'importance symbolique que peuvent avoir les colliers dans le maintien des alliances :

Par un Collier

¹⁶ Pour un exemple des raids miamis, ouïatanons et peanquishas sur les tsonnontouans, voir « Paroles des Tsonnontouans à Beauharnois », 25 août 1745, ANOM, C11A, vol. 83, f. 153. Pour un exemple de conseil entre les Tsonnontouans, les Miamis, les Ouiatanons et les Peanquishas, Voir « Mémoire des marchandises tirées du magasin du défunt sieur Charly, adjudicataire du poste des Miamis », 3 juillet 1747, ANOM, C11A, vol. 89, f. 359v.

¹⁷ « Lettre de Vaudreuil au Conseil de Marine », 14 octobre 1716, ANOM, C11A, vol. 36, f. 75-76v.

¹⁸ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 8 septembre 1713, ANOM, C11A, vol. 34, f. 43v.

¹⁹ « Paroles de Beauharnois aux chefs iroquois », 1732, ANOM, C11A, vol. 57, f. 352-352v.

Mon Père, dans le tems que vous avés accordé la Paix a toutes les Nations, vous avés planté un arbre qui montoit jusqu'au Ciel, et même qui perçoit tous les Nüages, aujourd'hui, Mon Père, nous voyons que cet arbre est Ebranlé, nous l'affermissons par ce Collier.

Par un Collier

Mon Père, vous Sçavés qu'un arbre doit toujours avoir des feuilles vertes, nous en mettons de nouvelles pour que le Soleil ne puisse pas le pénétrer, et affin que toutes les nations qui viendront pour parler des bonnes affaires, puissent se mettre a l'ombre dessous Mon Père, lorsque cet arbre a été planté on y a mis des Racines blanches pour pouvoir [voir] plus aisément ceux qui pourroient les Endommag[er] de notre côté elles sont toujours dans la même Splendeur, il n'y a que les gens qui sont du Côté du Soleil couchant qui les ont pourries, nous les racommodons par ce Collier²⁰.

On voit donc l'utilisation des colliers pour affermir et réparer l'alliance franco-amérindienne. Il est à noter que « les gens qui sont du Côté du Soleil couchant » désignent les nations des Grands Lacs et peut-être celles du Bas-Ohio, ce qui montre que les relations entre elles et les Tsonnontouans pouvaient être tendues. Cet extrait permet aussi d'imaginer que les Tsonnontouans employaient le même genre de procédés avec les autres nations de la vallée de l'Ohio (et surtout celles du Haut-Ohio). Malheureusement, les sources françaises n'ont pas gardé de descriptions aussi détaillées de ces autres échanges.

La seule mention dans les sources françaises concernant une influence plus directe des Iroquois dans le Bas-Ohio se trouve dans une lettre de 1752 de l'intendant François Bigot, dans laquelle il décrit le « Système » mis en place par Paul-Joseph Le Moyne de Longueuil pour mater la rébellion du chef La Demoiselle, qui « Etoit de Soumettre par Nous-mêmes les rebelles Miamis et de Laisser tranquille la belle Riviere, ayant une Vénération et une Consideration particuliere pour les Iroquois qui y président²¹ ». Selon Bigot, les Iroquois auraient donc exercé une forme de contrôle sur le Bas-Ohio

²⁰ « Paroles des Tsonnontouans à Beauharnois », 17 juillet 1742, ANOM, C11A, vol. 77, f. 204-204v.

²¹ « Lettre de Bigot au ministre », 26 octobre 1752, ANOM, C11A, vol. 33, f. 270-270v.

qui dépassait la simple relation d'alliance avec les autres nations autochtones, ou à tout le moins, les Français auraient encouragé les Iroquois à exercer ce contrôle par un « système » qui faisait d'eux les représentants (« qui y président ») des autres nations auprès des Français. Cet extrait est cependant le seul qui fasse mention d'une quelconque autorité des Iroquois sur les nations du Bas-Ohio.

Dans le Haut-Ohio, la situation semble différente. La présence des Tsonnontouans sur le territoire et leur mixité dans les villages avec les autres nations du Haut-Ohio (majoritairement des Chaouanons et des Loups) crée un contexte très différent.

En ce qui concerne les Chaouanons, ils sont souvent décrits dans une position de soumission par rapport aux Tsonnontouans, ce qui appuie la vision promue par les sources anglaises, qui soutiennent que les Chaouanons étaient des « vassaux » des Tsonnontouans à cette époque. Dans une lettre au ministre de 1743, le gouverneur Beauharnois écrit par exemple qu'il a « mandé au S. de Joncaire d'en prévenir les Sonont8ans » que les Chaouanons étaient sur le point de se déplacer à la Prairie des Mascoutens (Terre Haute) « et de leur dire que c'est par mon ordre qu'ils levent leur feu pour le transporter dans le lieu que je leur ay indiqué, j'ay pris cette précaution afin que les Iroquoi[s] ne prissent aucun ombrage contre les Cha8anons qui me l'ont demandé eux-mêmes dans le Conseil par l'appréhension qu'ils avoient de ces premiers²² ». Cet extrait laisse entendre que les Iroquois en général (et visiblement les Tsonontouans en particulier) revendiquaient auprès des Français l'exercice d'un contrôle sur les Chaouanons dans l'Ohio. Mais il montre aussi que le gouverneur Beauharnois jugeait que les Iroquois n'avaient pas à interférer dans ses relations avec les Chaouanons, puisqu'il insiste que ces derniers lui avaient « demandé eux-mêmes » (et non pas par l'intermédiaire des Iroquois) de pouvoir se déplacer. Si les Chaouanons

²² « Lettre de Beauharnois au ministre », 13 octobre 1743, ANOM, C11A, vol. 79, f. 171v-172.

« appréhendaient » que les Iroquois prissent ombrage de leur démarche, ils jugeaient néanmoins que les Français pouvaient représenter un contrepoids suffisamment puissant pour empêcher les Iroquois de manifester ouvertement leur opposition.

Ce point de vue n'est toutefois pas celui que l'on retrouve dans tous les documents. Les sources de la Louisiane, notamment, présentent à la même époque les Chaouanons comme un groupe particulièrement mobile sur le territoire, qui entretenait des relations diplomatiques avec plusieurs autres nations, sans craindre ou sans être soumis au contrôle de l'une ou l'autre des nations iroquoises²³. Il est important ici de rappeler que les Chouanons considéraient une partie de la vallée de l'Ohio comme leur territoire ancestral. Dans un conseil tenu à Montréal en 1742, les Chaouanons expliquent ainsi à Beauharnois :

Par un Collier

Mon Père, nous regardons qu'en nous allant Etablir dans quelque'endroit ce Sera des terres Empruntées, nous voudrions bien retourner sur les Nôtres.

Mon Père, nous vous assurons par ce collie[r] que nous sommes dans le dessein de lever nos deu[x] villages, pour nous Etablir dans la Riviere de[s] Cha8anons proche 8abache et la Riviere des Cherakis.

Par un collier

Mon Père, ce sont positivement les terres ou nous sommes nés, nous voudrions bien y retourner²⁴.

Pour les Chaouanons, il ne fait donc aucun doute que ce territoire a déjà été le leur et qu'il serait tout à fait légitime qu'ils s'y installent à leur guise. Par ailleurs, un extrait

²³ Pour plus d'information sur la mobilité et les relations diplomatiques des Chaouanons, voir le chapitre 3.

²⁴ Voir « Paroles des Chaouanons à Beauharnois », 3 août 1742, ANOM, C11A, vol. 77, f. 259v. La rivière Ohio est souvent appelée par les Français « Rivière des Chaouanons ». Pour un exemple de cette appellation, voir Carte anonyme, *Pays des Sauvages illinois*, 1718, disponible en ligne, http://rla.unc.edu/EMAS/EMMGL.html#sec_c

du mémoire portant sur le Canada de Pierre-Jacques Payen de Noyan et de Chavoy, officier dans les troupes de la Marine, et produit en 1730, nous renseigne un peu plus sur la relation qui existait entre les Chaouanons et les Iroquois. Selon lui, les Chaouanons « haïssent et craignent l'humeur feroce de l'Iroquois, et comme Ils se trouvent sur leur chemin pour aller aux teste plates, Ils en Sont Souvent Insulté et cherchent a S'en delivrer »²⁵. Cet extrait donne à croire que la relation entre les Chaouanons et les Iroquois serait basée essentiellement sur la peur plutôt que d'être une relation de domination bien organisée. Les Iroquois jouaient possiblement sur leur réputation militaire pour manœuvrer auprès des autres nations. En ce qui concerne les Loups, les informations concernant leurs relations avec les Iroquois sont trop peu nombreuses dans les sources françaises pour que l'on puisse conclure à leur assujettissement à l'égard des Iroquois. La section qui suit traite plus en détail de cette question.

Du point de vue français, la position des Tsonnontouans – et dans un certain sens celle de toute la Ligue iroquoise – par rapport aux autres nations de l'Ohio est très ambiguë. La revendication de souveraineté des Iroquois sur cette région semble être remise en question, notamment chez les autres nations de l'Ohio et du sud des Grands Lacs. Lors de pourparlers entre des députés iroquois et le gouverneur La Galissonnière en 1748, ce dernier décrit que « des Outaouais du Lac et des Poutéoutamis » menaceraient les Iroquois « de la guerre s'ils continuent leurs intrigues, s'ils ne se retirent pas de la Belle Riviere et s'ils attaquent les françois sois dans la Colonie ou ailleurs²⁶ ». Ces menaces sont directement liées aux colliers que les Iroquois transmettaient à l'époque (à l'instigation des Anglais selon les Français) aux nations de la vallée de l'Ohio pour les

²⁵ « Mémoire de Payen de Noyan », 1730, ANOM, C11A, vol. 52, f. 278v.

²⁶ « Lettre de La Galissonnière au ministre au sujet de ses pourparlers avec des députés iroquois », 8 novembre 1748, ANOM, C11A, vol. 91, f. 249v-250.

pousser à se rebeller contre les Français²⁷. On constate ainsi que la « souveraineté » iroquoise dans la vallée de l'Ohio était contestée.

À l'instar de leurs alliés, les Français contestent la souveraineté iroquoise sur la vallée de l'Ohio. En marge d'une lettre de La Galissonnière de 1751, le ministre (ou son secrétaire) écrivait ainsi :

Il est nécessaire de les desabuser [les Iroquois] à cet égard. Ils n'ont en effet, comme on l'a cy devant observé, aucun droit sur la riviere d'Ohio. Nous l'avions decouverte longtemps avant qu'ils l'eussent eux-mêmes reconnuë ; Et nous l'avons frequentée dans le temps qu'il n'y avois d'autres Sauvages que les Chaouanons, avec lesquels ils étoient en guerre, et qui ont toujours été nos amis²⁸.

Les Français préféraient donc reconnaître les Chaouanons comme des occupants légitimes de l'Ohio afin de nier aux Iroquois toute forme de souveraineté sur ce territoire.

Ce constat tiré des sources françaises contraste assez fortement avec les conclusions auxquelles arrivent de nombreuses études anglophones, qui tendent à reconnaître l'assujettissement des Loups et (bien que dans une moindre mesure) des Chouanons et des Mingos à l'égard des Tsonnontouans et de la Ligue iroquoise. Mais quelles sont ces conclusions et en quoi diffèrent-elles?

²⁷ Pour un exemple d'envoi de collier par les Iroquois sous l'impulsion supposée des Anglais, voir « Lettre de La Jonquière au ministre », 17 septembre 1751, ANOM, C11A, vol. 97, f. 69.

²⁸ « Feuille au net ou rapport portant mention "approuvé" », 1752, ANOM, C11A, vol. 98, f. 452.

2.1.3 La « féminisation » des Loups : une réalité dans la vallée de l'Ohio?

Au début du XVIII^e siècle, sous la poussée de la colonisation anglaise, quelques groupes de Loups commencent à migrer vers l'intérieur du continent. La majorité des Loups Unamis, notamment, quittent leurs terres pour s'installer dans le Haut-Ohio²⁹.

C'est à cette époque que les historiens et anthropologues anglophones considèrent que serait apparue dans les sources écrites l'idée selon laquelle les Loups auraient formé une « nation femme »³⁰. Les Loups, en effet, sont alors présentés comme étant subordonnés aux Iroquois, qui les représentent lors des conseils et des rencontres diplomatiques tenus avec les autorités coloniales. Les études affirment aussi que les hommes de cette nation auraient alors commencé à porter des vêtements féminins, donnant ainsi une réalité concrète au statut politique symbolique de « nation femme » qui leur aurait été accolé.

Dès la fin du XVIII^e siècle, des missionnaires, des ethnologues et des historiens se sont penchés sur ce sujet. Les chercheurs ont alors été confrontés à deux points de vue divergents sur le phénomène. Selon les Loups, leur féminisation aurait découlé d'une entente qu'ils auraient faite avec les Iroquois, en vertu de laquelle ils auraient acquis le rôle honorifique de « nation femme », qui correspondait à une position de médiateurs entre les nations avoisinantes, en échange d'une promesse de ne plus participer aux guerres. Du point de vue des Iroquois, en revanche, les Loups auraient été « féminisés » à la suite de leur conquête par les Cinq-Nations. Dans cette optique, le statut de « nation

²⁹ Voir Ives Goddard, « Delaware », dans Bruce G. Trigger, *Handbook of North American Indians, Volume 15 : Northeast*, Washington, Smithsonian Institution, 1978, p. 213 à 215 et 220 à 222.

³⁰ Voir Gunlög Fur, *A Nation of Women : Gender and Colonial Encounters Among the Delaware Indians*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2009, 251 pages, et voir Roland Viau, *Femmes de personne : Sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Éditions Boréal Compact, 2000, 323 pages.

femme » correspondait à une humiliation qui symbolisait l'assujettissement des Loups à la Ligue iroquoise.

Le missionnaire protestant David Zeisberger est l'un des premiers à avoir fait état, en 1790, d'un processus de féminisation des Loups par les Iroquois durant la première moitié du XVIII^e siècle. Dans son ouvrage *History of the Northern American Indians* Zeisberger analyse l'origine des relations difficiles que les Loups entretenaient avec les nations iroquoises. Il souligne qu'avant l'arrivée des Européens, les Loups et les Iroquois auraient été embourbés dans une série de conflits :

With the Delawares the Six Nations carried on long wars before the coming of the white man, and even after the advent of the pale-face, but the former were always too powerful for the Six Nations. The latter convinced that if they continued the wars, their total extirpation would be inevitable. The Six Nations recognized the superior strength of the Delawares they sought of a means of saving their honor and making peace so that it might not seem that they had been conquered by the Delawares³¹.

La Ligue iroquoise aurait ainsi fini par conclure une entente avec les Loups, dans laquelle ces derniers consentaient à occuper un statut de nation « femme ». En vertu de ce titre, les Loups consentaient à ne plus faire la guerre, mais plutôt à prêcher la paix entre les nations avoisinantes. Les Iroquois s'engageaient en échange à assurer la protection des Loups contre toute nation qui oserait leur faire de mal. Puis, symboliquement, les guerriers loups commencèrent à s'habiller en « femme » en portant des jupes et des boucles d'oreilles. Ils « s'armèrent » par ailleurs de bûches et se mirent à pratiquer l'agriculture, tâche féminine par excellence dans les cultures iroquoiennes qui s'oppose à la prérogative qu'ont les hommes de faire la guerre. De ce fait, les Loups se voyaient alors attribuer un rôle diplomatique consistant à préserver la paix entre les Iroquois et les autres nations autochtones.

³¹ David Zeisberger, *History of the Northern American Indians*, Ohio State Archeological and Historical Society, 1910 [1790], p. 34.

Missionnaire protestant comme Zeisberger, John Heckewelder est le second auteur à avoir analysé en détail la « féminisation » des Loups. Dans son ouvrage *History, Manners, and Customs of the Indian Nations Who Once Inhabited Pennsylvania and the Neighbouring States*, publié en 1818, Heckewelder s'intéresse davantage au point de vue des Iroquois, qui s'oppose comme on l'a vu à celui des Loups³². Plutôt que de prendre parti pour l'une ou l'autre des deux thèses, Heckewelder considère plutôt que les arguments soulevés par les deux partis pour expliquer la féminisation des Loups sont erronés. Selon lui, l'idée selon laquelle les Iroquois auraient conquis les Loups ne serait qu'une machination visant à humilier ces derniers. Quant aux arguments des Loups, mis de l'avant par Zeisberger dans son ouvrage, ils ne seraient pas plus conformes à la réalité. Heckewelder propose plutôt une nouvelle thèse, basée sur des éléments de la tradition orale des Mahingans (Mohicans en anglais), nation voisine des Loups. Si, pour Heckewelder, la féminisation des Loups est bel et bien le résultat d'une entente avec les Iroquois, celle-ci aurait toutefois été conclue à l'instigation et sous l'égide des Hollandais. En effet, lorsque ces derniers arrivèrent en Amérique, ils furent confrontés à la guerre qui opposait la Ligue iroquoise à la Confédération des Loups, deux puissances amérindiennes majeures. Selon Heckewelder, cette guerre aurait été désavantageuse pour les Hollandais, qui auraient cherché un moyen d'établir la paix entre les deux nations. À propos des actions des Hollandais, l'auteur écrit plus précisément : « that it was fear which induced the Dutchemaan to aid the Five Nations bringing about this peace, because at the place where they were at the time making their settlement, great bodies of warriors would pass and repass, so that they could not avoid being interrupted in their undertakings, and probably molested, if not destroyed,

³² John Heckewelder, *History, Manners, and Customs of the Indian Nations who once inhabited Pennsylvania and the neighbouring States*, Philadelphia, The Historical Society of Pennsylvania, 1881, 450 pages.

by one or the other of the war parties³³ ». Heckewelder soutient que les Hollandais réussissent là où les deux nations avaient échoué : instaurer une paix stable entre les Iroquois et les Loups en forçant une alliance dans laquelle les premiers se voyaient attribuer le rôle de la nation « homme », tandis que les seconds endossaient le rôle de la nation « femme » et devaient s'habiller en conséquence. C'est cette alliance, conclue au tout début de la période coloniale, qui aurait permis à la Ligue iroquoise de devenir la puissance majeure qu'elle a été en Amérique du Nord pendant les deux siècles suivants. Heckewelder précise qu'en établissant cette alliance, le but caché des Hollandais aurait été de neutraliser la puissance militaire des Loups et de renforcer celle des Iroquois, qui étaient considérés comme des alliés plus fiables. Les termes de l'entente décrite par Heckewelder sont assez similaires à ceux avancés par Zeisberger : la position de « femmes » des Loups faisait d'eux une nation médiatrice entre les différents peuples du nord-est de l'Amérique du Nord.

C'est cette « entente honorable » pour les trois partis qui, selon Heckewelder, aurait permis aux Loups de vivre en paix avec les Iroquois et les Hollandais, puis avec les Anglais, et ce jusqu'au déclenchement de la guerre de Sept Ans. À ce moment, les Loups se seraient alliés aux Français pour se débarrasser de la tutelle que les Iroquois auraient graduellement établie sur eux, outrepassant les termes originaux de l'entente. C'est ainsi qu'en 1755, en pleine guerre de Conquête, les Loups se débarrassèrent de leurs habits féminins et se libérèrent de leur statut politique de « femme » pour se redéfinir en tant que nation « homme » et se lancer dans la guerre contre les Iroquois et les Anglais.

Les thèses de Zeisberger et de Heckewelder ne sont que les premières dans une longue série de théories et d'hypothèses visant à expliquer la « féminisation » des Loups et

³³ *Ibid.*, p. 61.

leur soumission à la Ligue iroquoise, série qui se poursuit toujours et dont l'une des plus récentes étapes est la parution en 2009 de l'ouvrage de Gunlög Fur : *A Nation of Women : Gender and Colonial Encounters Among the Delaware Indians*³⁴.

La plupart des historiens et des anthropologues qui ont étudié le statut particulier des Loups par rapport aux Iroquois ont basé leur analyse sur les données présentées dans les travaux pionniers de Zeisberger et de Heckewelder. Or, comme on l'a vu, les études de ces deux chercheurs reposent principalement sur l'expérience vécue par Zeisberger et Heckewelder et sur les témoignages oraux des Loups et des Mahicans recueillis à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e. Les deux auteurs ne citent en effet aucune source écrite pour appuyer leur analyse. Faute de source écrite permettant de remonter à l'origine de ce phénomène, il est donc difficile de retracer clairement l'origine et le sens politique exact de la « féminisation » des Loups. Néanmoins, plusieurs documents anglais du milieu du XVIII^e siècle montrent bien que les Iroquois considéraient les Loups comme des « femmes » et qu'ils les empêchaient de parler dans les conseils avec les représentants des colonies anglaises.

Du côté français, les principales sources traitant des nations de la vallée de l'Ohio (voir C11A et C13A) ne font aucune mention de ce phénomène. Un événement aussi marquant d'un point de vue culturel pour les Français (une nation entière s'habillant en femme et soumise aux Iroquois) devrait pourtant avoir laissé des traces documentaires, notamment sous la main des officiers qui ont côtoyé ces nations sur le territoire. Dans les sources françaises, la « soumission » des Loups aux Iroquois n'est jamais clairement traitée. Excepté l'exemple cité dans la section précédente, où l'on informe la Ligue de leurs déplacements, il en va de même pour les Chaouanons, dont certains historiens disent qu'ils ont subi un processus de « féminisation » similaire de la part

³⁴ Gunlög Fur, *op.cit.*

des Iroquois³⁵. Pourquoi ne trouve-t-on aucune trace dans les documents français d'un phénomène dont l'historiographie anglophone a autant traité?

Pour répondre à cette question, on peut émettre l'hypothèse que les Loups qui ont été « féminisés » par les Iroquois ne seraient qu'une partie seulement de la nation, celle habitant les territoires à l'est de la vallée de l'Ohio, sur le plateau des Alleghany ou du côté atlantique des Appalaches. Ces régions ayant été peu visitées par les officiels français, ces derniers ne connaissaient peut-être pas bien les Autochtones qui y habitaient, ce qui expliquerait pourquoi il n'y a pas de mention de leur statut particulier dans les sources françaises.

Une deuxième hypothèse serait que les Anglais, qui considéraient à l'époque que la Ligue iroquoise leur était assujettie, avaient tout intérêt à décrire les Loups comme une nation subordonnée aux Iroquois, ce qui plaçait par le fait même leur territoire (l'Ohio) sous l'autorité de la Couronne anglaise. C'est d'ailleurs ce que laisse entendre un document français, dans lequel le ministre ou son secrétaire indique : « Ce n'est pourtant pas qu'ils [les Anglais] ayent jusqu'[à] present soutenu que ces rivières leur appartiennent ; ils prétendent seulement que les Iroquois en sont les maîtres, et qu'étant Souverains de ces Sauvages ils peuvent en exercer les droits. Mais il e[st] constant que ces Sauvages n'en ont [illisible] et que d'ailleurs la prétendue Souveraineté des Anglois pour eux est une chimère³⁶. » Même s'ils contestaient la légitimité des revendications anglaises à une souveraineté sur les Cinq-Nations iroquoises, les Français n'avaient aucun intérêt à reconnaître les prétentions iroquoises à une quelconque domination des Loups (ici par le principe de la subordination du féminin au masculin), pour éviter de

³⁵ *Ibid.* p. 204-205.

³⁶ « Feuille au net ou rapport portant mention "approuvé" », 1752, ANOM, C11A, vol. 98, f. 450v.

donner aux Anglais quelque argument que ce soit qui aurait pu servir à appuyer leur revendication à la souveraineté sur l'Ohio.

Il est évident qu'en n'étudiant que les sources françaises, comme le fait ce mémoire, il est impossible d'apporter une réponse définitive à cette question. Une analyse attentive des sources anglaises de l'époque, croisés avec les sources françaises que nous venons de présenter, devrait être faite pour y voir plus clair. Pour l'instant, il est donc difficile de confirmer ou d'infirmer l'idée que les Loups (et dans une moindre mesure les Chaouanons) auraient été assujettis, dans la première moitié du XVIII^e siècle, à la Ligue iroquoise. À partir des seules sources françaises, toutefois, aucun témoignage ne semble abonder en ce sens.

Il est certain toutefois que dans la vallée de l'Ohio, les Tsonnontouans, les Chaouanons et les Loups vivent conjointement ou se côtoient dans certains établissements et qu'ils ont ainsi dû développer une certaine proximité diplomatique et sociale. Ces groupes sont le résultat du caractère central de la vallée de l'Ohio en Amérique du Nord et du fait qu'il s'agit d'une importante « terre de passage », comme il sera montré dans la prochaine section.

2.2 L'Ohio comme « terre de passage »

2.2.1 À la croisée des chemins : l'utilisation de l'Ohio comme lien entre les Grands Lacs et la vallée du Mississippi

La vallée de l'Ohio, située à mi-chemin entre les Grands Lacs, la vallée du Mississippi et la chaîne des Appalaches, est une zone de passage évidente pour qui veut voyager de façon rapide dans le centre de l'Amérique du Nord au début du XVIII^e siècle. La rivière Ohio est facilement navigable et relie directement les Grands Lacs au

Mississippi en ne nécessitant qu'un portage mineur entre le lac Chautauqua et la rivière Alleghany.

La circulation dans la vallée de l'Ohio s'accroît d'ailleurs au début du XVIII^e siècle, lorsque les troupes françaises commencent à l'utiliser pour mener une série de guerres qu'ils lancent contre des nations du centre de l'Amérique du Nord, dont les Renards, les Natchez et les Chicachas. Dans ces guerres très coûteuses, les Français ont recours à leurs alliés amérindiens, qu'ils tâchent de faire combattre pour eux. La raison d'une telle stratégie est expliquée dans une lettre d'Edmé Gatien de Salmon, commissaire-ordonnateur de la Louisiane, au gouverneur Beauharnois en 1738 :

Nos troupes ne sont point faites pour aller Combattre des Sauva[ges] Et malgré toute leur Valeur, Elles Echouëront Toujours. Nous en avons la triste Experience, [vos] Iroquois et Vos hurons en ont plus fait l'ann[ée] dernière que nous n'en ferions en dix ans. Cette guerre Coûtera plus d'un million au Roy, et n[ous] ne ferons que de l'Eau toute claire, au lieu [qu'en] payant les chevelures au triple de ce que l'on paye, on auroit Eu la dernière tête des Chic[achas] qu'il n'en auroit pas Coûté le 10^e³⁷.

Salmon voit ici l'utilité de l'alliance franco-amérindienne pour régler les conflits avec les autres nations, une stratégie ayant déjà fait ses preuves et qui sera d'ailleurs de plus en plus utilisée dans la première moitié du XVIII^e siècle. Le recours aux alliés amérindiens devient la meilleure solution pour limiter les dépenses et pour pallier au manque de troupes. Avant même le début de la guerre entre les Français et les Chicachas, les nations du Nord se rendaient en guerre contre les « nations du sud » souvent décrites sous le nom de « Têtes Plates ». Dans un mémoire de maîtrise sur ces guerres, Alexandre Ouellet écrit au sujet des Iroquois que :

Pour les Cinq Nations iroquoises, qui sortaient grandement affaiblies des conflits meurtriers du XVII^e siècle, les guerres du Sud [dont celle contre les Chicachas] apparaissent [...] comme un moyen de régénérer leur puissance démographique en intégrant des captifs à leurs

³⁷ « Copie de la lettre de M. de Salmon écrite à M. le marquis de Beauharnois », 4 mai 1738, ANOM C13A, vol. 23, f. 72v.

communautés. [...] Si les nations du Sud permettaient de répondre au rituel de deuil des Iroquois, elles représentaient aussi un adversaire pratique, qui ne risquait pas de leur infliger des pertes importantes. Les quelque 800 km qui séparaient les deux groupes diminuaient les probabilités d'affrontements à grande échelle³⁸.

Dès 1713, on voit ainsi des Iroquois « revenant de guerre de chez les testes plates au nombre de Cent³⁹ » et des raids semblables ponctuent toute la première moitié du XVIII^e siècle. Une grande partie de ces raids passent par la vallée de l'Ohio, comme en témoignent les documents relatifs aux forts des Miamis et des Ouiatanons dans les années 1740. Durant toute la période allant du début des années 1730 au début des années 1750, la quasi-totalité des nations de la vallée de l'Ohio et des Grands Lacs envoient des expéditions guerrières vers le sud qui passent par la Belle Rivière. Les nations de la vallée de l'Ohio, et plus particulièrement les Miamis, Ouiatanons et Tsonnontouans, sont très actives durant cette période, chacune envoyant des expéditions pendant plusieurs années de suite⁴⁰. Ces raids au sud ne se font toutefois pas sans contrecoups. Ainsi, en 1742, les Ouiatanons déploraient devant le gouverneur Beauharnois la perte de leurs guerriers contre les Chicachas⁴¹.

Il est toutefois certain que le passage de ces expéditions guerrières s'accroît drastiquement à partir des années 1730. La guerre contre les Chicachas, et les

³⁸ Voir Alexandre Ouellet, « *Une viande que j'ay donnée à manger à toutes les nations* » : les français et les guerres autochtones du Sud, 1701-1760, Montréal, Université du Québec à Montréal, Maîtrise en histoire, 2017, p. 42-43.

³⁹ « Paroles des "Hurons descendus du fort Pontchartrain du Détroit" à Vaudreuil », 7 novembre 1713, ANOM, C11A, vol. 34, f. 64.

⁴⁰ Pour un exemple de raids des Tsonnontouans et des Ouiatanons, voir « Réponse de Beauharnois et Hocquart au mémoire du roi », 1737, ANOM, C11A, vol. 67, f. 109-144v. Pour un exemple de raid organisé par les Miamis, les Ouiatanons et les Hurons, voir « Lettre de Louboey au ministre », 20 mai 1733, ANOM C13A, vol. 17, f. 226-227.

⁴¹ « Réponses de Beauharnois », 12 juillet 1742, ANOM, C11A, vol. 77, f. 184.

récompenses offertes par les Français pour chaque « chevelure » (scalp) rapportée, expliquent en grande partie cette hausse. Mais il faut également prendre en compte l'agrandissement constant de l'alliance franco-amérindienne et la réduction du nombre de conflits auxquels peuvent participer les différentes nations qui forment l'alliance. En 1743, les Tsonnontouans expriment aux Hurons leurs inquiétudes à ce sujet, en présence de Céloron de Blainville :

[...] vous scavés que notre commun Père Onontio nous redonna de l'Esprit après que notre terre eût esté longtems broüillée, et qu'il la fit sortir de l'abîme ou elle Etoit plongée, alors nous luy dime après l'avoir remercié : Mais Mon Père que deviendront nos guerriers et quelle sera leur occupation si vous adoptés toutes les Nations pour Vos Enfans, a quoy il répondit, Mes Enfans, j'en Excepte une Nation, elle n'a point d'Esprit ; prenés ce Cassetête que je vous livre pour Couper tous les halliers qui en Embarassent le chemin⁴².

Les nations membres de l'alliance sont donc elles-mêmes à la recherche de nouveaux ennemis à combattre, d'une « viande [...] a manger⁴³ » selon l'expression du gouverneur Beauharnois de 1742. La nation n'ayant « point d'esprit » à laquelle font référence les Tsonnontouans dans l'extrait précédent est probablement celle des Chicachas, contre qui les Français sont en guerre depuis plusieurs années. Les Chicachas deviennent alors la nation à abattre, et c'est en masse que les nations de l'alliance franco-amérindienne, que les Français encouragent explicitement à combattre, vont se déplacer chaque année pour faire la guerre à ces derniers⁴⁴.

Dans ce contexte, les documents permettent de constater qu'un nombre important de guerriers provenant de différentes nations circulent dans la vallée de l'Ohio pour aller

⁴² Voir « Paroles des Tsonnontouans adressées aux Hurons chez Monsieur de Céloron, commandant au Détroit », 1743, ANOM, C11A, vol. 79, f. 179-179v.

⁴³ « Réponse de Beauharnois aux paroles des Tsonnontouans », 31 juillet 1742, ANOM, C11A, vol. 77, f. 252.

⁴⁴ Pour plus d'information sur les guerres amérindiennes au sud de la vallée de l'Ohio, voir le mémoire de maîtrise d'Alexandre Ouellet, *Op.cit.*

faire des raids contre les Chicachas et les Natchez au sud. Durant la seule année 1737, par exemple, les Français établis au poste de Peanquishas (probablement situé au bas de la rivière Ouabache) ont noté le passage de guerriers (qui allaient en guerre contre les Chicachas) originaires d'au moins onze nations différentes : les Kicapous, les Sakis, les Pouéatamis de la rivière Saint-Joseph, les Peanquishas, les Miamis, les Ouiatanons, les Outaouais, les Poutéatamis (probablement ici ceux des Grands Lacs), les Hurons (probablement ceux de Détroit) et les Sauteurs de Détroit⁴⁵. Il est à noter que les guerriers qui passent par le poste de Peanquishas sont pour la plupart originaires des Grands Lacs. On devine donc qu'ils doivent rejoindre la vallée de l'Ohio en se rendant d'abord aux sources de la rivière Ouabache, qu'ils descendent jusqu'à la Belle Rivière pour ensuite se déplacer vers le sud et les territoires des Chicachas. Quant aux membres des nations qui occupaient le Haut-Ohio et qui participaient aux expéditions contre les Chicachas, tels que les Chaouanons, les Tsonnontouans et les autres nations de la Ligue iroquoise, devaient quant à eux emprunter la rivière Alleghany puis la rivière Ohio pour rejoindre la vallée du Mississippi.

Le passage de ces nombreuses expéditions guerrières dans la vallée de l'Ohio, qui se rendaient au sud en territoire Chicachas, puis qui remontaient au nord par le même chemin, peut avoir eu une grande incidence sur les populations qui occupaient le territoire de façon plus permanente. La présence quasi continue, année après année, de ces groupes de guerriers pourrait être un facteur ayant incité les « rébellions » autochtones de la vallée de l'Ohio dans les années 1740 et 1750. Le passage fréquent des guerriers descendant au sud puis remontant au nord pourrait avoir favorisé la circulation d'idées et de nouvelles politiques diplomatiques sur le territoire. Finalement, l'utilisation de la vallée de l'Ohio comme terre de passage a pu favoriser

⁴⁵ « Liste des partis sauvages du Canada qui ont passé au poste de Peanquishas pour aller sur les Chicachas... », 1737, ANOM, C11A, vol. 67, f. 212-213.

la mixité culturelle et les alliances entre nations. Si cette hypothèse est étudiée plus en détail dans le prochain chapitre, la section qui suit analyse la cohabitation pacifique entre nations, un phénomène fortement répandu et qui caractérise la dynamique politique de la vallée de l'Ohio.

2.2.2 La vallée de l'Ohio, un bassin de mixité culturelle

Située en plein centre de l'Amérique du Nord, entre les Grands Lacs et le Mississippi, la vallée de l'Ohio est fréquentée par une constellation de nations autochtones établies à ses marges et qui utilisent le territoire pour se déplacer. Les occupants de l'Ohio sont ainsi en contact régulier avec des individus d'origines diverses, dont certains résident parfois plus longtemps sur le territoire et avec lesquels ils doivent donc cohabiter. Pour cette raison, les communautés de l'Ohio sont composées d'individus aux origines culturelles et linguistiques très variées et connaissent donc un taux de métissage particulièrement élevé.

Cette mixité se voit d'abord dans le Haut-Ohio, où les Tsonnontouans et les Loups cohabitent souvent dans les mêmes villages. Ainsi, le père Bonnecamps mentionne dans sa relation de voyage de 1750 que le village de La Paille Coupée, à l'extrémité nord de l'Ohio (près du lac Érié), présente une population mixte de Loups et d'Iroquois⁴⁶. De même, près de Chinengué se trouve « un village nommé Yagui composé de différentes nations [probablement des Tsonnontouans, des Chaouanons et des Loups]⁴⁷ ». Cette mixité se voit également chez les Chaouanons, dont un groupe, selon Beauharnois et Hocquart, cohabite notamment avec les Hurons : « dans le

⁴⁶ « Relation de voyage du Père Joseph-Pierre de Bonnecamps, jésuite, fait à la Belle-Rivière en 1749 sous les ordres de M. de Céloron », ANOM, C11E, vol. 13, f. 201v.

⁴⁷ « Ohio ou la Belle-Rivière », 22 juin 1750, ANOM, C11E, vol. 13, f. 217v.

nombre des Chaoüanons, Ils sont plus de quarant[e] de la nation huronne qui avoient autrefois abandonné le Detroit pour se joindre aux Chaoüanons⁴⁸. » Toutefois, les Chaouanons semblent moins prompts à la cohabitation que les autres nations du Haut-Ohio. En effet, durant le deuxième quart du XVIII^e siècle, le principal établissement des Chaouanons semble être Sonnioto. Bien qu'ils incorporent dans leurs communautés des individus provenant d'autres nations, les Chaouanons se trouvent eux-mêmes être rarement la minorité d'un groupe. Les Chaouanons étant extrêmement mobiles et divisés en plusieurs petits groupes, ils se retrouvent souvent à occuper un territoire en même temps qu'une ou plusieurs autres nations. Cela se fait toutefois toujours de façon temporaire et sans montrer de signes d'intégration à une autre nation allant plus loin que le simple voisinage⁴⁹.

Dans le Bas-Ohio, les groupes autochtones paraissent encore plus mélangés les uns aux autres que dans le Haut-Ohio. Les Ouiatanons et les Peanquishas côtoient régulièrement les Kicapous et les Mascoutens, dont certains se sont visiblement installés près du fort des Ouiatanons⁵⁰. Les documents produits par les officiers en poste au fort des Ouiatanons font souvent état de la présence simultanée de représentants de

⁴⁸ « Réponse de Beauharnois et Hocquart au mémoire du roi », 13 octobre 1735, ANOM, C11A, vol. 63, f. 92v.

⁴⁹ Pour un exemple d'occupation des Chaouanons au même moment qu'une autre nation, voir les documents traitant de l'établissement temporaire des Chaouanons avec les Mascoutens à Terre Haute, voir « Lettre de Beauharnois au ministre », 17 septembre 1741, ANOM, C11A, vol. 75, f. 128-129v, « Paroles adressées à Beauharnois par divers députés indiens », 8 juillet 1742, ANOM, C11A, vol. 77, f. 178-183, et « Lettre de Beauharnois au ministre », 13 octobre 1743, ANOM, C11A, vol. 79, f. 167-178v.

⁵⁰ Pour des exemples de l'établissement des Mascoutens au fort des Ouiatanons, voir « Mémoire au sujet des "fournitures faites par Jorian et Compagnie au Détroit », 30 juin 1748, ANOM, C11A, vol. 118, f. 125-126, « État de dépenses faites par le chevalier de La Pérade pour amener à Montréal des chefs peanquishas et mascoutens et leur bande en partant du poste des Ouiatanons. », 6 juillet 1745, ANOM, C11A, vol. 83, f. 324-324v, et « Mémoire de Canada 1740-1741" par Josué Dubois Berthelot de Beaucours », 1741, ANOM, C11A, vol. 76, f. 263-264v.

ces quatre nations. Ces documents permettent aussi de voir parfois se présenter au fort des groupes de guerriers constitués de deux nations différentes et dirigés par deux chefs issus de chacune des nations.⁵¹ Les sources n'indiquent pas clairement si ces quatre nations cohabitent de façon intensive au sein de mêmes villages, mais leur proximité géographique ou diplomatique laisse peu de doute à ce sujet.

Les Miamis, pour leur part, semblent beaucoup moins ouverts à la cohabitation que ne le sont les Ouiatanons et les Peanquishas. Les sources françaises permettent de voir leur présence aux forts Miamis (Kekionga) et Tipicono, où ils ne semblent pas cohabiter avec des membres d'autres nations. La seule exception se trouve peut-être au Fort La Demoiselle (Pickawillany), où le chef miami La Demoiselle rassemble des partisans issus de nombreuses nations à la fin des années 1740. Étant donné la relation tendue qui existe entre le groupe de La Demoiselle et les Français, les sources françaises ne permettent pas de connaître avec précision l'identité des occupants établis au Fort La Demoiselle, de sorte qu'il est impossible de déterminer à partir de ces seules sources le niveau de mixité culturelle qui prévaut à cet endroit.

Les nombreuses épidémies dont sont victimes les nations de l'Ohio durant la première moitié du XVIII^e siècle ont contribué à accroître ce phénomène de cohabitation des nations autochtones. Plusieurs villages, en effet, ont été carrément détruits par la maladie, ce qui a poussé les survivants à trouver refuge dans un autre établissement à proximité. Les communautés autochtones dévastées par la maladie avaient tendance à vouloir remplacer leur mort en invitant d'autres nations à venir s'établir auprès d'eux.

⁵¹ Pour un exemple d'un parti de guerriers au fort Ouiatanon mené par des chefs kicapoux et mascoutens, voir « Fournitures faites par moi Charles Courtois aux quatre nations sauvages », 20 mai 1748, ANOM, C11A, vol. 118, f. 306.

En 1735, les Iroquois ont fait usage de cette stratégie à l'égard des Chaouanons, comme en témoigne ce passage d'une lettre de Beauharnois et Hocquart au ministre :

Les Iroquois ont esté les trouver [les Chaouanons] dans leur Village pour les Inviter a venir s'Etablir avec eux, Ils tinrent un Conseil a cet Effet ou ils n'appellerent point le S. de Joncaire, mais les Chaouanons vinrent luy dire aussitos ce qui s'y étoit passé [...] [il] répondis aux Chaouanons qu'ils ne devoient point accepter la proposition de l'Iroquois, qu'ils devoient connoitre par Experience qu'ils cherchaient a surprendre quelque nation pour remplacer les hommes que la petite Verole leur avoit Enlevée, Et qu'Enfin Ils prissent garde de ne point tomber dans le piege qu'ils leur tendoient⁵².

Au dire de Joncaire, cette stratégie semble être récurrente chez les nations iroquoises, ce qui expliquerait également le taux particulièrement élevé de mixité ethnique que l'on retrouve dans les établissements tsonnontouans du Haut-Ohio.

En raison de sa position centrale par rapport aux points névralgiques de l'échiquier géopolitique nord-américain, la vallée de l'Ohio peut donc être considérée comme un territoire propice, au début du XVIII^e siècle, à la mixité et à la cohabitation entre les différentes nations qui l'occupent. Les seules nations qui semblent faire exception à cette dynamique sont les Miamis et les Chaouanons. Cela s'explique probablement par différents facteurs. D'une part, les Chaouanons forment une population particulièrement mobile, dont les membres se déplacent régulièrement vers le sud pour séjourner plusieurs mois (voire des années) dans la vallée du Mississippi ou chez les Alibamons⁵³. Le nomadisme est donc possiblement trop important dans leur mode de vie pour permettre une cohabitation prolongée avec une autre nation. En fait, les Chaouanons semblent préférer côtoyer de nombreuses nations, mais sur de courtes périodes, afin de continuer à se déplacer sur le territoire. D'autre part, les Miamis sont une des nations les plus peuplées de la région et la densité de leur occupation du

⁵² « Réponse de Beauharnois et Hocquart au mémoire du roi », 13 octobre 1735, ANOM, C11A, vol. 63, f. 91-91v.

⁵³ Sur la mobilité des Chaouanons, voir le chapitre 3 dans les sections 3.2.2 et 3.2.4.

territoire est particulièrement élevée, du moins dans le Bas-Ohio. Leur démographie expliquerait donc qu'ils n'avaient pas besoin de cohabiter avec d'autres nations pour compenser les pertes occasionnées par les épidémies ou pour se protéger en formant des communautés plus imposantes.

Les nations qui présentent une plus grande cohabitation sont donc pour la plupart les nations moins nombreuses et plus « vulnérables » de la vallée de l'Ohio ou du moins, dans le cas des Tsonnontouans, des nations qui ont été les plus atteintes par les épidémies. Dans le Haut-Ohio, les Tsonnontouans et les Loups cohabitent ainsi dans de nombreux villages, tandis que dans le Bas-Ohio, la cohabitation est plus fréquente parmi les Ouiatanons, les Peanquishas, les Mascoutens et les Kicapous. Ces nations ont donc pu avoir tendance à nouer entre elles des liens diplomatiques plus solides. Mais en même temps, une telle situation peut avoir contribué au morcellement de ces nations en petits groupes répartis en plusieurs villages hétérogènes, éparpillés sur un vaste territoire. Les Miamis et les Chaouanons, qui ne cohabitent pas avec d'autres nations (ou du moins sous une autre forme pour les Chaouanons) sont tout de même des groupes fragmentés sur le territoire, divisé en plusieurs communautés aux intérêts parfois divergents. Ce morcellement des communautés aura, au final, une grande incidence sur l'évolution des structures de pouvoir et des idéologies parmi les Autochtones de la vallée de l'Ohio dans la première moitié du XVIII^e siècle, comme nous le verrons au chapitre suivant.

Conclusion

Nous avons observé dans ce chapitre qu'une « souveraineté » iroquoise sur l'Ohio doit être analysée sous différents points de vue. Si les historiens anglais semblent en majorité prêter aux Iroquois une influence sur les autres nations de l'Ohio, et plus particulièrement sur celles du Haut-Ohio, les sources françaises ne révèlent que peu d'informations qui appuient cette thèse. Le thème de la féminisation des Loups brille

carrément par son absence, tandis que les Chaouanons, s'ils craignent les Iroquois, ne semblent toutefois pas assujettis à la Ligue. Cela peut s'expliquer en partie sur la volonté française de ne pas parler de cette réalité pour ne pas appuyer les revendications anglaises à la souveraineté dans l'Ohio. D'ailleurs, au sein même de la Ligue iroquoises, toutes les nations ne s'entendent pas sur la nature des relations à entretenir avec les Amérindiens de l'Ohio : parce qu'une partie d'entre eux fréquentent assidument la région, les Tsonnontouans ont une politique divergente des quatre autres nations iroquoises et entretiennent des relations à la fois plus pacifiques et plus étroites avec les nations qui l'habitent. Les seules sources françaises ne permettent pas de prouver ou de nier la validité des revendications d'une souveraineté iroquoise sur l'Ohio. Néanmoins, ces sources permettent de constater que les Iroquois bénéficient d'une influence diplomatique considérable sur les nations de la région.

En tant que « terre de passage » entre les Grands Lacs et la vallée du Mississippi, l'Ohio est fréquenté de façon continue par une pluralité de nations qui occupent le territoire de façon plus ou moins permanente. Ce type de fréquentation territoriale, ajouté à l'éparpillement des nations autochtones sur le territoire et à la baisse démographique généralisée qui les frappe dans la première moitié du XVIII^e siècle, entraîne une cohabitation accrue entre les nations et, du coup, l'émergence de villages cosmopolites et la constitution de partis de guerre multiethniques.

Le contexte socio-culturel particulier de l'Ohio, où les nations sont fragmentées en petits groupes, permet en partie aux nations de la vallée de l'Ohio de développer une culture diplomatique qui leur est propre et qui mènera ultimement à l'émergence de mouvements d'indépendances autochtones.

CHAPITRE III

POUVOIR ET DIVISION DANS LA VALLÉE DE L'OHIO

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, la vallée de l'Ohio représente un enjeu de taille dans la lutte impériale qui oppose la France et l'Angleterre. Pour la première, elle constitue un territoire clé pour assurer une bonne communication entre le Canada et la Louisiane. Pour la seconde, elle représente une porte d'entrée vers l'intérieur du continent américain. Si les tensions entre les deux puissances se font assez peu sentir dans la région au tout début du XVIII^e siècle, elles prennent néanmoins de l'envergure dès la fin des années 1720, lorsque les troupes françaises y entreprennent la construction d'une série de forts et que les marchands anglais commencent à y séjourner régulièrement.

Prises dans ce conflit impérial, les nations de la vallée de l'Ohio se voient confrontées à deux options : rejoindre la puissante alliance franco-amérindienne pour profiter de la protection et de la stabilité diplomatique qu'elle peut leur apporter ou développer des liens commerciaux avec les marchands anglais, qui peuvent leur fournir de meilleures marchandises à un prix plus bas que celui offert par les marchands français. Dans ce contexte, certains individus trouvent le moyen de tirer parti de cette situation pour acquérir de l'influence et du pouvoir au sein de leur nation. Cela mène ultimement à la création de factions au cœur des différentes nations qui permettent l'émergence de mouvements autonomistes contre les Européens. Mais qui sont ces individus? Par quels

moyens parviennent-ils à acquérir leur influence et sur quelles bases celle-ci se construit-elle? Comment et dans quels contextes en sont-ils venus à initier les mouvements de rébellion qu'on leur attribue?

Le chapitre qui suit vise à répondre à ces questions en analysant d'abord les formes du pouvoir chez les nations autochtones de la vallée de l'Ohio dans la première moitié du XVIII^e siècle. En analysant l'identité et l'origine des principaux chefs qui ont exercé une influence dans la région, il s'agit de voir comment la mixité culturelle et la position du territoire entre deux puissances coloniales ont eu un impact sur les modes d'acquisition du pouvoir. De même, nous analyserons la notion de « République », un terme utilisé pour décrire les nations de l'Ohio, et tenterons d'en comprendre la nature.

Ensuite, le chapitre analysera le parcours de trois des principaux leaders des « mouvements autonomistes » qui ont marqué le territoire durant la période étudiée : le chef chaouanon Pierre Chartier, le chef miami La Demoiselle et le chef mingo Tanaghrisson. Ces trois chefs ont en commun d'avoir acquis leur influence de façon relativement similaire et d'avoir partagé une idéologie autonomiste semblable. Une analyse attentive de leurs parcours respectifs permet de voir comment ont évolué, d'un chef à l'autre, la nature du pouvoir et l'idéologie autonomiste. Mais pour comprendre l'origine de ces idéologies, il faut d'abord faire un détour pour analyser les événements entourant une autre rébellion qui s'est déroulée en périphérie de l'Ohio : celle du chef chacta Le Soulier Rouge, survenue en Louisiane dans les années 1740. La mise en perspective du parcours de ces quatre chefs permet en effet de mieux comprendre l'origine et la nature des mouvements de rébellions qui ont caractérisé la vallée de l'Ohio au mitan du XVIII^e siècle.

3.1 Chefferie et mouvement indépendantiste dans la vallée de l'Ohio

3.1.1 La multiplicité des chefs dans la vallée de l'Ohio

Les mouvements de rébellions dans la vallée de l'Ohio, et plus particulièrement celui mené par La Demoiselle, ont pour caractéristiques de regrouper des individus d'une grande variété de nations différentes, dont certaines ne partagent ni la même culture, ni la même langue. Cette situation a été rendue possible par la mixité qu'ont engendrée les nombreuses épidémies à avoir frappé la région, dont celle du début des années 1730, de même que par les modes particuliers d'occupation du territoire développés par les nations de la vallée de l'Ohio.

Dans le chapitre 1, nous avons vu que les établissements de l'Ohio ont la particularité d'être dispersés sur le territoire. Ces établissements, qui ne comptent généralement que quelques « cabanes », sont en grand nombre tout le long de l'Ohio et de ses affluents. Les nations sont ainsi fragmentées en plusieurs dizaines de petites communautés, créant un phénomène de multiplicité des chefs, où un grand nombre de chefs sont à la tête de petits groupes établis sur le territoire.

Pour identifier les chefs qui exerçaient une certaine autorité dans l'Ohio, on peut se référer aux listes des dépenses encourues par les officiers commandants dans les postes situés sur le territoire. Ces listes ont été dressées annuellement durant les années 1740 pour les forts Miamis et Ouiatanons, visiblement à la demande du gouverneur. C'est à tout le moins ce que laisse penser cet extrait du journal de Hocquart et de La Galissonnière de 1748 : » M. Le Comte de La Galissonniere Ecrit aux Commandant des postes des Miamis, 8yatanons, Riviere S^t. joseph &[^{tc}] En Ce qui les Concerne, Et ajoutent qu'ils doivent tenir un Journal Exacte Et circonstancié des occasions ou ils

sont obligés de faire quelques dépenses pour présents aux Sauvages¹. » Ces états de dépenses permettent d'identifier les Autochtones qui séjournèrent aux forts français pour recevoir des présents des mains du commandant et sont donc particulièrement utiles pour connaître l'identité et le nombre de chefs actifs durant cette période dans la vallée de l'Ohio.

En croisant ces listes avec toutes les autres sources consultées, il est possible d'identifier pour l'ensemble de la période un total de 88 chefs, rattachés à une dizaine de nations différentes. Un inventaire de ces chefs, avec leur nom, leur affiliation nationale, leur lieu de résidence et leurs années d'activité se trouve à l'Annexe B. Parmi ces 88 chefs, on en retrouve 27 dans les sources pour la seule année 1746, 30 sont nommés en 1747 et 34 le sont en 1748, certains étant actifs plusieurs années de suite. La plupart des chefs identifiés sont actifs à un moment dans la période allant de la fin des années 1730 au début des années 1750. Malheureusement, la faiblesse de la présence française dans l'Ohio avant les années 1730 empêche d'avoir des données aussi détaillées sur la chefferie pendant la première moitié de la période étudiée.

Comme nous le verrons avec la révolte du Soulier Rouge, un aussi grand nombre de chefs dans un territoire aussi restreint que l'Ohio contribue à faciliter l'organisation de mouvements de « rébellion ». En effet, plus le nombre de chefs est élevé par rapport à une population, plus le nombre d'individus qu'ils représentent est faible et plus il est facile de convaincre ce petit nombre de participer à une action concertée. Cette réalité entraîne un autre avantage : en ayant des individus de chaque nation voisine dans le mouvement, l'organisation d'une opposition devient plus difficile, les autres nations ne souhaitant pas attaquer un groupe avec lequel elles ont des liens parentaux. Dans une

¹ « Journal (de La Galissonnière et Hocquart) concernant ce qui s'est passé d'intéressant dans la colonie de novembre 1747 à octobre 1748 », 1748, ANOM, C11A, vol. 87, f. 204.

lettre au ministre datant de 1752, le gouverneur de la Louisiane, Pierre de Vaudreuil de Cavagnial, écrit à propos des tentatives du gouverneur de La Jonquière pour mater la rébellion de La Demoiselle :

[Après l'échec de deux tentatives] qui paroît avoir fait perdre a M^r. le Marquis de la Jonquière tout Espoir d'aneantir par la force cette république qu'il à dessein aujourd'juy de faire aràsser par toutes les nations qui tiennent pour nous en lui payant les chevelures et les prisonniers qu'elles feront, il m'ajoute avoir donnez ses ordres en consequence au Detroit et aux commandans des autres postes eloignés même a celui des Illinois. Apparemment qu'il n'est pas informé qu'il y à peu de ces nations qui n'ayent parmy les refugiez où des parents ou des allies sur qui elles se determineront difficilement a frapper particulièrement aujourd'huy ou elles sont persuadées plus que jamais que nous ne sommes point en Situation de rien entreprendre contre elle[s]²

Comme le montre cet extrait, la mixité ethnique a un grand impact sur les nations de l'Ohio. Le grand nombre de chefs, qui représentent tous des communautés relativement autonomes, va permettre de voir l'émergence du terme « république » dans les sources françaises, une expression qui a été mainte fois reprise dans l'historiographie.

3.1.2 Les « républiques » de la vallée de l'Ohio et l'apparition d'un mouvement autonomiste

Le terme « république » est utilisé dans les sources françaises afin de parler des différentes nations et communautés qui occupent le territoire de la vallée de l'Ohio. Il est également un thème récurrent dans l'historiographie pour parler des rébellions qui se déroulent sur le territoire dans la première moitié du XVIII^e siècle. Richard White dit à ce sujet : » Pour les administrateurs coloniaux français du XVIII^e siècle, le mot « république » n'avait que des connotations négatives. La république détruisait hiérarchie, ordre et autorité. Les républiques indiennes ébranlèrent l'ordre politique

² « Lettre de Vaudreuil au ministre », 8 avril 1752, ANOM C13A, vol. 36, f. 70-70v.

institué, éveillant la méfiance des Anglais et des Français³. » Ce que White explique, c'est qu'il faut redonner au terme la signification qui lui était accordée au début du XVIII^e siècle, et non pas le sens qui lui est donné aujourd'hui.

Le terme « république » apparaît en fait dans les sources françaises en 1744, sous la plume de Pierre de Vaudreuil de Cavagnial. Ce dernier l'utilise pour la première fois dans le contexte de l'émergence du leader chacta Le Soulier Rouge, en qualifiant les groupes chactas comme étant « de petite republiques⁴ ». Vaudreuil fait toutefois un usage plus fréquent du terme dans les années 1750, lorsqu'il l'utilise pour décrire la rébellion de La Demoiselle. En 1751, par exemple, il écrit au ministre :

[...] il étoit de nos Interêts a ne point Souffrir cette republique et s'affermir sur cette Rivière dans Le cas ou M^r. Le marquis de la Jonquièrre n'ait pas pris cette année Les mesures capables de L'éteindre Je crois devo[ir] encore vous observer qu'il n'y a point de tems a perdre a en juger par toutes ces revolutions parce que plus nous temporiserons plus le mal empirera et plus sera difficile d'y apporter Le remede [...]⁵.

Puis, l'année suivante, il écrit à nouveau au ministre en lui décrivant le mouvement de La Demoiselle comme « la revolution [...] aux Illinois de la part des nations Sauvages de Ce continent⁶ », « de ces republiquains⁷ » et enfin « de cette republique⁸ ».

Pour bien comprendre le sens de ces différents termes, il convient de les replacer dans le contexte de la première moitié du XVIII^e siècle. À cette époque, la monarchie absolutiste est à son apogée et les grands mouvements révolutionnaires et républicains

³ Voir Richard White, *Le Middle Ground : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, Toulouse, Anacharsis, 2010, p. 265.

⁴ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 12 février 1744, ANOM C13A, vol. 28, f. 201v.

⁵ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 10 octobre 1751, ANOM C13A, vol. 35, f. 169-169v.

⁶ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 8 avril 1752, ANOM C13A, vol. 36, f. 66.

⁷ *Ibid.* f. 68.

⁸ *Ibid.* f. 69v.

de la deuxième moitié du siècle ne font pas encore partie de l'horizon politique. Quel était donc le sens de ce mot avant cette époque? Dans le *Dictionnaire universel* publié par Antoine Furetière en 1690, on trouve cette définition plutôt laconique pour le terme « République » : « Estat ou Gouvernement populaire⁹ ». Dans ses éditions publiées entre 1694 et 1762, le *Dictionnaire de L'Académie française* décrit quant à lui la république comme un « État gouverné par plusieurs »¹⁰. Une telle définition paraît décrire de façon assez adéquate la situation de l'Ohio, où l'on a souligné la présence d'un grand nombre de chefs. Mais l'édition de 1762 du dictionnaire donne également une autre définition : « On dit figurément d'une famille, d'une communauté, d'une société nombreuse, que *C'est une petite République*. On le dit même d'une maison où il y a grand nombre de ménages¹¹. » Dans le même ouvrage, on dit du terme « Révolution » qu'il signifie au sens figuré : « Vicissitude, grand changement dans la fortune, dans les choses du monde¹². » Le *Dictionnaire universel* de Furetière, quant à lui, propose que ce terme se dise « des changements extraordinaires qui arrivent dans

⁹ « République » dans Antoine Furetière, *Dictionnaire universel, Contenant generalement tous les mots françois tant vieux que modernes, & les Termes de toutes les sciences et des arts*, tome III, Chez Arnout et Reiner Leers, 1690, p. 1794.

¹⁰ « République », dans *Le Dictionnaire de l'Académie Française 1694*, t. 2, Coignard, Paris, 1694, [en ligne] <https://artflsrv03.uchicago.edu/philologic4/publicdicos/navigate/4/5346/>; *Le Dictionnaire de l'Académie française. Quatrième Édition. T. 2*, Brunet, Paris, 1762, [en ligne], <https://artflsrv03.uchicago.edu/philologic4/publicdicos/navigate/9/10067/>, pages consultées le 2 août 2019.

¹¹ *Le Dictionnaire de l'Académie française. Quatrième Édition, T. 2*, Brunet, Paris, 1762, [en ligne], <https://artflsrv03.uchicago.edu/philologic4/publicdicos/navigate/9/10067/>, pages consultées le 2 août 2019.

¹² « République », dans *Le Dictionnaire de l'Académie Française 1694*, [en ligne] <https://artflsrv03.uchicago.edu/philologic4/publicdicos/navigate/4/5462/>; *Le Dictionnaire de l'Académie française. Quatrième Édition. T. 2*, [en ligne], <https://artflsrv03.uchicago.edu/philologic4/publicdicos/navigate/9/10474/>, pages consultées le 2 août 2019.

le monde¹³ ». Pour le terme « Républicain », l'édition de 1694 du *Dictionnaire de L'Académie française* mentionne : « Qui vit dans une Republique [...] Il se prend quelquefois en mauvaise part; & signifie, Mutin, seditieux, qui a des sentimens opposez à l'Estat Monarchique, dans lequel il vit¹⁴. » De façon similaire, Furetière propose dans son *Dictionnaire universel* que le terme « Républicain » signifie : « Qui est passionné pour la Republique, qui est amoureux de la liberté de son pays. [...] Ces peuples ont un genie *republiquain*, ont du mal à s'accoutumer au gouvernement monarchique¹⁵. »

En utilisant le terme « République » pour parler des nations « rebelles » de la vallée de l'Ohio, les Français les identifient comme une faction nombreuse, dominée par plusieurs chefs et ayant des tendances séditionnelles à l'encontre de l'alliance franco-amérindienne et, de ce fait, contre la Couronne française. Il ne faut donc pas lui donner le sens démocratique d'aujourd'hui. Les paroles d'un Goyogouin décrivant les nations établies dans la vallée de l'Ohio en 1750 nous apportent le point de vue des « rebelles » sur la question :

Il Paroit, mon père que vous voudriez que tous les Sauvages qui sont dans la belle Riviere eussent à se retirer, vous Savez que c'est une republique de toutes Sortes de nations, et même plusieurs de ceux qui demeuroient auprès de vous [domiciliés] y sont établis, c'est un païs de chasse et c'est ce qui les attire dans cette contr[ée] cette isle appartient aux nations noires C'est Le maitre de la vie qui les y à placé, car pour celle qui sont blanch[e] il les à mis de L'autre côté de la mer[.] Vous ne pouvez pas, mon Pere Sans peine faire revenir tous vos français qui sont dispersés dans tout les païs chacun cherchant à gagner sa vie comment voulez vous que l'on fasse revenir nos jeunes gens vous savés que parmy nous, il n'y a point de subordination[.] aiès pitié de nous puisque vous envoyez dans cet endroit, ne pensèr qu'aux bonnes affaires. comme vous avez fait jusques à present, pour moy vous assure que J'y travailleray toujours quelque embarrassé que je puisse être car Souvent je ne Scais qui croire vous me dites de me defier de L'Anglais L'anglais m'en dit autant, et c'est ce qui m'a fait prendre Le party de La neutralité,

¹³ « Revolution » dans Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, tome III, Chez Arnout et Reiner Leers, 1690, p. 1818.

¹⁴ « Républicain » *Le Dictionnaire de l'Académie Française 1694*, [en ligne], <https://artflsrv03.uchicago.edu/philologic4/publicdicos/navigate/4/5347/>, page consultée le 2 août 2019.

¹⁵ « Republiquain » dans Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, tome III, Chez Arnout et Reiner Leers, 1690, p. 1794.

pendant La guerre afin de voir celui qui absolument voulois ma destruction. Soiés mon pere assurée de ma fidelité, et je ne cesserai de Tenir La main aux bonnes affaires¹⁶

Le discours de l'orateur semble créer une association entre le terme « république » et l'idée selon laquelle les nations rebelles ne reconnaîtraient aucune subordination entre les membres de nations et se considéreraient sur un pied d'égalité. Pourtant, il ne faut pas faire d'amalgame trop hâtif. Dans ce discours, le mot « République » est utilisé dans un contexte bien précis, l'orateur affirmant : « c'est une republique de toutes Sortes de nations ». Le terme semble donc renvoyer davantage à l'idée d'une communauté nombreuse beaucoup plus qu'à un quelconque système politique. L'extrait permet toutefois d'identifier les principes au cœur du mouvement rebelle : que les Autochtones ont conscience de l'épuisement des ressources, d'être coincés entre deux empires, de la colonisation européenne et qu'ils refusent que les Européens s'établissent sur le territoire. Il montre qu'une volonté d'indépendance face aux puissances européennes est bien vivante et qu'un mouvement autonomiste est en train de naître sur le territoire. Toutefois, il est possible de montrer, à partir des sources françaises, que les mouvements de rébellion autochtones de la première moitié du XVIII^e siècle et les figures qui les dominent ne sont pas des entités indépendantes des puissances européennes, mais qu'au contraire elles profitent de la compétition coloniale pour se placer en position d'influence.

3.1.3 Chefferie, guerre et compétition coloniale

La vallée de l'Ohio, par sa situation centrale en Amérique du Nord, est un chemin de guerre constant pour les nations autochtones durant toute la première moitié du XVIII^e siècle. Cette situation contribue à augmenter la proportion de guerriers sur le territoire

¹⁶ « Paroles des Goyogouins à La Jonquière », mai 1750, ANOM, C11A, vol. 95, f. 132v-133.

et a pour effet de donner une plus grande influence aux chefs de guerre par rapport aux autres figures d'autorité dans les villages. Le chef mingo Tanaghrisson affirme à ce sujet en 1753 : « Les mauvaises nouvelles sont Innombrables Dans Les Continens que nous habitons. la Rivière ou nous sommes [probablement la rivière aux Bœufs, dans l'Ohio] Est a nous autres guerriers, les chefs qui Travaillent aux affaires n'en sont pas les maitres; C'est un chemin pour Les guerriers et non pour ces chefs¹⁷. » Ainsi, il semble que les chefs de guerre aient une plus grande influence que les autres chefs sur les relations diplomatiques de l'époque.

Comme dans d'autres régions du continent, les chefs de l'Ohio acquièrent leur pouvoir en grande partie grâce aux présents qu'ils obtiennent des Français ou des Anglais et qu'ils sont en mesure de redistribuer dans leurs communautés. Un bon exemple de cela nous est fourni par un journal anonyme rapportant l'entreprise menée en 1745 par des militaires français et des guerriers amérindiens de l'Ohio pour capturer des marchands anglais. Les Chaouanons hésitaient alors à suivre le chef métis Pierre Chartier et les Français, si bien que, selon le journal, « chartiers Est tous pres a ce Resoudre a leurs faire present D'un baril de poudre¹⁸ » afin de les convaincre de prendre part au raid. Bien aux faits de cette situation, les Français et les Anglais comptent d'ailleurs sur la distribution de présents pour s'assurer de la loyauté des chefs qui défendent leurs intérêts et pour accroître leur crédit. Le chef iroquois Dgichekegée, par exemple, qui intervient à plusieurs reprises en faveur des Français auprès des Amérindiens de l'Ohio, se voit récompensé par le gouverneur Duquesne d'une commission de chef. Dans une

¹⁷ « Conseil tenu par des Tsonnontouans venus de la Belle-Riviere » dans Ferland Grenier (dir.), *Papiers Contrecoeur et autres documents concernant le conflit anglo-français sur l'Ohio de 1746 à 1756*, Publications des archives du séminaire de Québec, Québec, Les Presses universitaires Laval, 1952, p. 55.

¹⁸ « Journal anonyme d'un voyage de Detroit a la riviere Ohio, 1745 » dans Ferland Grenier (dir.), *op.cit.*, p. 5.

lettre à Claude-Pierre Pécaudy de Contrecoeur, officier responsable des troupes françaises dans l'Ohio, il affirme d'ailleurs :

En attendant les médailles que la Cour doit m'envoyer cette année, Je vous envoie la Commission de Chef pour le Nommé Dgichekegée Goyog8in qui a fait des merveilles cet hyver et qui est infiniment attaché à la nation, Vous luy dirés de ma part que je ne m'en tiendrai pas à cette Recompense S'il continue à aimer tendrement Son père et qu'il ne peut mieux m'en donner des fortes preuves qu'en S'empressant à Seconder mes bons desseins par les avis qu'il peut vous donner¹⁹.

Les Anglais suivent eux aussi une politique semblable. En 1753, par exemple, Daniel-Marie Chabert de Joncaire de Clausonne écrit à Paul Marin de La Malgue, officier responsable des troupes françaises dans l'Ohio avant Contrecoeur, que « Le 25 aoust des chefs de toutes les Nation accompagnez de beaucoup de jeunes gens sont partis pour aller trouver le Gouverneur de Virginie, a sa demende et qui les attend avec de grands present²⁰ ». Il est ainsi possible de comprendre que les chefs de l'Ohio, qui avaient facilement accès aussi bien aux postes français qu'aux colonies anglaises, n'hésitaient pas à visiter les deux partis et à tirer profit de la compétition impériale pour obtenir le plus de présents possibles.

Pour s'assurer de la fidélité des chefs, les Français distribuaient notamment des médailles aux plus loyaux ou méritants. De telles médailles ont été distribuées notamment dans le cadre de la guerre contre les Renards et les Chicachas. En 1733, par exemple, le gouverneur Beauharnois affirmait avoir :

reçeu les 12. Medailles que Sa Ma^{té}. [a] eu la bonté de luy faire remettre pour en décorer les Chefs Sauvages qui les auront merit[é] il aura grande attention de ne les distribuer que dans ce cas; l'Evenement de la guerre des Renards et de celle des Chicachas fournit quantité de bons Sujets qui n'ont point cette marque de distinction, et a qui il est necessaire de l'accorder c'est a

¹⁹ « Lettre de Duquesne à Contrecoeur, 20 juin 1754 » dans Ferland Grenier (dir.), *op.cit.*, p. 189.

²⁰ « Lettre de Joncaire à Marin, 12 septembre 1753 » dans Ferland Grenier (dir.), *op.cit.*, p. 66.

cet usage que le S. de Beauharnois emploiera celles qu'il a reçues et dont il a déjà promis la plus grande partie²¹.

Pour les chefs, l'acquisition d'une médaille permettait de gagner en prestige au sein de leur communauté, tandis que les Français y voyaient un moyen d'accroître le crédit de ceux qui leur étaient loyaux.

À cette époque, il est donc nécessaire pour les individus souhaitant acquérir du pouvoir de profiter de la traite et des alliances avec les Européens pour acquérir des biens qu'ils pourront ensuite redistribuer. Comme les Français et les Anglais souhaitaient s'assurer de la loyauté des Autochtones de l'Ohio, les chefs pouvaient facilement obtenir des présents des deux partis, ce qui leur permettait d'acquérir rapidement du prestige. Comme nous le verrons dans la section qui suit, cette tactique est précisément celle utilisée par quatre chefs particulièrement influents dans les années 1740 et 1750.

3.2 Diviser pour mieux régner : l'utilisation des tensions entre puissances européennes comme forme d'acquisition du pouvoir

3.2.1 Aux marges de l'Ohio : l'exemple du Soulier Rouge

Avant de traiter des modalités d'acquisition du pouvoir des chefs de la vallée de l'Ohio, il est d'abord nécessaire de retourner à l'origine de ces mouvements de rébellions autochtones en analysant les événements qui se sont déroulés plus au sud durant le premier quart du XVIII^e siècle, et plus précisément chez les Chactas de la vallée du Mississippi. De fait, on peut observer plusieurs points communs entre le processus qui

²¹ « Lettre de Beauharnois et Hocquart au ministre », 14 octobre 1733, ANOM, C11A, vol. 59, f. 198v-199.

a conduit le chef Le Soulier Rouge à lancer une révolte contre les Français à la fin des années 1740 et les mouvements autonomistes qui ont marqué la vallée de l'Ohio à partir de la fin des années 1740.

Si on les compare avec les nations qui figurent dans le dénombrement de 1736, les Chactas apparaissent comme l'une des nations les plus peuplées de l'alliance franco-amérindienne. Une « feuille au roi » (document résumant des événements pour le roi de France) de 1751 indique à leur sujet qu'« Ils composent 42. Villages qui occupent au moins 40 lieues de pays, et où il y a près de 4000. Hommes portant armes²² ». Il est à noter que ce nombre est donné après que la nation ait été frappée par plusieurs épidémies et qu'elle ait été déchirée par trois années de guerres internes. On peut donc estimer qu'au milieu du XVIII^e siècle, les Chactas comptaient environ 16 000 individus²³. En tant que membres de l'alliance franco-amérindienne, ils participent à la guerre contre les Natchez et les Chicachas. En 1733, une expédition est notamment organisée contre les Chicachas, à laquelle participent de 1200 à 1500 guerriers²⁴. Des raids semblables, mais de moindres envergures, apparaissent aussi régulièrement dans les sources louisianaises durant toute la décennie qui suit.

Établis dans la basse Louisiane, dans les territoires bordant le Mississippi, les Chactas partagent de nombreuses caractéristiques avec les nations de l'Ohio, dont la présence d'une multitude de chefs. Faisant référence à des rapports qu'il a reçus du missionnaire jésuite Baudouin, qui œuvrait auprès des Chactas, le gouverneur de la Louisiane Jean-

²² « Feuille au roi », 1751, ANOM C13A, vol. 35, f. 384v.

²³ Pour la méthode de calcul des populations, voir la note 141 dans la section 1.3.1 de ce mémoire.

²⁴ « Lettre de Louboey, lieutenant du roi, au ministre », 24 septembre 1733, ANOM C13A, vol. 17, f. 242.

Baptiste Le Moyne de Bienville affirme en 1733 dans sa correspondance au ministre de la Marine :

Il m'a informé des abus qu'on a laissé introduire chez elle à votre préjudice ; dont le plus essentiel et le plus difficile à corriger est la multiplicité des chefs qu'on y a laissé établir et qu'on a mis dans l'habitude de recevoir des presents particuliers [...] independamment de ceux qu'on donnoit à 39. Villages qui composent cette nation. Ce même Missionnaire dans un Mémoire qu'il luy a remis, fait monter le nombre de ces chefs à 111. Qui tous partagent l'autorité ainsy que les presens. On aperçois aisement les suites dangereuses de ces partages : celui de l'autorité rend cette nation extrêmement difficile à gouverner, chacun de ces Chefs au moyen du present qu'il reçoit et qu'il sçais distribuer à propos, se forme un party dont il dispose independamment du grand chef qui n'en a plus que le nom; de façon que pour faire mouvoir le Corps de la nation, il faut gagner tous ces differens chefs qui se font ordinairement valoir selon les occurrences; ce qui jette dans des frais considérables²⁵.

Cette situation particulière a donc permis à certains individus, dont le chef Le Soulier Rouge, d'acquérir rapidement du pouvoir et de l'influence chez les Chactas. Le Soulier Rouge apparaît dans les sources françaises au début des années 1730 et est alors présenté comme un partisan de l'alliance franco-amérindienne. En avril 1734, lorsque les Chactas entament des négociations de paix avec les Chicachas (peut-être sous l'influence des Anglais), Le Soulier Rouge est l'un des seuls à vouloir poursuivre la guerre, comme le rapporte Bienville :

[...] le Deputé de nos alliéz [Chactas], non seulement se laissa Gagnér par les Anglois, mais gagna aussy le Reste de sa nation, a la Reserve du plus accredité des Chéfs qui avaoient prop[osé?] la Guerre a M^r. Diron, nommé Le Soulier Rouge, lequél au des Espoir. De se voir abandonné de ses Guerriers, par[tit] Incognito avec deux de ses freres, et sept a hu[it] hommes attachéz particulièrement a luy pour allée faire Coup sur un village Enemy a deconcorsér par la lismesure des anglois²⁶.

Quelques mois plus tard, cependant, Le Soulier Rouge change complètement d'attitude par rapport aux Français. Charles-François de Cullo de Crémont, un commissaire de la

²⁵ « Analyse de lettres de Bienville », 25 août 1733, ANOM C13A, vol. 16, f. 207-207v.

²⁶ « Lettre de Bienville au ministre », 23 avril 1734, ANOM C13A, vol. 18, f. 156v-157. Une traduction suggérée de la dernière ligne, comportant des termes inconnus, pourrait être lue ainsi : « faire coup sur un village ennemi qui a été corrompu par la démesure des Anglais ».

Marine à La Mobile, écrit ainsi : « Le Soulier Rouge [...] Chef et Le plus acredité dans cette nation, estoit party des La fin de Juin pour aller à la Caroline mais Il n'a esté que Jusqu'aupres des Chaouanons à trois Journée de la Caroline et il en est Revenu il y à trois semaines [début octobre] avec les presents que Luy ont fait les Anglois²⁷. » La mention selon laquelle Le Soulier Rouge serait « le plus acrédié de sa nation » apparaît à plusieurs reprises dans les sources françaises. Elle ne semble toutefois pas signifier que l'individu jouit d'une position d'autorité particulière, mais plutôt que les autres membres sa nation lui portent beaucoup d'estime. C'est ce que laisse entendre une lettre de Pierre Payen de Noyan, qui affirme que Le Soulier Rouge « a son retour, a esté fort mal reçu des Chefs de sa Nation; et qu'il est d'ail[leurs] très mal Satisfait de son voyage²⁸ ». Le voyage du Soulier Rouge auquel Noyan fait référence avait été fait dans une communauté de Chaouanons (probablement la bande de Chartier) alors établie sur le territoire des Alibamons. Son but était d'entrer en contact avec de nouveaux commerçants anglais, mais Le Soulier Rouge en était revenu déçu des offres qu'il avait reçu, offres pourtant jugées avantageuses par les Français²⁹.

En 1738, sous l'influence du Soulier Rouge, les Chactas firent la paix avec les Chicachas. Un certain Louboey, lieutenant du roi, écrit à ce moment : « La Petite Partie qui Paroissoit Mecontente de la Conduite du Soulier Rouge se réunit Insensiblement aux autr[es] [...] Le Soulier Rouge des Castachas Guerrier et Valeur qui Estoit Extremement Opposé avec celui du Grand Village, Vient d'Estre Envoyé Novissimé

²⁷ « Lettre de Crémont au ministre », 27 octobre 1734, ANOM C13A, vol. 19, f. 177.

²⁸ « Lettre de Le chevalier de Noyan, lieutenant du roi à La Nouvelle-Orléans, au ministre », 8 novembre 1734, ANOM C13A, vol. 19, f. 141v.

²⁹ « Lettre de Crémont au ministre », 27 octobre 1734, ANOM C13A, vol. 19, f.171 à 178 et « Lettre de Le chevalier de Noyan, lieutenant du roi à La Nouvelle-Orléans, au ministre », 8 novembre 1734, ANOM C13A, vol. 19, 141-143v.

[tout nouvellement] A la Caroline³⁰. » Le Soulier Rouge revint de la Caroline en tenant un discours particulièrement provocateur, utilisant la peur de l'Autre pour gagner des partisans à sa cause. Louboey résume ainsi ses paroles : « les François Sont des Gens quy Aiment le Sang, Et Cherchent a détruire Et à Subjuger Tous les hommes Rouges, En leur fais[ant] des Guerres Injustes, que les Tchactas Ont Enfin reconnu Cette Verité³¹. » Il est fort probable que Le Soulier Rouge tenait déjà un tel discours avant son second voyage en Caroline. Louboey écrit en effet que c'est ce discours qui aurait poussé les Chactas à rechercher la paix avec les Chicachas sans l'accord et sans l'intermédiaire des Français. C'est probablement aussi lors de ce voyage que les Anglais accordèrent au Soulier Rouge le titre de « Roy de la nation chiacata »³².

Toutefois, un certain nombre de Chactas souhaitaient continuer la guerre contre les Chicachas. Un raid guerrier parvint d'ailleurs à tuer deux Chicachas. Ce raid eut de lourdes conséquences sur les Chactas, puisque « les partisans du Soulier rouge ont fait grand bruit de cette irruption, et menacé de vanger la mort des deux hommes qui venoient d'être tués³³ ». À partir de ce moment, un clivage se dessine entre les Chactas de l'Ouest, pro-français, et les Chactas de l'Est, plus perméables à l'influence anglaise et où se trouvaient les partisans du Soulier Rouge. La manœuvre politique s'est finalement révélée nuisible pour le Soulier Rouge, qui vit le nombre de ses partisans diminuer rapidement. Louboey écrit ainsi :

les Chactas ont pris de rompre la Paix avec Eux [les Chicachas], ainsy que celuy de renouveler leurs hostilités dans lesquelles ils paroissent se livrer de bonne grace, et avec d'autant plus de Confiance que le Soulier Rouge ne sçavois plus s'opposer a leurs dessein[s] et paroît fort embarrassé de sa personne depuis sont retour de la Caroline, ses Partisans l'abandonnent tous

³⁰ « Lettre de Louboey au ministre », 11 juillet 1738, ANOM C13A, vol. 23, f. 162v.

³¹ *Ibid.* f. 162v à 158.

³² « Lettre de Bienville au ministre », 7 mars 1741, ANOM C13A, vol. 26, f. 56.

³³ « Lettre de Louboey au ministre », 14 janvier 1739, ANOM C13A, vol. 24, f. 188v.

les jours et le mettront bientost hors d'état de nous nuire quelque mauvaise volonté qu'il puisse avoir³⁴.

En 1740, lorsque 18 de ses partisans et un chef Chactas allié à sa faction sont tués par les Chicachas, Le Soulier Rouge y voit une opportunité pour refaire son image. Comme le rapporte Bienville :

le Soulier rouge [...] avoit fait chanter la guerre par toute sa Nation, comptant par cette Levée de Bouclier se remettre en Credit dans Son païs et rentrer en grace avec nous [les Français] ; mais que les autres Chefs luy avoient repondu que comme Il avoit agi Jusqu'à Lors sans leur Participation, Ils ne vouloient pas prendre part a une Insulte qui ne regardoit que luy et ceux de sa faction qu'ils ne metteroient pas pour cela les armes bas, mais qu'ils iroient porter la guerre aux Tchicachas sous d'autres Etendars que les siens Cette réponse qui tend a l'humilier ne la point rebutté il S'est mis en campagne a la tête d'un party de 450 hommes levez dans les huit villages de Sa dependance qui sont tous Egallement Interessez a nous faire par quelque Coup d'Eclat oublier le trouble qu'ils nous ont causé pour regagner le present annuel dont Ils ont été privez depuis deux ans³⁵

Il est important de noter que, malgré la perte de nombreux partisans et un conflit avec les autres chefs, Le Soulier Rouge contrôle toujours huit des quarante villages Chactas et peut donc lever une bande de guerriers somme toute assez considérable.

Après avoir subi une humiliation dans un conseil entre les Chactas et les Français, et après avoir mené au moins un autre raid contre les Chicachas, Le Soulier Rouge parvint à revenir dans les bonnes grâces de sa nation. En 1741, il donna même aux Français les lettres patentes qu'il avait reçues des Anglais et qui lui accordaient le titre de « Roy de la nation chiacas »³⁶. En 1742, il semblait pleinement réhabilité, puisque Louboey écrit « que ce Sauvage avoit été enchanté de ce retour, et qu'il avoit promis en presence des autres Chefs qu'il seroit desormais aussy zélé pour nos Interets, qu'il l'avoit été pour ceux des Anglais ; qu'il renonçoit non seulement a tout commerce avec Eux, mais qu'il

³⁴ « Lettre de Louboey au ministre », 3 juin 1739, ANOM C13A, vol. 24, f. 195-195v.

³⁵ « Lettre de Bienville au ministre », 8 mai 1740, ANOM C13A, vol. 25, f. 69 à 70.

³⁶ « Lettre de Bienville au ministre », 7 mars 1741, ANOM C13A, vol. 26, f. 56.

vouloit meme prouver par quelque coup d'Eclat qu'il Etoit leur Ennemi juré³⁷ ». Le Soulier Rouge utilisa à nouveau la peur de l'Autre, en présentant cette fois les Anglais comme un ennemi commun à abattre, pour s'attirer des partisans.

En 1743, Vaudreuil écrit à son sujet :

il est toujours dans le Cœur plus partisan des Anglois que le Nostre ; Cet homme plus politique et plus dissimulé que ne le sont ordinairement les Sauvages ne paroît détaché de leur interet que parce qu'on luy a volé les moyens de se les Embrasser aux Siens en luy opposant les autres chefs de sa Nation, Mais il est toujours disposé à profiter de toutes les occasions qui se présenteront de le favoriser je sens qu'on ne peut Eclairer de trop pres La Conduite de ce chef qui demande luy Seul plus de vigilance et d'attention que le Reste de la Nation³⁸.

En 1744, Vaudreuil écrivait à propos des Chactas : « j'ay remarqué qu'il y avoit peu de Subordination dans la nation achactas Et que les chefs a medaille ny ont que peu de Credit, chaque village à Son chef particulier qui, avec Ses Guerriers, prend le party que bon luy Semble, Ensorte que ce sont autant de petites republiques ce qui Est bien different de nos Sauvages de Canada³⁹. » Ainsi, plusieurs années avant que les nations de la vallée de l'Ohio ne soient qualifiées de « républiques » par les Français, c'étaient les groupes de Chactas que l'on désignait ainsi. La « multiplicité » des chefs chactas, ajoutée à la présence de plusieurs factions qui prenaient des décisions politiques de façon relativement autonomes, avait créé un contexte qui allait ressurgir quelques années plus tard dans l'Ohio.

À partir de 1743, l'influence du Soulier Rouge alla en s'accroissant. En 1744, sa « faction » passait de 8 à 10 villages. Puis, l'année suivante (1745), il réussit à

³⁷ « Analyse de lettres de Bienville au ministre », septembre 1742, ANOM C13A, vol. 27, f. 44.

³⁸ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 18 juillet 1743, ANOM C13A, vol. 28, f. 50-50v.

³⁹ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 12 février 1744, ANOM C13A, vol. 28, f. 201-201v.

convaincre ses partisans de former une alliance avec les Anglais⁴⁰. En 1746, alors qu'il tentait de conclure une paix indépendante entre les Chicachas et les Chactas, la tension entre la faction du Soulier Rouge et les Français dégénéra en un réel conflit armé⁴¹. La plupart des chefs chactas se positionnant contre Le Soulier Rouge, ce dernier finit par être assassiné par des Chactas pro-français, alors qu'il revenait d'une visite chez les Anglais en 1747. Sa mort engendra ce que les documents décrivent comme la « Guerre civile » des Chactas, un conflit qui durera de 1747 à 1750 et qui opposa les frères du Soulier Rouge aux membres de la nation qui choisirent de rester fidèles à l'alliance franco-amérindienne⁴².

Bien qu'ils se déroulent dans des territoires au sud de la vallée de l'Ohio, les événements qui entourent la montée au pouvoir du Soulier Rouge et la division en factions de la nation Chactas ont eu un impact sur l'émergence des mouvements de « rébellions » et la naissance des « républiques » dans l'Ohio.

3.2.2 Pierre Chartier et la mobilité des Chaouanons comme outil de médiation

Les Chaouanons, comme on l'a vu précédemment, sont probablement la nation la plus mobile parmi celles qui habitent l'Ohio. Composée de plusieurs groupes semi-nomades, elle se distingue par le fait que ses membres résident aussi bien dans le Haut-Ohio que dans le Bas-Ohio et ce, durant toute la première moitié du XVIII^e siècle. Mais

⁴⁰ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 28 décembre 1744, ANOM C13A, vol. 28, f. 257 à 259 et « Lettre de Louboey, lieutenant du roi, au ministre », 6 octobre 1745, ANOM C13A, vol. 29, f. 189 à 195v.

⁴¹ « Lettre de Louboey, lieutenant du roi, au ministre », 8 février 1746, ANOM C13A, vol. 30, f. 169 à 174 et « Feuille au roi », février 1747, ANOM C13A, vol. 31, f. 11 à 12.

⁴² Concernant les chefs Chactas, voir « Lettre de Vaudreuil au ministre », 19 septembre 1747, ANOM C13A, vol. 31, f. 98 à 102. Concernant la mort du Soulier Rouge et la guerre civile qui en découle, voir « Feuille au roi », 6 septembre 1748, ANOM C13A, vol. 32, f. 241 à 242v.

en raison de leur grande mobilité, les Chaouanons ont également forgé des liens sociaux et politiques avec plusieurs nations établies au sud de l'Ohio.

Quelques années seulement après leur retour dans la vallée de l'Ohio vers la fin des années 1720⁴³, les Chaouanons interviennent pour apaiser des conflits dans la région. Par exemple, lorsque les Français et leurs alliés entrent en guerre contre les Chicachas en 1732, les Chaouanons font bande à part et tâchent d'apaiser les tensions. Ils accueillent notamment 40 familles chicachas parmi eux. Les Français voient alors d'un bon œil cette fusion, qui permet de maintenir les Chicachas à distance des colonies françaises. Dans une lettre au ministre, le gouverneur Perrier écrit depuis la Louisiane :

cette nation [les Chicachas] avec la quelle on ne Parviendra Jamais a faire une Paix sincere, qu'en La detruisant ou Leloignant, il en est deja Party quarante familles qui sont alles sestablir avec les chaoüanons Nos alliée aux anglois [probablement chez les Alibamons], si on Les attaquoit une fois. Lexemple des Renards, des Natchés, des yazou, Corois, et Chioux Leur feroient Prendre le Party de se retirer Proche de la Caroline⁴⁴.

Lorsque les Chaouanons finissent par rejoindre les autres alliés des Français dans la guerre contre les Chicachas, ils ne peuvent toutefois faire fi des liens qu'ils ont tissés avec ces derniers. Plusieurs Chaouanons choisissent donc de continuer à vivre avec des groupes chicachas et se déplacent pour cela dans des territoires situés au sud de la vallée de l'Ohio.

Les sources françaises permettent ainsi de constater, dans les années 1730, la présence de plusieurs Chaouanons à l'extérieur de la vallée de l'Ohio, plus exactement « chez les Alibamons », territoire situé au nord-est de La Nouvelle-Orléans et occupé aussi par des groupes de Chactas. Les Chaouanons semblent alors occuper la portion est du

⁴³ « Lettre de Beauharnois et d'Aigremont au ministre », 1er octobre 1728, ANOM, C11A, vol. 50, f. 43v-44.

⁴⁴ « Lettre de Périer au ministre », 6 avril 1732, ANOM C13A, vol. 14, f. 57v-58.

territoire des Alibamons, puisque les Français les situent plus précisément « à trois journées de la Caroline⁴⁵ ».

Dans les décennies qui suivent, les Chaouanons continuent à fréquenter les territoires au sud de l'Ohio. En 1737, par exemple, Bienville rapporte avoir rencontré un Abénaquis « venu s'établir aux alibamons avec les chaoüanons⁴⁶ ». De même, en 1744, Vaudreuil écrit au ministre : « qu'un village chaouanon d'Environ 80 guerriers qui s'Etant detachez de Ceux de Canada, S'On venu Etablis depuis quelques Années chez les Abekas [Cherakis]⁴⁷. »

Les sources ne permettent pas d'identifier avec précision quel est le groupe de Chaouanons qui fréquente à cette époque ce territoire au sud de l'Ohio. Tout porte à croire, cependant, qu'il s'agit de la bande du métis Pierre Chartier, un groupe qui fréquente régulièrement le territoire dans les années 1740 et 1750. Pierre Chartier apparaît pour la première fois en 1739 dans les sources françaises. C'est le gouverneur Beauharnois qui fait mention de lui dans une lettre au ministre concernant le désir manifesté par certains Chaouanons de déménager dans un nouvel endroit pour s'éloigner des Anglais. Beauharnois, qui appuie ce projet, écrit :

qu[']il] y en avoit beaucoup [de Chaouanons] chez Eux, qui Etoient dans le même dessein [de se déplacer], Et qu'ils ne connoissoient que le nommé Chartier, François Métis, qui a considerablement de bien chez les Anglois, qui pût en détourner une partie, quoyqu'il ne fût pas Chef chez Eux, il y avoit beaucoup de Crédit, par raport aux présens qu'il faisoit, tant de la part des Anglois que de la Sienne, aux Chêfs considerer pour réussir dans ses Entrepri[s]es] je leur ay fait connoître qu'ils ne devoient poin[t] L'Ecoûter, a quoy ils ont parû consentir, ils m'ont cependant prié de donner mes ordres au s. De la Saussaye pour L'Engager a descend[re]

⁴⁵ « Lettre de Crémont au ministre », 27 octobre 1734, ANOM C13A, vol. 19, f. 177.

⁴⁶ « Lettre de Bienville au ministre », 28 février 1737, ANOM C13A, vol. 22, f. 186.

⁴⁷ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 28 décembre 1744, ANOM C13A, vol. 28, f. 265.

avec Eux Ce printems prochain, Et qu'ils avoient lieu de penser que lorsque je luy aurois parlé, il changeroit de sentiment [...]⁴⁸.

Chartier n'était donc pas, à cette époque, considéré comme un chef parmi les Chaouanons. Le fait qu'il possédait « considerablement de bien[s] chez les Anglois » et qu'il était en mesure de distribuer des présents de leur part laisse toutefois penser qu'il avait établi des rapports commerciaux importants dans les colonies anglaises et qu'il agissait peut-être même d'intermédiaire entre celles-ci et les Chaouanons. L'extrait montre à tout le moins que, même sans être officiellement reconnu comme un chef, Chartier jouissait d'une influence suffisante parmi les Chaouanons pour que ces derniers hésitent à le renier auprès du gouverneur français.

À l'époque, Chartier est d'ailleurs considéré par le gouverneur français moins comme un commerçant métis affilié aux Anglais que comme un membre influent de la nation chaouanons, qu'il reçoit dans les conseils pour discuter et négocier. À l'été 1740, par exemple, Chartier rencontre le gouverneur Beauharnois et il lui dit : « Mon Père, j'ay appris L'année derniere par nos Chêfs, que vous me demandiez pour venir vous rendre compte de mes actions, j'y aurois Eté sur le Champ, si je n'avois pas Eû Envie d'al[ler] a Philadelphie, pour disposer de mes biens, qui sont dans cet Endroit, affin de me ranger sous vos ordres⁴⁹. » Beauharnois lui répond alors : « Je ne doute pas, Mon Enfant, des bonnes dispositions ou tu est, de venir te ranger aupr[ès] de moy, et que tu n'y travaille de tout ton pouvo[ir] je compte que tu finiras promptement tes affai[res] Et que j'auray le plaisir de te voir le printemps prochain⁵⁰. »

⁴⁸ « Lettre de Beauharnois au ministre », 9 octobre 1739, ANOM, C11A, vol. 71, f. 49v-50.

⁴⁹ « Paroles des Chaouanons adressées à Beauharnois et rapportées par Vincent Poudret », 25 juin 1740, ANOM, C11A, vol. 74, f. 62v.

⁵⁰ « Réponse de Beauharnois aux paroles des Chaouanons », 22 septembre 1740, ANOM, C11A, vol. 74, f. 64v.

La bonne entente entre Chartier et les Français ne sera cependant que de courte durée. Dans une lettre au ministre de septembre 1741, Beauharnois écrit : « je n'ay rien obmis pour leur fa[ire] Entendre que ma Volonté [qui] Etoit qu'ils [les Chaouanons] sortisse[nt] de la belle Riviere, parce qu'ils y Etoient bien Exposés Etant sur un Chemin de guerre [celui vers les Chicachas], ils m'on[t] dit que c'etoit l'intention de leurs chëfs, je leur ay donné un collier sous terre; et leur ay déffendu de ne rien communiquer au nommé Chartier qui m'avoit manqué de parole, ils me l'ont promis⁵¹. » On voit bien ici à quel point le rôle de « terre de passage » de l'Ohio influence l'histoire de son occupation humaine : le territoire étant constamment traversé par des groupes de guerriers, les populations qui y résident se résignent parfois à chercher des endroits plus sûrs où s'établir.

À l'hiver 1742, Chartier et sa bande s'établissent dans la région des Alibamons⁵². L'été suivant, le groupe est de retour dans la vallée de l'Ohio⁵³. Cette situation donne à croire que les Chaouanons qui résidaient parmi les Alibamons ne le faisaient que de façon saisonnière : l'hiver, ils s'établissaient plus au sud puis ils remontaient dans l'Ohio durant l'été. Il n'est toutefois pas impossible que quelques individus demeuraient tout de même en permanence chez les Alibamons. Quoi qu'il en soit, à l'été 1742, une délégation de Chaouanons rencontrait le gouverneur Beauharnois à Montréal et l'informaient qu'ils souhaitaient prendre leur distance par rapport à Chartier : « Mon Père, M. de Bienville a eû la même pensée que vous, nous ne vous le cachons poin[t] il nous a fait dire de nous Eloigner des Angl[ois.] Mon Père, il n'y a qu'un mauvais Esprit da[ns] notre Village, qui est Chartier, il est cependant de votre Viande. Mon Père, il y avoit encore un chëf qui Voul[ois] venir avec nous, Chartier l'en a

⁵¹ « Lettre de Beauharnois au ministre », 17 septembre 1741, ANOM, C11A, vol. 75, f. 128v-129.

⁵² « Lettre de Bienville au ministre », 18 février 1742, ANOM C13A, vol. 27, f. 39v-40.

⁵³ « Paroles des Chaouanons à Beauharnois », 3 août 1742, ANOM, C11A, vol. 77, f. 259 à 260v.

Empêché⁵⁴. » Si les Français considéraient à l'époque Chartier comme un Chaouanons, ces derniers n'avaient clairement pas le même point de vue. Ici, les députés semblaient plutôt le considérer comme un Français, bien que nous ayons vu précédemment que Chartier jouissait d'une influence auprès d'une partie de la nation. Certains Chaouanons semblaient donc vouloir limiter le pouvoir de Chartier, et il est ainsi possible que celui-ci ait suscité une division au sein de la nation. En réponse aux Chaouanons, Beauharnois dit : « Mes Enfants, pouvés vous penser que je puisse me persuader que Chartier soit seul capable de vous gêner l'Esprit, c'est un homme qui n'est point chef chés vous et par conséquent qui ne peut avoir aucun[e] autorité dans vos Villages, je vous l'ay dit plusieurs fois⁵⁵. »

Chartier avait beaucoup plus d'influence parmi les Chaouanons que ne le laisse entendre le discours de Beauharnois. D'ailleurs, la tension entre les deux hommes s'accroissait rapidement, si bien que Chartier refusa de revoir le gouverneur à l'automne 1742, comme il s'était engagé à le faire. Beauharnois rapporte ainsi : « ils [les nations de l'alliance franco-amérindienne] paroissent dans de très bonnes dispositions Excepté les Chaouanons qui ont été corrompû[t] par les Anglois et le nommé Chartier qui a Ecrit au S. Cavalier qu'il ne descendoit point parce qu'il n'avoit rien de bon a m[e] dire⁵⁶. » Malgré cette opposition, les Chaouanons sont tout de même demeurés au sein de l'alliance franco-amérindienne dans les années suivantes et ont continué à combattre les Chicachas. En 1744, on retrouve encore un groupe de Chaouanons chez les

⁵⁴ *Ibid.* f. 259v.

⁵⁵ « Réponse de Beauharnois aux paroles des Chaouanons », 4 août 1742, ANOM, C11A, vol. 77, f. 263v.

⁵⁶ « Lettre de Beauharnois au ministre », 19 septembre 1742, ANOM, C11A, vol. 77, f. 104v.

Alibamons, tandis qu'une autre partie de la nation s'installe avec les Kicapous et les Mascoutens à Terre Haute, en 1745⁵⁷.

En 1746, Chartier et sa bande se déplacent à nouveau et s'installent « a 3: lieuës d'ouabache [...] ou ils se sont battis cet hyver », tandis qu'un autre groupe de Chaouanons s'installe « au haut de la Riviere oyo vis-à-vis Sandoské » où ils rejoignent la « révolte » de Nicolas⁵⁸.

Au dire du gouverneur Vaudreuil en Louisiane, les Chaouanons « prefferent le secteur a 3. lieux de la jonction de cete Riviere [Ouabache] avec celle de la Riviere o8o » parce qu'une autre bande (vraisemblablement des Alibamons), s'est installé à cet endroit⁵⁹. Chartier semble alors rompre ses liens avec les Anglais et rejoindre pleinement l'alliance franco-amérindienne, puisqu'à l'automne, lui et son groupe attaquent et pillent des marchands anglais et remettent même leurs prisonniers aux Français⁶⁰. À partir de ce moment, les Chaouanons entreprennent de rétablir la paix entre les nations de la vallée du Mississippi. Comme le rapporte Vaudreuil, gouverneur de la Louisiane, dans une lettre au ministre :

[J'ai reçu] une parole qui me paroît interessante de la part de c[es] Derniers [les Chaouanons] par la quelle il semble qu'ils veullent se rendre mediateur de la paix Entre Nous et toutes les Nations qui ont allez sur le fleuve [Mississippi]. Ils avoient Envoyé precedemment des Deputes chez les Kikapoux Et Maskoutins ; chez les Tcherakis Et les Achicachas, D'autres chez les halibamons Abekas, Talapouches Et Ka8uitas, ainsy qu'a un village de leur gens Etablis depuis quelques Années prez des halibamons duquel jay Eu L'honneur de vous rendre compte Monseigneur, les années Dernierres. Lorsque ces chaouanons sont venû aux illinois Ces Deputes Etoient dejas de retour puisquils ont fait part à M^r Bertet de la parole de chacune de

⁵⁷ Concernant l'établissement des Chaouanons à Terre Haute, voir « Lettre de Vaudreuil au ministre », 4 novembre 1745, ANOM C13A, vol. 29, f. 66 à 69.

⁵⁸ Pour les deux citations de ce passage, voir « Lettre de Beauharnois au ministre », 3 novembre 1746, ANOM, C11A, vol. 85, f. 232v.

⁵⁹ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 20 novembre 1746, ANOM C13A, vol. 30, f. 74v.

⁶⁰ « Lettre de Beauharnois au ministre », 3 novembre 1746, ANOM, C11A, vol. 85, f. 232-232v.

Ces nations qui ont Envoyé les unes des Eventailles blanc, des Coquilles, des Branches de porcelaine Et des Calumet Et d'autres des Colliers blanc pour [sûreté?] de leur parole, Ces presens dans ces sortes d'occasions sont parmi les Sauvages les simboles d'une paix prochaine⁶¹.

Ce processus de paix obtient une bonne réception parmi les nations consultées et, pendant le reste de l'année 1746, les Chaouanons poursuivent leurs missions diplomatiques un peu partout sur le territoire. Ils tâchent en même temps de renforcer leurs liens avec les Français, en récupérant des prisonniers auprès de leurs ennemis : « il paroît qu'ils ont toujours grande Envie d'Etablir tranquillité dans ce Continent, ils Sont revenu des Acherakis ce printemps [au nord des Alibamons] aux illinois avec un françois Comme ils l'avoient promis qui ont parfaitement traité de cete Nation qui ne des[ire] que de vivre En paix avec Nous⁶². » Du côté français, l'idée d'une paix générale sous l'égide des Chaouanons est bien accueillie. Un employé du bureau de la Marine à Versailles note ainsi à la réception des lettres de Vaudreuil :

Comme les Chaoüanons jouissent d'une grande considération dans le Continent, et que leur attachement pour la France ne s'est jamais dementi, du moins dans des occasions essentielles, il seroit à desirer, pour la tranquillité de La Louïsiane, qu'ils pussent parvenir a cette pacification generale ; Et il paroît convenir d'approuver le consentement conditionnel que M. de Vaudreuil y a donné. Mais si cette negociation échoüe, il ne reste rien de mieux à faire que de travailler à faire échoüer aussy celle d'entre les chactas et les chicachas⁶³.

Dans l'extrait, « celle d'entre les chactas et les chicachas » fait référence au plan de paix du Soulier Rouge. En se proposant comme médiateur, les Chaouanons – et plus précisément la bande de Chartier – cherchaient probablement à tirer profit de leur grande mobilité et des liens que celle-ci leur permettait d'entretenir avec les nations de la vallée de l'Ohio, du pays des Illinois et du Mississippi afin d'acquérir une autorité particulière au sein de l'alliance franco-amérindienne. Il est étonnant qu'une telle

⁶¹ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 6 février 1746, ANOM C13A, vol. 30, f. 28v-29.

⁶² « Lettre de Vaudreuil au ministre », 20 novembre 1746, ANOM C13A, vol. 30, f. 72v.

⁶³ « Feuille au roi », janvier 1747, ANOM C13A, vol. 31, f. 9.

entreprise ait été bien reçue à Versailles, puisqu'il s'agit d'une contestation flagrante du rôle de médiateur d'Onontio et qu'elle n'aurait probablement pas été approuvée du côté canadien. Visiblement, c'est la présentation de la médiation des Chouanons d'un point de vue louisianais qui a permis ce sentiment favorable des Français.

Pour des raisons inconnues, la paix générale proposée par les Chaouanons ne vit pas le jour. La bande de Chartier demeura établie à la fourche de la rivière Ouabache jusqu'en 1748⁶⁴, avant de se déplacer vers les Alibamons. En 1750, Vaudreuil note :

Quelques chaouanons sont venus me voir a la Mobille avec les Alibamons et un de leurs Chefs nommé Chartier m'a assuré au nom de toute sa nation quelle nous estoit tout a fait dévouée. Cette nation Monseigneur estoit cy devant établie a Sandoskée dans le fond du lac Erié et n'a abandonné son ancienne demeure que par ordre de feu M. de Beauharnois cy devant gouverneur general du Canada qui fit intimer aud. Chartier et aux autres chefs chaouanons qu'ils eussent a se retirer a la terre haute dans le Ouabache de crainte de se voir exposés a une guerre cruelle de la part des Anglois. Ces chaouanons descendirent jusqu'à la jonction de cette riviere avec celle d'Oyo et furent aux ilinois demander au Commandant de s'establi[r] a trois lieues au dessous par raport à la Chasse qui y est plus abondante ensuite qu'ils y formerent Village et y resterent pendant deux ans [1746 à 1748] dans l'Esperance de tirer leurs besoins de nous ou du Canada. Se Voyant a la fin tromp[er] dans leur attente par raport a la guerre, l'indigence ou ils estoient a[?] Contrainit a venir se réfugier pres des Alibamons en un Endroit appelé les Abekoutchis ou ils sont encore aujourd'hui. Chartier m'a assuré que leur intention etois de venir s'establi[r] aupres de notre fort des Alibamons [...]⁶⁵.

Au fil des années, Chartier a donc gagné en influence parmi les Chaouanons et il était maintenant considéré par les Français comme un véritable chef et comme un porte-parole de la nation.

D'autres documents montrent toutefois que ce n'étaient pas tous les Chaouanons qui s'étaient établis chez les Alibamons, mais seulement les partisans de Chartier⁶⁶. Le journal du père Bonnécamps montre par exemple qu'en 1750, le village de Sonnioto,

⁶⁴ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 15 juin 1748, ANOM C13A, vol. 32, f. 103.

⁶⁵ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 24 juin 1750, ANOM C13A, vol. 34, f. 265 à 266.

⁶⁶ « Lettre de La Jonquière au ministre », 15 octobre 1750, ANOM, C11A, vol. 95, f. 289 à 291v.

situé à l'embouchure de la rivière Scioto, était encore principalement habité par des Chaouanons et demeure l'un des principaux établissements de cette nation⁶⁷. En 1751, le gouverneur du Canada de La Jonquière rapportait quant à lui que c'était dans ce village que résidait le principal chef chaouanon : « On a assuré M de Vaudreuil que les Cha8anons établis les années dernieres sur la Belle riviere s'étoient divisés en trois bandes dont la premiere etois retournée a Sandoskée, la seconde s'étois retirée aux cherakis et la troisième aux Alibamons. [...] le Grand chef de cette nation qui a resté a Sonioto, ne veut point absolument en sortir⁶⁸. » La Jonquière décrivait tout de même « le nommé Chartier » comme « l'un des chefs Cha8an[ons]⁶⁹ », ce qui tend à démontrer qu'il était en fait le chef du groupe qui établi chez les Alibamons. Sur cette dernière bande, La Jonquière précise d'ailleurs « qu'ils commençoient a se dégouter de la proximité des Alibamons, Tatapouch[es] Abekas Eskaoüitas qui sont des nations nombreuses et qui aiment a dominer⁷⁰ ». En 1752, une partie de cette bande de Chaouanons retourna en effet s'établir à la fourche de la Ouabache, mais on ne mentionne pas si Chartier fait alors toujours partie de la bande et s'il l'a suivi dans son déménagement⁷¹.

3.2.3 La rébellion du chef miami La Demoiselle

Au moment où prend fin la rébellion du Soulier Rouge et que Pierre Chartier retourne s'établir dans le bas de l'Ohio, un nouveau mouvement de rébellion anti-français

⁶⁷ « Relation de voyage du Père Joseph-Pierre de Bonnécamps, jésuite, fait à la Belle-Rivière en 1749 sous les ordres de M. de Céloron », 17 octobre 1750, ANOM, C11E, vol. 13, f. 198 à 209v.

⁶⁸ « Lettre de La Jonquière au ministre », 27 septembre 1751, ANOM, C11A, vol. 97, f. 91v-92.

⁶⁹ *Ibid.* f. 90v.

⁷⁰ *Ibid.* f. 90v.

⁷¹ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 8 avril 1752, ANOM C13A, vol. 36, f. 74v-75.

surgit, cette fois-ci en plein cœur du territoire ohien. Des individus provenant de plusieurs nations différentes se rassemblent en effet à la rivière à La Roche, où ils s'organisent en une faction rebelle ayant pour figure de proue le chef miami La Demoiselle.

En 1748, après plusieurs conflits entre sa bande et les Français, le chef huron Nicolas de Sandoské (ou Orontony) se déplace vers la vallée de l'Ohio, et plus précisément à la rivière Blanche, où lui et sa communauté se réfugient afin de fuir les représailles de l'alliance franco-amérindienne. La révolte de la bande de Nicolas de Sandoské, avec le sac de Détroit, a certainement fait circuler des idées anti-françaises dans l'Ohio : « Les Miamis Et peut Estre les Syatanons Sont en désordre, les premiers se Sont laissés gagner par les colliers de Nicolas qui leur avoit fait dire que Le Détroit avoit Esté rasé par les Nations des Lacs, que par conséquent ils ne devoient plus differer a tuer les françois qui Estoient chez Eux. Les Miamis ont Ecouté cette parole⁷². » Nicolas et sa bande finissent par se réfugier auprès de La Demoiselle, où leur présence s'efface ensuite dans les sources françaises⁷³. Le chef huron Nicolas, bien que partageant des idées anti-françaises et profitant de la rivalité entre les puissances coloniales, n'est pas étudié davantage dans ce mémoire puisque sa « révolte » est en partie organisée par les Anglais dans le cadre d'une guerre ouverte avec les Français (la guerre de Succession d'Autriche, 1744-1748). Les méthodes d'acquisitions de pouvoir de ce chef, basé sur le support militaire, s'éloignent ainsi de ce que l'on voit dans l'Ohio, bien que ses idées y aient tout de même eu un impact sur le sentiment anti-français⁷⁴.

⁷² « Journal (de La Galissonnière et Hocquart) concernant ce qui s'est passé d'intéressant dans la colonie de novembre 1747 à octobre 1748 », 1748, ANOM, C11A, vol. 87, f. 179.

⁷³ *Ibid.* f. 223v.

⁷⁴ William A. Hunter, « Orontony », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol.3, Université Laval/University of Toronto, 2003, disponible en ligne, http://www.biographi.ca/fr/bio/orontony_3F.html, page consultée le 2 septembre 2019.

À l'époque, la haute vallée de la rivière Blanche, de la rivière Scioto et de la rivière à La Roche (ou rivière des Miamis) était occupée par un groupe de miamis ayant comme leader le chef nommé La Demoiselle. Le village occupé par ce groupe était justement nommé le Fort La Demoiselle et plus rarement « Pickawillany » par les Français. Dès lors, plusieurs groupes autochtones de la région des Grands Lacs et de la vallée de l'Ohio, hostile à l'alliance franco-amérindienne, migrent vers cette même région du Haut-Ohio et constituent un noyau de plus en plus important de résistance à l'égard des politiques françaises⁷⁵.

À cette période, le principal leader des Miamis est le grand chef Le Pied Froid, un guerrier particulièrement impliqué dans la guerre que l'alliance franco-amérindienne livrait aux Chicachas⁷⁶. Le Pied Froid réside alors avec la majorité de la nation miamise dans la région entourant le village du fort des Miamis, que les Anglais appellent Kekionga, de même que dans le village de Tipicono, situé sur le haut de la rivière Ouabache. Mais à la fin des années 1740, de nombreux Miamis s'établissent dans le haut de la rivière à La Roche, se rapprochant des marchands anglais qui leur accordent des prix plus avantageux que les Français pour leurs fourrures. Le commandant du fort des Miamis, le sieur de Raymond, s'alarme d'ailleurs de cette situation dans une lettre qu'il adresse au marquis de La Jonquière :

[...] les Anglois népargnent rien pour les y retenir et pour y attirer le reste de ceux qui sont icy. le prix excessif des marchandises françaises dans ce poste [fort des Miamis], le grand marché que leur fait L'Anglois Et les gros presents qu'ils font aux nations les a entierement disposés en leur faveur et les portent a Se retirer chez eux ; Nous avons fais la paix avec l'Anglais,

⁷⁵ « Paroles aux 800 rebelles de toute nation rassemblés dans la Belle Rivière envoyées par deux chefs onontagués qui habitent cette rivière », 1748, ANOM, C11A, vol. 97, f. 404-405.

⁷⁶ « Fournitures faites par Claude Gouin, négociant au poste des Miamis, par l'ordre de M. de La Naudière », 7 juin 1749, ANOM, C11A, vol. 118, f. 429 à 433.

cependant Il ne cesse dans ce pays cy de travailler a nous faire la guerre, par le moyen des Sauvages, et de les porter a une revolte generale contre les français [...]⁷⁷.

Les postes établis par les Anglais à proximité de l'Ohio attirent ainsi de plus en plus de groupes autochtones mécontents des Français, parmi lesquels on retrouve principalement des Miamis, des Chaouanons et des Hurons de Détroit. Rassemblés dans une région où la présence française est assez diffuse, ces groupes ne craignent visiblement pas de subir les représailles de l'alliance franco-amérindienne. Commentant des discussions survenues entre les Chaouanons et les Anglais, le sieur de Raymond rapporte : « Les Chaouanons repondirent [aux Anglais], Le françois ne marche qu'une poignée de monde, Il ne vient que pour demander pardon aux nations qui les ont frappées⁷⁸. » Ce discours témoigne d'un certain dédain pour les Français, qui se voient relégués au rang de « mendiants » accommodants sans réelle puissance militaire.

Rapidement, ceux que les sources louisianaises identifient comme des « réfugiés » (probablement parce qu'ils se « réfugient » chez les Anglais) et que les sources canadiennes désignent comme des « rebelles » de l'alliance franco-amérindienne s'organisent autour du chef miami La Demoiselle, dont l'autorité s'accroît rapidement. En 1749, celui-ci envoie même des colliers à tous les chefs miamis pour les inviter à joindre son mouvement d'opposition aux Français. Le Pied Froid, qui reçoit l'invitation de La Demoiselle en septembre 1749, le rapporte au sieur de Raymond, qui en rend compte à La Jonquière :

Le discours a été Suivi de trois couvertes de draps et de 4 Branches de porcelaine que le Chef de guerre [Le Pied Froid] reçu hier au soir de la part de la bande de la Demoiselle qui luy demandois du secours, qu'il ma présenté [...] Ils m'assurerent et tous les Chefs qu'ils

⁷⁷ « Copie de la lettre de M. de Raymond, commandant aux Miamis, écrite à M. le marquis de La Jonquière », 4 septembre 1749, ANOM, C11A, vol. 93, f. 62.

⁷⁸ *Ibid.* f. 62v.

Envoyèrent[t] une parole a la Demoiselle et a sa bande, pour dire qu'ils refusoient sa parole qu'ils ne vouloient pas ecouter qu'ils ne vouloient point tremper dans sa trahison [...] ⁷⁹.

Les Miamis se retrouvent alors divisé en deux principales factions : celle pro-française du Pied Froid, établie à proximité du fort des Miamis, et celle pro-anglaise de La Demoiselle, établie autour du fort La Demoiselle.

À partir de 1750, la faction de La Demoiselle s'organise non seulement contre les Français, mais également contre les nations de la vallée de l'Ohio qui n'ont pas accepté son alliance. Le chef sollicite ses alliés pour frapper les habitants de la rivière Ouabache (probablement la bande du Pied Froid ainsi que les Peanquishas, les Kicapous et les Mascoutens) de même que les communautés autochtones du pays des Illinois⁸⁰. L'attitude belliqueuse de la faction de La Demoiselle permet au départ de recruter de nombreux alliés. Le sieur Michel de La Rouvillière, commissaire-ordonnateur à la Nouvelle-Orléans, écrit au ministre :

Le dernier Convoye des Illinois vient d'arriver. nous aprenons par cette voye que l'Etablissement formé à la Riviere à la Roche ou Riviere Blanche augmente tous les jours par un nombre de Sauvages fugitifs de toutes nations ; que les Anglois y sont plus solidement Etablis que jamais [...]. Le S^r. Buchet Ecrivain principal aux Illinois me marque qui[ls] se Ressentent déjà de l'incommodité d'un Pareil voisinage. Il ne faut pas douter, Monseigneur, que les Anglois, maitres de ce ramassis de differentes nations, ne tendent à nous Enlever tous les postes d'en haut et à Couper la Communication des deux Colonies, ce qui n'est déjà que trop avancé⁸¹.

Pour les Français, la rébellion de La Demoiselle est essentiellement causée et contrôlée par les Anglais, qui utiliseraient les Autochtones dans le seul but de couper la liaison entre le Canada et la Louisiane et ainsi isoler les deux colonies. Mais pour le sieur

⁷⁹ « Copie d'une lettre du sieur de Raymond à La Jonquière au sujet des discours que viennent de lui tenir des chefs miamis », 5 septembre 1749, ANOM, C11A, vol. 93, f. 64v.

⁸⁰ « Copie d'une lettre de Benoist de Saint-Clair, commandant au pays des Illinois, à Raymond, commandant au fort des Miamis », 11 février 1750, ANOM, C11A, vol. 97, f. 392 à 393v.

⁸¹ « Lettre de Michel au ministre », 3 juillet 1750, ANOM C13A, vol. 34, f. 321 à 322.

Michel, ce serait aussi la négligence du gouverneur Beauharnois à Québec qui serait responsable de cette situation :

Il est également de la dernière Consequence que les forces qu'on y enverra Soient Suffisantes pour n'en avoir pas le demanty ; à sur d'en imposer à toutes les nations Sauvages qui malheureusement nous ont trop souvent vu Echoïer dans nos entreprises. J'ay fait l'impossible il y a plus de dix à douze ans, en Canada, pour engager, M^r. Le marquis de Beauharnois à Rompre les principes de cet Etablissement, dont j'ay toujours envisagé les suites facheuses, mais soit qu'il n'en apronit pas les Consequences, ou qu'il ne les crut pas assés essantielles, il a toujours Eludé ; Pensant que la pluspart de ces Sauvages Echappés de nos missions par quelques mécontentement de la part de leurs missionnaires, reviendroient enfin au premier gîte : Mais l'indépendance et l'esprit de libertinage les y a Soutenûs ; bien d'autres, à leur exemple Si sont réfugiés ; et insensiblement la plupart de nos Sauvages Si réuniront, Si vous n'avez la bonté d'y mettre ordre promptement⁸².

La situation dans la vallée de l'Ohio devint à ce point préoccupante pour les Français qu'en juillet 1750, le gouverneur La Jonquière enjoignait Louis Coulon de Villiers, commandant au fort des Miamis, de se rendre dans l'Ohio pour négocier avec La Demoiselle. La commission de Coulon de Villiers précise : « Le Credit et lamitié qu'il S'est acquis de la part de la demoiselle et du fils du Gris qu'il Enverra chercher ne pourra que lui être d'un tres grand secours [...] Le S^r. de Villiers lui donnera [au fils de Le Gris] de meme qu'au pied froid un habit de chef amples que nous lui avons remis et leur fera quelque autre present. Il Enverra a la demoiselle un habit de chef amples que nous lui avons Remis⁸³. » Quelques semaines plus tard, l'officier Céloron de Blainville entreprit aussi, en compagnie du père Bonnécamps et de 40 à 50 soldats, des pourparlers avec La Demoiselle⁸⁴. Bien que ces négociations n'aient mené à aucune entente, le simple fait que La Demoiselle ait accepté de rencontrer les délégations françaises démontre une certaine ouverture de sa part. De plus, en se voyant offrir des

⁸² *Ibid.* f. 322 à 323.

⁸³ « Instructions pour le Sr de Villiers, commandant au poste des Miamis. », 10 juillet 1750, ANOM, C11E, vol. 13, f. 194v.

⁸⁴ « Relation de voyage du Père Joseph-Pierre de Bonnécamps, jésuite, fait à la Belle-Rivière en 1749 sous les ordres de M. de Céloron », 17 octobre 1750, ANOM, C11E, vol. 13, f. 206v.

présents équivalents à ceux que les Français offraient au Pied Froid, chef de Kekionga, et à Le Gris, chef de Tipicono, La Demoiselle était traité sur un pied d'égalité avec les deux grands chefs miamis et voyait donc son autorité confirmée par les Français. Ces données laissent penser que La Demoiselle n'était peut-être pas simplement animé par un sentiment anti-français, mais aussi par une quête de pouvoir et d'influence au sein de sa communauté : c'est à tout le moins en profitant de la rivalité commerciale et politique opposant Français et Anglais qu'il était parvenu à accroître son prestige et le nombre de ses partisans. Alors que Le Soulier Rouge avait perdu sa crédibilité auprès des autres chefs et de sa nation, La Demoiselle était parvenu à se hisser au statut de grand chef.

En 1751, La Demoiselle resserra ses liens avec Le Pied Froid, qui migra avec sa bande à la rivière Blanche⁸⁵. Un grand conseil fut alors convoqué pour l'année suivante. Dans une lettre à Celoron de Blainville, La Jonquière affirmait que ce conseil avait pour but de planifier un soulèvement général contre les Français : « Je ne dois pas vous laisser ignorer que J'ay avis par M. de Joncaire qu'il doit tenir l'année prochaine une assemblée chez la Demoiselle Entre les Illinois, ouyas [Ouiatanons], Peanquichias, Miamis, Loups Cha8anons et les cinq nations Iroquoises, il pense que le tout tend a une revolte generale⁸⁶. » L'automne 1751 fut particulièrement difficile pour la bande de La Demoiselle, qui frôla la famine⁸⁷. Néanmoins, c'est à ce moment que l'influence de La Demoiselle dans la vallée de l'Ohio atteignit son apogée. Ainsi, Vaudreuil était-il convaincu qu'une « conspiration » générale avait déjà été négociée :

⁸⁵ « Copie d'une lettre de La Jonquière à Pierre-Joseph Céloron de Blainville », 1^{er} octobre 1751, ANOM, C11A, vol. 97, f. 169v.

⁸⁶ *Ibid.* f. 168v.

⁸⁷ « Lettre de La Jonquière au ministre », 29 octobre 1751, ANOM, C11A, vol. 97, f. 163v.

Ils S'est trouvé que toutes les nations D'ouabache, et a l'exception des Kikapous et Macoutins y avoient entrez [dans la conspiration] et que toutes les dispositions en avoient été faites par la Demoiselle L'un des Chefs des Miamis et L'un des refugiez sur la Rivierre a la Roche. Les Illinois même ont parûs du Complot et n'ont pu disconvenir d'avoir reçu a cét Egard des coliérs de la part des Rebelles qui étoient venûs les trouver a leur hyvernemnt pour les Engager par priére et par menace a se rengler de leur côté, sinon qu'ils commenceroient par frapper sur eux avant d'en venir aux mains avec le françois [...]⁸⁸.

Pour prévenir cette « conspiration », les Français mirent sur pied une expédition qui devait attaquer les partisans de La Demoiselle. Comme elle échoua, une seconde expédition fut menée à l'été 1752 par Charles-Michel Mouet de Langlade. Celui-ci parvint à attaquer le village de Pickawillany et à tuer La Demoiselle, comme en témoignait le gouverneur de la Louisiane, Charles Le Moyne de Longueuil : « Tous les Commandants me confirmoient leur conspiration contre les françois, et je ne pouvois y porter remede. heureusement qu'un party d'Environ 250. Sauvages de Missilimakina à attaqué le fort de la Demoiselle, qui est decedé, en à detruit Environ 26. Et que les autres ont demandé Grace. on pretend que les Chefs de ce party doivent dessendre à Montréal⁸⁹. » La mort de La Demoiselle et la prise de Pickawillany mirent un terme à la « rébellion » et la situation revint en faveur des Français dans la vallée de l'Ohio pour les années qui suivent. Le Pied Froid, chef opposé à La Demoiselle, est quant à lui décédé seulement quelques mois plus tard, à l'automne 1752⁹⁰.

⁸⁸ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 8 avril 1752, ANOM C13A, vol. 36, f. 68.

⁸⁹ « Lettre de Charles Le Moyne de Longueuil au ministre », 18 août 1752, ANOM C13A, vol. 98, f. 352. Concernant la mort du chef miamis La Demoiselle, voir « Lettre de Duquesne au ministre », 23 octobre 1752, ANOM, C11A, vol. 98, f. 27 à 28v et « Lettre de Vaudreuil au ministre », 28 septembre 1752, ANOM C13A, vol. 36, f. 118 à 120v.

⁹⁰ « Lettre de Vaudreuil au ministre », 28 septembre 1752, ANOM C13A, vol. 36, f. 118 à 120v.

3.2.4 Le Soulier Rouge et les Chaouanons : la mobilité comme vecteur d'idéologies?

Les événements entourant l'ascension du Soulier Rouge, de Pierre Chartier et de La Demoiselle présentent de nombreuses similarités qu'il est important de souligner. Dans les trois cas, ces individus tirent profit des tensions entre les Français et les Anglais pour acquérir du pouvoir au sein de leur propre nation. Le Soulier Rouge et La Demoiselle, qui sont tous deux au départ des chefs de l'alliance franco-amérindienne, vont profiter de l'offre de traite anglaise pour se positionner contre les Français et s'attirer des partisans. En se déplaçant plus près des postes anglais, les deux chefs créent une division autant politique que géographique dans leurs nations. En s'éloignant de la position des autres chefs, ils gagnent en influence et prennent la tête de factions autonomistes. Cette acquisition de pouvoir occasionna toutefois de graves troubles intérieurs et dégénéra en conflits internes (« guerre civile » chez les Chactas, conflit entre La Demoiselle et Le Pied Froid chez les Miamis). Pierre Chartier, de son côté, a réussi à limiter les conflits internes en adoptant une position moins radicale que les deux autres chefs à l'encontre des Européens. En jonglant entre les positions pro-françaises et pro-anglaises, Chartier est parvenu à préserver son influence sur près du tiers des Chaouanons. Mais comment ces trois individus sont parvenus à devenir des leaders d'une partie de leur nation avec des méthodes et des idées aussi similaires?

La réponse tient au statut de « terre de passage » qui caractérise l'Ohio et à la grande mobilité de certaines nations établies sur ce territoire. Dans les sections précédentes, on a constaté que les Chactas associés à la bande du Soulier Rouge ont eu de nombreux contacts avec les nations de la vallée de l'Ohio et notamment avec les Chaouanons lors de deux voyages qu'ils effectuèrent du côté de la Caroline, en 1734 et en 1738. De même, les Chactas entretenaient des liens diplomatiques étroits avec les nations du sud de l'Ohio. En 1733, par exemple, les Oujatanons avaient « envoyé [...] un calumet aux

Chactas pour leur dire qu'ils ne vouloient pas de paix avec Le Chicacha⁹¹ ». Les Chactas du Soulier Rouge avaient ainsi établis des contacts avec les nations de l'Ohio et tout particulièrement avec les Chaouanons établis chez les Alibamons, dont ont fait parti Chartier et sa bande au moins de 1742 à 1746.

Le Soulier Rouge et Pierre Chartier se sont-ils côtoyés durant cette période? Si les sources françaises ne conservent aucune trace précise d'une rencontre entre les deux hommes, celle-ci est tout de même fort probable, d'abord à cause de la proximité des territoires des Alibamons et des Chactas, mais surtout en raison de la grande similarité et de la concomitance entre les actions des Chactas et des Chaouanons. Il est frappant, en effet, de constater la synchronicité entre le retour de Chartier et de sa bande dans l'Ohio, après un séjour de 4 ans chez les Alibamons, et leur adoption de discours et d'attitudes très similaires à celles tenues par Le Soulier Rouge à la même époque plus au sud. Ce n'est probablement pas un hasard si c'est précisément en 1746 que Pierre Chartier et sa bande entament des pourparlers pour établir une paix générale entre les nations de l'Ohio et du pays des Illinois, au même moment où Le Soulier Rouge et son groupe se lancent dans un processus de médiation avec les Chicachas. Et c'est précisément à ce moment que les deux individus commencent à tenir leur discours anti-français. Un transfert idéologique se serait donc effectué du Soulier Rouge et de sa bande vers celle de Chartier, qui l'aurait pour sa part diffusé dans la région de l'Ohio.

Lorsqu'ils constatent l'échec de leur projet de paix générale, les Chaouanons se divisent : certains retournent aux Alibamons tandis que d'autres se déplacent plutôt à Sandoské, situé à la limite nord de l'Ohio. C'est là que semble s'effectuer un second transfert idéologique, cette fois des Chaouanons vers la faction miamise conduite par La Demoiselle. Ceux-ci participent d'abord à la révolte de la bande du chef Nicolas

⁹¹ « Lettre de Périer au ministre », 25 janvier 1733, ANOM C13A, vol. 16, f. 184-184v.

dans les Grands Lacs, puis rejoignent le fort de La Demoiselle. Lorsque le chef miamis tente de faire retomber la tension avec les Français, ce sont alors les Chaouanons qui l'en dissuadent, comme le rapporte un journal de La Gallissonnière et Hocquart : « Le S. Dubuisson Commandant aux Miamis nous informe que la mauvaise Bande qui a pour Chef La Damoiselle avoit Résolu de rentrer dans son Devoir Et Estoit desja En marche pour Venir au Détroit, Lorsqu'Elle reçut une députation qu'on dit Estre des Chaouanons qui détournâ les Miamis de faire Cette demande⁹². » Étant donné la date du document, il y a de fortes chances que les Chaouanons mentionnés dans ce texte soient ceux de la bande de Chartier, restés à Sandoské, ou ceux de Sonnioto qui sympathisaient avec les idées de Nicolas⁹³. Les Français interrogent « un huron de Nation revenant de guerre des Chicachas Et qui avaoit passé L'hiver au Village de Sonnioto avec les Cha8anons de la Ligue form[ée] par ces derniers pour détruire les postes du païs d'En haut⁹⁴ ». Alors que cet extrait attribue la paternité de la rébellion de 1748 aux Chaouanons, le même document l'attribue quelques lignes plus loin à La Demoiselle, ce qui laisse penser que ce dernier en serait la réelle figure de proue, et que les Chaouanons y auraient contribué, ou du moins l'auraient appuyée.

3.2.5 Tanaghrisson : chef mingo et « Demi-Roi »

La vallée de l'Ohio, en tant que territoire aux frontières fluides, constitue donc un pôle où se sont rassemblées et ont évolué des idées politiques provenant des marges du territoire. L'idée originale du Soulier Rouge de s'éloigner des Français et de s'imposer

⁹² « Journal (de La Galissonnière et Hocquart) concernant ce qui s'est passé d'intéressant dans la colonie de novembre 1747 à octobre 1748 », 1748, ANOM, C11A, vol. 87, f. 198v.

⁹³ *Ibid.* f. 205-205v.

⁹⁴ *Ibid.* f. 181v.

comme médiateur a eu une répercussion chez les Chaouanons, qui l'ont transporté dans la vallée de l'Ohio, où elle a fusionné avec les propos anti-français de Nicolas pour faire naître la rébellion de La Demoiselle. L'idée en elle-même ne meurt pas avec La Demoiselle.

La mort de La Demoiselle à Pickawillany en 1752 créa un vide politique dans la vallée l'Ohio et les mouvements de rébellion anti-français s'estompèrent temporairement. Ce vide fut toutefois comblé dès 1754, avec l'émergence du chef mingo Tanaghrisson, plus connu dans les sources anglaises sous son nom du Demi-Roi (The Half-King). La série d'événements qui entourent la prise de pouvoir de Tanaghrisson et qui menèrent à l'affaire Jumonville et au déclenchement de la guerre de la Conquête a été largement étudiée par les historiens, qui l'ont parfois présenté comme un simple événement dans une trame plus large sans chercher à faire de liens avec les rébellions anti-françaises qui eurent lieu auparavant dans l'Ohio. Or, il se trouve qu'en 1748, Tanaghrisson était l'une des figures présentes lors de la rébellion de La Demoiselle, où il semble déjà avoir une certaine influence, recevant des branches de porcelaine de la part des Français⁹⁵.

L'année suivant la défaite et la mort de La Demoiselle, l'alliance franco-amérindienne semblait avoir retrouvé une certaine cohésion dans l'Ohio. Ange Duquesne, marquis de Menneville, alors gouverneur général de la Nouvelle-France, mentionne ainsi en mars 1753, « qu'il y a une tranquillité parfaite dans la Belle Rivière de la part de Ses Sauvages qui vont tous en guerre [contre les Chicachas]⁹⁶ ». La situation changea toutefois brusquement lorsque les Français décidèrent d'envoyer des troupes dans

⁹⁵ « Paroles aux 800 rebelles de toute nation rassemblés dans la Belle Rivière envoyées par deux chefs onontagués qui habitent cette rivière », 1748, ANOM, C11A, vol. 97, f. 404v.

⁹⁶ « Lettre de Duquesne à Contrecoeur, 19 mars 1753 » dans Ferland Grenier (dir.), *Papiers Contrecoeur et autres documents concernant le conflit anglo-français sur l'Ohio de 1746 à 1756*, Publications des archives du séminaire de Québec, Québec, Les Presses universitaires Laval, 1952, p. 24.

l'Ohio afin d'y établir un fort pour assurer le contrôle du territoire face aux Anglais. C'est à ce moment que Tanaghrisson émerge dans les documents français, où il est d'abord présenté comme un député des Cinq-Nations rattaché aux Tsonnontouans. Le 2 septembre 1753, les Tsonnontouans rencontrèrent Paul Marin de La Malgue, l'officier français chargé d'assurer la fortification de l'Ohio. Tanaghrisson lui fit alors part de la crainte des Autochtones que La Malgue ne cherche à les déposséder de leurs terres : « M^r. De Joncaire y Estoit Venû Il y a Trois ans avec Beaucoup de Marchandises quil a Destribué Comme Il a voulu, après quoy a dit qu'il Sestoit attribué Le terrain Jusqu'à la Riviere au Beuf : et Cela m'a fait de la peine [...] on nous a dit que Vous Veniez avec quantité de Marchandises Comme étoit Venû Cydevant M^r De Joncaire; et que Vous Venies Pour avoir pitié de Vos Enfans nous pensons que lorsque Vous nous aurés habillé que Vous dires la terre est payé⁹⁷. » Pour cette raison, Tanaghrisson proposa de façon diplomatique que les Français et les Anglais se retirent de l'Ohio : « par ce Collier nous Vous arrestons et Vous prions de faire sesser Les Etablissements que Vous Voulés faire; Touttes les nations nous ont toujours invité à nen point Souffrir nous avons dit à nos frères Les Anglois de Se Retirer : Ils Lont aussy fait⁹⁸. » Il ne faut toutefois pas voir cet extrait comme une volonté d'indépendance face aux Européens, car Tanaghrisson prit bien soin de préciser : « nous Vous prions Donc Mon Père, D'avoir pitié de nos Enfans et Ceux a Venir ; attendû que si on y Etablie [des Français dans l'Ohio], C'est Le moyen de nous faire Tous périr nous Vous demandons Seulement D'y Envoyer nos Besoins mais non pas D'y faire de fortifications⁹⁹. » Devant le refus de La Malgue de se retirer avec ses troupes, Tanaghrisson conclut son discours sur des menaces à peine voilées : « Je suis Députér

⁹⁷ Voir « Conseil tenu par des Tsonnontouans venus de la Belle-Riviere » dans Ferland Grenier (dir.), *op. cit.*, p. 55.

⁹⁸ *Ibid.* p. 56.

⁹⁹ *Ibid.* p. 57.

des Nations que j'ay Nommé Ce matin [Les Cinq Nations]. Ce Sera a Eux a Déterminés Sur ce qu'ils auront a faire. Voicy le troisième Refûs que Vous nous faites¹⁰⁰. »

Les propos de Tanaghrisson furent reçus froidement par La Malgue, qui écrivit à Duquesne : « Le nommé thanenhisshon est venu icy qui a parlé on ne peut plus mal J'ai Rejetté ses paroles, on ma assuré qu'il a peu de credit parmi Les nations¹⁰¹. » En effet, la conduite de Tanaghrisson fut également mal perçue des Autochtones de l'Ohio. Les Chaouanons, notamment, informèrent La Malgue qu'ils n'avaient « point de part dans Les mauvais Discours qui Se Sont Tenûs hyér [au conseil avec les Tsonnontouans]¹⁰² ». Les Loups firent de même, la bande de la Fourche expliquant dans une parole : « nous vous donnons [des branches de porcelaine] de la part de notre Village pour vous Engager a continuer a travailler aux bonnes affaires, et a ne point Ecouter les meauvais Esprits¹⁰³. »

Bien que la plupart des nations se dissocièrent de Tanaghrisson et affichèrent leur attachement aux Français, le discours de ce dernier contribua à propager des rumeurs anti-françaises qui furent encouragées par les Anglais. Michel Maray de La Chauvignerie écrit le 10 février 1754 : « j'ay fait venir les principaux Chefs de différentes Nations pour [les rassurer] [...] quelques uns de L'assemblée m'auroient crû, mais les nouvelles qu'ils ont appris par dix deserteurs Des illinois que les françois ne venoient que pour les détruire, les tient dans une inquietude continuelle, joint a ce que les Anglois les entretiennent dans ces idées¹⁰⁴. » Une autre rumeur « disant

¹⁰⁰ *Ibid.* p. 58.

¹⁰¹ « Lettre de Marin à Joncaire, septembre 1753 » dans Ferland Grenier (dir.), *op. cit.*, p. 58.

¹⁰² « Parole des Chaouanons, septembre 1753 » dans Ferland Grenier (dir.), *op. cit.*, p. 61.

¹⁰³ « Lettre de Joncaire à Marin, 7 octobre 1753 » dans Ferland Grenier (dir.), *op. cit.*, p. 70.

¹⁰⁴ « Lettre de La Chauvignerie à Saint-Pierre, 10 février 1754 » dans Ferland Grenier (dir.), *op. cit.*, p. 100.

qu'Onontio avoit donné Sa hache aux trois Nations du Détroit pour frapper sur les Cha8enons De sinioto » se mit aussi à circuler. La Chauvignerie précise que « cette nouvelle les a fort indisposé [les Autochtones] contre nous, et [ils] me font reproche tous les jours que nous venons icy pour les trahir et que les françois leur cachent leurs sentim^{ts}¹⁰⁵ ».

La situation devint donc critique pour les Français, qui voyaient un nouveau mouvement de rébellion s'organiser dans l'Ohio. Encore une fois, la Chauvignerie rapportait que : » les Nations qui habitent en ces continents avoient accepté la hache de laquelle ils doivent se servir au premier jour pour frapper Sur nous [...] Les cinq Nations qui ont reçu la hache sont les Hurons, les Miamis, les cinq Nations, les Loups et les Cha8anons, la chose est si vraye que j'ay manqué d'être Egorgé ces jours derniers en trahison par le nommé Le Collier pendu¹⁰⁶. » Le Collier Pendu était un autre chef tsonnontouan, qui partageait les idées de Tanaghrisson. Les sources, cependant, lui accordent moins d'importance qu'au Demi-Roi.

Contrairement à la situation qui prévalait lors de la rébellion de La Demoiselle, la présence militaire française était désormais beaucoup plus importante dans l'Ohio, si bien que les nations « ne dout[ai]ent nullement de perdre du monde, c'est ce qui les a arrêté [d'attaquer les Français] jusqu'à present¹⁰⁷ ». Les Français misèrent d'ailleurs sur l'intimidation de leurs troupes pour calmer les esprits, en envoyant le sieur Péan de la Livaudière dans les villages autochtones avec l'ordre de s'arrêter » dans tous Les

¹⁰⁵ « Lettre de La Chauvignerie à Saint-Pierre, 26 février 1754 » dans Ferland Grenier (dir.), *op. cit.*, p. 105.

¹⁰⁶ « Lettre de La Chauvignerie à Contrecoeur, 11 mars 1754 » dans Ferland Grenier (dir.), *op. cit.*, p. 106-107.

¹⁰⁷ « Lettre de La Chauvignerie à Contrecoeur, 11 mars 1754 » dans Ferland Grenier (dir.), *op. cit.*, p. 110.

Villages Sauvages qu'il trouvera Dans sa route Et il Ne Scauroit leur repeter qu'ils ont un père qui n'est occupé qu'à Leur procurer La tranquillité, mais qu'il est Severe pour Ses enfans qui ne font pas sa volonté¹⁰⁸. » La stratégie d'intimidation fonctionna et le mouvement de rébellion s'appaisa rapidement.

Voyant qu'ils perdaient leurs appuis, Tanaghrisson et Le Collier Pendu tentèrent de s'allier aux Anglais, stratégie utilisée auparavant par La Demoiselle et Le Soulier Rouge pour renforcer leur autorité. La prise de position en faveur des Anglais, qui cherchaient pourtant eux aussi à établir des forts dans la vallée de l'Ohio, s'explique probablement par l'abondante disponibilité et la qualité supérieure des produits que pouvaient offrir les marchands anglais, de même que par leur grande libéralité dans la distribution de présents. La Chauvignery écrit à ce sujet en février 1754 : « Les presents qu'ils reçoivent sont si considerables qu'on ne voit que Gallons or, argent et Ecarlate des plus magnifiques ; vous ne doutés nullement que je ne tombe dans une grande confusion n'ayant que les choses les plus Simples a leur faire don¹⁰⁹. » Les Anglais font également un discours anti-français allant dans le sens de Tanaghrisson. En 1754, George Washington, alors ambassadeurs dans l'Ohio pour le gouverneur de Virginie, dit ainsi : « Après que vous vous êtes rendus auprès des Gouverneurs de Virginie et de Pensilvanie, ont à vos requetes réitérées envoyes une armée pour soutenir votre droit pour vous remettre en possession de vos terres et pour garder vos femmes et Enfans pour déposseder les françois pour maintenir vos droits pour vous assurer tout ce pays, C'est là à quoy Les armes des Anglois sont actuellement employées¹¹⁰. »

¹⁰⁸ « Instructions de Duquesne à Pean » dans Ferland Grenier (dir.), *op. cit.*, p. 122.

¹⁰⁹ « Lettre de La Chauvignerie à Saint-Pierre, 10 février 1754 » dans Ferland Grenier (dir.), *op. cit.*, p. 100.

¹¹⁰ « Journal de Washington » dans Ferland Grenier (dir.), *op. cit.*, p. 169.

Il est difficile de déterminer combien de partisans comptait la faction de Tanaghrisson au moment où survint l'affaire Jumonville, le 28 mai 1754. Lors de la construction du fort Nécessité le 30 mai 1754, George Washington mentionne qu'« environ 25. Et 30. Familles faisant près de 80. À 100. Personnes femmes et enfants Compris¹¹¹ » étaient présents. Plus de deux semaines plus tard, Tanaghrisson se présenta au nouveau fort anglais et tint un conseil « ou furent présents le demy Roy et plusieurs Iroquois, Loups, Cha8anons jusques au nombre de 40¹¹² ». La mort de Jumonville, qui se produit lorsque son ambassade est surprise par les troupes de Washington et la bande de Tanaghrisson, est souvent montrée dans l'historiographie comme étant causée par le Demi-Roi. Cependant, rien n'indique dans les sources consultées que Tanaghrisson ait été directement responsable de la mort de Jumonville. Duquesne mentionne l'événement en disant : « Il est clairement démontré que les Sauvages qui étoient avec ce petit détachement [de Washington] ont guidé les Anglois et que la majeure partie étoit composée des Cinq nations puisqu'ils ont interposé Leur autorité pour faire cesser le meurtre ; Il est dur d'avoir à ménager de pareils Coquins, S'il est vrai que Tanarisson étoit avec ces sauvages, je mettrois volontiers Sa tête à prix et Si cela pouvoit Se faire Sans qu'il parût que c'est à mon instigation¹¹³. » Cet extrait montre que la bande de Tanaghrisson ne partageait peut-être pas totalement ses idées radicales et que certains auraient même intercédé en faveur des Français.

L'action de Tanaghrisson contre les Français n'a pas eu l'effet escompté et le Demi-Roi vit son influence sévèrement fragilisée. En juillet 1754, Duquesne écrivait à Contrecoeur, qui tentait d'apaiser les nations de l'Ohio, pour le féliciter de ses succès : « J'ai reçu Monsieur, votre dépêche du 11. Et du 12^e. Juin d^{er} qui m'a fait grand plaisir

¹¹¹ *Ibid.* p. 162.

¹¹² *Ibid.* p. 167.

¹¹³ « Lettre de Duquesne à Contrecoeur, 24 juin 1754 » dans Ferland Grenier (dir.), *op. cit.*, p. 193.

par le progrès prématuré que vous faites Sur l'esprit des Sauvages de votre continent que vous avés intéressé au point que de leur propre mouvement ils ont envoyé un Collier aux Cinq nations pour faire retirer Tanaghrisson et Sa bande¹¹⁴. » À partir de ce moment, le mouvement de Tanaghrisson se dissipa complètement et ce dernier disparaît des sources françaises pendant le reste de la guerre de la Conquête.

Il est possible de voir avec le mouvement de rébellion de Tanaghrisson une répétition des stratégies employées avant lui par Le Soulier Rouge, Pierre Chartier et La Demoiselle, de même qu'une reprise de leur idéologie autonomiste. Mais l'accroissement, par les Français, de leur présence militaire dans l'Ohio leur permit de limiter l'influence du Demi-Roi et d'étouffer le mouvement de rébellion. Les actions de Tanaghrisson contre les Français lui coûtèrent finalement ses partisans et, devant le manque de support, son influence et l'organisation du mouvement de rébellion s'effondrèrent.

Conclusion

Pour comprendre les mouvements de rébellion dans la vallée de l'Ohio durant la première moitié du XVIII^e siècle, il ne faut pas seulement s'attarder aux événements, mais il faut aussi chercher à comprendre le contexte géopolitique de l'époque, que ce soit sur le territoire même ou dans les régions adjacentes.

La culture politique qui s'est développée dans la région, caractérisée par un accroissement considérable du nombre de chef parmi la population, a grandement contribué à l'émergence de factions, que ce soit en territoire Chactas ou dans la vallée

¹¹⁴ « Lettre de Duquesne à Contrecoeur, 1^{er} juillet 1754 » dans Ferland Grenier (dir.), *op. cit.*, p. 207.

de l'Ohio. De même, la position de l'Ohio et son importance géostratégique dans la lutte que livraient les deux empires coloniaux ont permis aux chefs locaux de gagner du pouvoir en jouant sur la compétition pour obtenir des présents qu'ils pouvaient redistribuer afin de s'attirer des partisans et former des factions. C'est cette situation que les Français décrivaient comme une « République de toutes les nations ». Or, l'utilisation du terme « République » pour décrire les nations de la vallée de l'Ohio, doit être prise dans le contexte de l'époque, soit comme un terme définissant une communauté nombreuse, gouvernée par plusieurs chefs et ayant des visées séditionnelles envers l'alliance franco-amérindienne.

L'analyse de la révolte du chef Chactas Le Soulier Rouge permet d'éclairer les événements survenus quelques années plus tard dans l'Ohio. Sa méthode d'acquisition de pouvoir, la mise en place d'une faction anti-française au sein de sa nation, le grand nombre de chefs et les discours tenus montrent de nombreux points de similitude avec celle du chef miamis La Demoiselle. La situation de « terre de passage » de l'Ohio, territoire central en Amérique du Nord, a fort probablement contribué au déplacement d'idéologies provenant des marges du territoire vers l'intérieur de la vallée. La mobilité de certaines nations autochtones à la vallée de l'Ohio, dont les Chaouanons, de même que le déplacement de groupes guerriers vers le sud pour participer à la guerre contre les Chactas, sont autant d'éléments qui ont pu faciliter ce transfert. On peut voir notamment avec la bande de Pierre Chartier un changement de politique suite à ses séjours au sud et une prise de position anti-française à leur retour des Alibamons. Cette circulation d'idéologie des Chactas aux Chaouanons a ainsi permis à ces derniers d'influencer par la suite les décisions des Miamis, menant ultimement à la rébellion de 1748-1752. L'idéologie anti-française du Soulier Rouge s'est donc transmise aux Chaouanons, puis à la faction de La Demoiselle. Tanaghrisson, qui avait lui-même fait partie de la rébellion de La Demoiselle, a ensuite probablement repris cette idée à son compte, pour entreprendre son propre mouvement anti-français en 1754. Mais

contrairement aux autres chefs, le changement de loyauté de Tanaghrisson entre les Français et les Anglais lui coûta finalement ses appuis.

CONCLUSION

Pour comprendre la nature des rapports politiques chez les nations autochtones de l'Ohio dans la première moitié du XVIII^e siècle, il ne faut pas se focaliser uniquement sur les différentes formes du pouvoir, mais analyser ce qui fait de l'Ohio un ensemble géographique unitaire et analyser comment les populations sont structurées politiquement sur le territoire. Dans le cas de l'Ohio, il faut avant tout comprendre comment la position centrale de la région dans l'échiquier géopolitique de l'Amérique du Nord en fait une « terre de passage » et comment ce contexte influence la nature du pouvoir chez les nations autochtones qui occupent le territoire. Les mouvements de rébellion qui marquent la vallée de l'Ohio à partir des années 1740 sont le produit de cette situation particulière et unique, de même que de la capacité de certains individus à profiter de la compétition que se livraient la France et l'Angleterre pour accroître leur influence dans cette région, afin de gagner du pouvoir et de s'imposer comme chefs dans des communautés en pleine transformation.

En revenant sur l'histoire de l'Ohio au XVII^e siècle, on constate que les nations autochtones de cette région ont été forcées de la quitter pendant les guerres iroquoises pour s'installer sur des territoires voisins. Ces Autochtones se sont alors rassemblées dans des villages multiethniques où ils ont développé des liens et ont entamé un processus de mixité culturelle qui s'est poursuivi après leur retour dans l'Ohio au début du XVIII^e siècle. Ce retour sur le territoire et leur établissement progressif contribue à définir ce que l'on peut appeler un « Haut-Ohio » et un « Bas-Ohio ». La division de ces territoires est principalement basée sur la géographie des lieux et les établissements qu'y font les différentes nations. Les Loups et les Tsonnontouans occupent le Haut-

Ohio, une région près de la chaîne des Appalaches, montagneuse et boisée. Les Miamis, les Ouiatanons et les Peanquishas occupent le « Bas-Ohio », la région plus plate en aval de la rivière Scioto. Les Chaouanons, très mobiles, circulent quant à eux dans la vallée de l'Ohio et dans les territoires des Cherakis et des Alibamons au sud. Ces nations autochtones s'établissent sur le territoire dans un ensemble de petits villages disséminés sur le territoire et chacun d'entre eux est sous la direction d'un chef. La population de la vallée de l'Ohio, fondamentalement multiethnique et dispersée, subit d'importantes chutes démographiques dans la première moitié du XVIII^e siècle. L'épidémie de petite rougeole qui sévit au début des années 1730 dans l'ensemble des Grands Lacs est particulièrement meurtrière dans l'Ohio et au Pays des Illinois. Cette chute démographique entraîne la fusion de différentes communautés, ce qui contribue à accroître le phénomène de mixité culturelle déjà amorcé.

Au début du XVIII^e siècle, la vallée de l'Ohio est revendiquée par la Ligue iroquoise, notamment comme l'un de ses territoires de chasse. Ce sont majoritairement les Tsonnontouans, nation située la plus à l'ouest de la Ligue, qui occupent et fréquentent cette région, mais plus précisément le « Haut-Ohio ». Situés près des nations des Grands Lacs et de l'Ohio, les Tsonnontouans sont toutefois plus vulnérables que les autres nations iroquoises aux attaques des nations de l'Ouest. Cette position oblige à plusieurs reprises les Tsonnontouans à prendre leurs distances par rapport aux politiques de la Ligue et à adopter une certaine indépendance dans la conduite de leurs positions diplomatiques avec les autres nations de l'Ohio. Ce sont essentiellement eux qui, vraisemblablement, sont présents physiquement dans l'Ohio durant la première moitié du XVIII^e siècle et qui y exercent une réelle influence politique. Malgré cette présence des Tsonnontouans, les revendications de la Ligue sur l'Ohio ne se concrétisent pas nécessairement dans la réalité. Les Chaouanons et les Loups semblent vivre dans une forme de crainte des Iroquois (probablement en raison de leur puissance militaire toujours considérable) puisqu'ils s'assurent d'obtenir leur accord avant de se déplacer sur le territoire du Haut-Ohio. Mais l'influence iroquoise semble s'arrêter là. Les

Chaouanons, et plus particulièrement ceux établis à Sonnioto et dans le Bas-Ohio, échappent au contrôle politique supposé des Iroquois. En ce qui concerne les Loups, l'historiographie nous les présente comme étant sous l'influence politique directe des Iroquois, qui auraient fait d'eux une nation « femme » en les privant de leur droit de représentation diplomatique. Toutefois, cette influence ne transparait aucunement dans les sources françaises, où les Loups apparaissent comme une nation qui cohabite certes avec les Tsonnontouans dans le Haut-Ohio, mais qui n'hésite pas à négocier directement avec les autorités françaises. Une domination iroquoise, politique ou militaire, sur l'ensemble de la vallée de l'Ohio est donc à exclure, du moins si l'on se fit à que laissent transparaître les sources françaises.

La vallée de l'Ohio doit être vue comme une « terre de passage », un territoire central en Amérique du Nord et un chemin primordial pour relier le Canada et la Louisiane. La position de ce territoire fait en sorte qu'il s'agit d'une région où passent chaque année d'importants groupes de guerriers qui se rendent en guerre chez les nations du sud, notamment les Chicachas et les Cherakis. Se déplacement constant d'étrangers sur le territoire entraîne l'intégration de plusieurs d'entres eux dans les communautés locales, ce qui accentue encore davantage la mixité culturelle de ces communautés. La cohabitation semble plus forte parmi les nations les moins nombreuses et celles qui ont été particulièrement touchées par les épidémies des années 1730. Dans le Bas-Ohio, ce sont principalement les Ouiatanons, les Peanquishas, les Kicapoux et les Mascoutens qui cohabitent ensemble, principalement dans les environs du fort des Ouiatanons et de Terre Haute. Ces groupes multiethniques, qui à la fois vivent en commun et lancent des expéditions guerrières conjointes, sont bien souvent dirigés par un chef de chaque nation. Dans le Haut-Ohio, ce sont les Tsonnontouans et les Loups qui cohabitent dans de nombreux établissements, notamment dans les villages de La Paille Coupée et de Chiningué. Les Chaouanons et les Miamis ont quant à eux moins tendance à cohabiter avec d'autres nations, les premiers en raison de leur grande mobilité, les seconds probablement parce que leur population est suffisamment importante pour pouvoir

s'autosuffire. Bien qu'elle crée des liens entre les nations du territoire, cette cohabitation tend en revanche à fragmenter les communautés, ce qui augmente les risques que des factions se développent au sein de ces groupes.

La particularité de l'occupation de la vallée de l'Ohio, où les nations sont souvent divisées en une multitude de petits groupes, entraîne rapidement un phénomène de multiplication des chefs. On voit alors dans l'Ohio l'émergence de plusieurs figures fortes parmi les chefs, chacun ayant ses propres partisans et exerçant la plupart du temps son influence sur un établissement. Cette « multiplicité » des chefs empêche le développement d'un pouvoir central fort, par exemple l'organisation d'une nation autour d'un seul grand chef, et fragilise la structure politique des différentes communautés. Cette fragilité facilite la création de factions et le recrutement de partisans dans des mouvements de « rébellions ». Le caractère central de la vallée de l'Ohio, située entre deux empires coloniaux en compétition, favorise les chefs qui cherchent à gagner rapidement en influence. En jouant sur la compétition coloniale, ceux-ci se voient offrir des présents et des récompenses par les Français et les Anglais qui veulent gagner et préserver leur loyauté. Ces présents sont ensuite redistribués par les chefs, qui gagnent ainsi en prestige grâce au système de don. Ce sont précisément ces chefs, qui acquièrent rapidement de l'influence et s'affranchissent bien souvent du soutien des Français, que les autorités françaises de l'époque qualifiaient de « républicains ». Et ce sont les factions attachées à ces chefs que l'on désignait comme les « républiques » de l'Ohio. Ces termes, qui ont été repris par les historiens pour qualifier la dynamique politique propre à l'Ohio vers le milieu du XVIII^e siècle, ne doivent pas être pris dans leurs significations contemporaines, mais doivent être remis dans le contexte de l'époque. Ainsi, au XVIII^e siècle, le terme « républicain » faisait référence à un individu séditieux et opposé à la monarchie, tandis qu'une « république » renvoyait à une communauté nombreuse et gouvernée par de nombreux dirigeants. Les « républiques » de l'Ohio ne doivent donc pas être considérées comme des proto-démocraties où tout un chacun pouvait exercer le pouvoir, mais bien comme

des regroupements anti-français ou anti-européens gouvernés le grand nombre de chefs alors présent dans l'Ohio et les territoires voisins.

L'exemple des chefs Le Soulier Rouge (Chacta), Pierre Chartier (Chaouanon), La Demoiselle (Miami) et Tanaghriçon (Tsonnontouan/Mingo) permet de percevoir les méthodes d'acquisition du pouvoir et de polarisation des nations à partir des années 1730. Ces chefs ont tous profité de la compétition coloniale entre les Français et les Anglais pour se hisser à la tête de leurs communautés et être reconnus comme chefs de leurs nations, certains avec plus de succès que d'autres. Dans le cas du Soulier Rouge et de La Demoiselle, cela s'est soldé par l'adoption d'une position pro-anglaise, la division de leur nation en deux factions distinctes (pro- et anti-française) et la création d'un mouvement de « rébellion » suivi d'une guerre interne. Les rébellions du Soulier Rouge et de La Demoiselle se soldèrent toutes deux par la mort du leader du mouvement. Pour Pierre Chartier, qui gagna en influence en adoptant une position pro-française, l'acquisition de pouvoir ne s'accompagna pas d'un mouvement de rébellion, mais plutôt d'une tentative de positionner les Chaouanons comme des médiateurs des conflits dans l'Ohio afin d'accroître leur influence diplomatique. Dans le cas de Tanaghriçon, l'adoption d'une posture pro-anglaise ne lui permit pas de gagner des partisans, mais au contraire lui fit perdre l'influence qu'il s'était acquise auparavant. Si l'aboutissement de chacun des mouvements initiés par ces chefs est différent, leurs origines et l'émergence de leurs factions suivent un processus semblable : ils tiraient tous paradoxalement leur puissance de la compétition coloniale, alors que, du point de vue idéologique, ces mouvements prétendaient justement vouloir s'affranchir de l'influence européenne.

On voit ainsi que le contexte politique de l'Ohio est étroitement lié à la nature du territoire, au grand nombre de chefs et à la mixité culturelle qui caractérisait les communautés autochtones qui l'occupaient. Pour bien saisir les rapports politiques propres à la vallée de l'Ohio dans la première moitié du XVIII^e siècle, il faut donc avant

tout comprendre que le territoire était une « terre de passage » et que son caractère central lui a permis de fonctionner comme un aimant pour les idéologies qui se sont formées à ses marges. Il ne faut pas voir les nations qui l'occupaient comme des communautés statiques, mais bien comme des groupes fragmentés qui se déplaçaient continuellement sur le territoire. La mobilité des Chaouanons, qui allaient et venaient entre l'Ohio et le territoire des Alibamons entre 1730 et 1750, a ainsi contribué à ce que les idées d'affranchissement de l'influence diplomatique européenne promues par Le Soulier Rouge se propagent vers l'Ohio pour y trouver un terreau fertile et s'y développer dans de nouveaux groupes. Mais cette idéologie est elle aussi à remettre dans son contexte : si les différentes factions « rebelles » des années 1740 et 1750 cherchaient à s'affranchir de l'influence des Européens, il s'agissait en fait de se libérer de leur ingérence diplomatique et, dans certains cas, du processus de colonisation. Il ne s'agissait toutefois pas d'une volonté de libération économique, puisque le pouvoir des chefs reposait sur un processus de don qui se nourrissait à même les présents offerts par les Français et les Anglais. Il aurait donc été contradictoire pour les chefs de l'Ohio de rechercher l'abolition d'une pratique qui contribuait en grande partie à générer leur pouvoir.

Ce mémoire a tout de même certaines limites qu'il faut prendre en compte dans nos conclusions. D'abord, seules les sources françaises ont été mobilisées. Comme nous l'avons souligné en introduction, l'utilisation d'un seul corpus de source, surtout lorsqu'il s'agit de l'étude d'un territoire contesté comme l'était la vallée de l'Ohio, peut mener à des interprétations plus subjectives. Le contexte limité d'un mémoire de maîtrise ne permettait malheureusement pas d'intégrer des sources anglaises au corpus analysé, mais le croisement entre les sources canadiennes et louisianaises a tout de même permis de valider les données recueillies. Il est certain que l'étude des sources anglaises, notamment celles concernant les voyages de traiteurs et d'explorateurs anglais dans la vallée de l'Ohio, permettrait d'éclaircir davantage le sujet. La présence anglaise dans des lieux inaccessibles aux Français, par exemple au fort La Demoiselle

au début des années 1750, permettrait de mieux comprendre l'organisation des mouvements de « rébellions » dans l'Ohio et peut-être même d'avoir une meilleure idée de la structure interne de ces factions anti-françaises.

Le cadre temporel et géographique couvert par ce mémoire pourrait également être élargi afin d'intégrer les territoires au sud de l'Ohio (vallée du Mississippi, rivière des Chérakis et territoire des Alibamons) de même que la période englobant la guerre de la Conquête et la rébellion de Pontiac. Comme nous avons pu le voir, il est fort probable qu'une partie de l'idéologie derrière les mouvements de « rébellion » qui ont marqué la vallée de l'Ohio dans la première moitié du XVIII^e siècle provient des discours du Soulier Rouge, un chef Chacta de la Louisiane. Ce sont ces discours qui, par l'intermédiaire des Chaouanons, auraient circulé vers le nord. Il serait donc intéressant de remonter plus loin dans le temps pour analyser plus en détail les origines du discours du Soulier Rouge. De même, si l'on considère que la rébellion de Pontiac, qui se déroule dans les Grands Lacs et la vallée de l'Ohio, survient moins de neuf ans après la rébellion de Tanaghrisson, on peut supposer que l'idéologie propre aux mouvements de « rébellion » des années 1740 et 1750 ait trouvé écho dans les discours de Pontiac. Une étude plus détaillée des nations autochtones de la vallée de l'Ohio durant la guerre de la Conquête pourrait ainsi permettre de voir comment la nature du pouvoir et l'idéologie derrière les mouvements de « rébellion » de l'Ohio se répercutent après 1754 et quel impact ils ont eu sur la nature du pouvoir sur le territoire dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

ANNEXE A

TABLEAU DES TERMES RECHERCHÉS ET D'EXEMPLES DE
LEURS VARIANTES

Terme recherché	Exemples de variantes
Ohio (rivière)	Ojo Oïo Oîo Ohohio Oyo Ôyo Belle rivière Belle-Rivière Fair River
Ouabache (rivière)	Ouabash Wabash Saint-Jérôme
Ouiatanons (Miamis)	Ouyatanons Ouias 8iatanons 8ias Weas Wéas

	Miamis Miyamis
Chaouanons	Chouanons Cha8anons Chaouanoux Shawnees Shawaneses Apalachiens
Tsonnontouans (Iroquois)	Iroquois Mingos Senecas Senakas Iroquois de l'Ouest
Loups	Delawares Unamis Munsees Lenapes
Chinengué (établissement)	Logstown Chiningue

ANNEXE B

INVENTAIRE À PARTIR DES SOURCES FRANÇAISES DES CHEFS ACTIFS DANS LA VALLÉE DE L'OHIO OU AUX MARGES DU TERRITOIRE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIII^E SIÈCLE

Nom	Autre nom	Nation	Établissement affilié	Année(s) d'activité *
Aliguipa	La reine Aliguipa	Loups		1754
Amnhenchonkoaché		Tsonnontouans		1748
Aronhissa		Huron du Détroit		1746
Le Baril		Miamis		1750
Beauvais		Iroquois du Sault		1746
Le Boeuf				1749
Le Boiteux				1747
Le Brave		Mascoutens	Terre Haute (La Prairie des Mascoutens)	1746, 1747, 1748
Le Breton		Chicachas		1733

Cakoua		Peanquishas		1748
Le Calumet		Miamis	Tipicono, village de dix cabane sur la rivière Masfifinois	1746, 1748
Chachagouesse		Illinois		1712
Chambelis		Poutéouatamis		1746
La Chandelle				1748
Le Collier Pendu		Tsonnontouan s		1754
Le Commis		Ouiatanons		1747
Le Comte		Ouiatanons		1746, 1747, 1748
Le Couteau		Kicapoux		1746
Le Crapaud		Poutéouatamis		1748, 1751, 1753
Dejiquéqué	Jeskakake, Le vieux Dejiquéqué	Tsonnontouan s		1754
La Demoiselle		Miamis	Fort de La Demoiselle (Pickawillany)	1748, 1749, 1750, 1751, 1752 (Date de décès)
Les Deux Visages	Deux Visages Plats	Kicapoux		1746, 1747

Dgichekegée		Goyogouins		1754
L'Eau Clair				1745
L'Écrevisse				1748
L'Enfant		Peanquishas	Village du Vermillon	1745, 1746, 1747, 1748
La Face Noire		Kicapoux		1746
La Framboise				1748
Gatinau	Gatiniau	Miamis		1747 (Date de décès)
Le Gauche		Ouiatanons		1746
Le Gras	L'Homme Gras	Miamis	Tipicono	1747, 1749
La Graine		Ouiatanons?		1747, 1748
La Graisse				1747, 1748
Le Grand Ongle		Ouiatanons		1748, 1749
Les Grandes Jambes				1748 (Date de décès)
Le Grechu		Kicapoux		1746
Le Gris		Tepisconots / Miamis	Tipicono	1749, 1750, 1752, 1753
Le Gros Blé		Peanquishas		1748, 1753
Le Gros Loup				1749
Le Gros Village		Kicapoux ou Mascoutens		1748
L'Homme		Ouiatanons		1746, 1748

Le Jarret	Le Jarrest, Le Petit Jarret	Miamis	Tipicono	1747, 1748, 1749 (Date de décès)
Kinousaki				1751
Lesvitaire		Mascoutens		1747
Le Loup				1748
Lousita				1748
Macheonitingo		Miamis?		1746
La Maligne Bête				1749
Manakatoocha		Onneyouts		1754
Le Maringouin			Village du Vermillon	1748, 1751
La Mauvaise Jambe		Mascoutens		1747
Mayatubé		Chicachas		1740
Maÿnomba	Maynomba, Maninomba, Maniobas, Mamiombas, Manimba, Aminonba, Maninombas , Maynouba	Mascoutens et Kicapoux	Terre Haute (Prairie des Mascoutens)	1742, 1746, 1747, 1748, 1750
Michekosin				1746
Mikinac				1751
Minaquoiot		Mascoutens		1747

La Mouche Noire		Peanquishas et Ouiatanons		1750, 1751
La Noix		Mascoutens		1747
Nouk8ata		Kiskakons		1751
O-achet		Poutéouatamis		1746
Onauguiset		Poutéouatamis		1746
Oninquoinonte		Tsonnontouan s		1732
Onon8aragon		Tsonnontouan s		1732, 1741
Oüilamek		Poutéouatamis		1746
Pacanne		Miamis		1746, 1752
Pachipao		Poutéouatamis		1751
La Peau Blanche		Ouiatanons		1743, 1747, 1748, 1751
Pedagogue		Illinois		1750
Le Petit Batteur de Femme	Le Batteur de Femme		Village de sept cabane sur la rivière à l'Anguille	1746, 1747, 1748
Le Petit Boeuf		Poutéouatamis		1746 (Date de décès)
Le Petit Boucheur		Kicapoux		1747
La Petite Jarretière		Ouiatanons		1747
Le Pian	Le Péan	Miamis		1749, 1751

Le Pied Froid		Miamis	Fort des Miamis (Kekionga)	1733, 1747, 1748, 1749, 1750, 1751, 1752 (Date de décès)
Pierre Chartier		Chaouanons	Chartier's village, le village des Alibamons	1739, 1740, 1742, 1748, 1750
Le Porquépik	Le Porckepique	Miamis		1747
Quis8estine		Sauteux		1747
Le Sac à Pétun		Miamis		1751
Sakaria		Ouiatanons		1743
Schingués	Shingas, Shingise, Shingese, Le Roy Schingués	Loups		1754
Le Signe		Miamis?		1747
Sonatgi8a		Tsonnontouans		1732
Le Soulier Rouge		Chactas		1734, 1738, 1740,

				1741, 1742, 1743, 1744, 1745, 1746, 1747 (Date de décès)
Tanaghrisson	Le Demi-Roi, Taninrisont, Thaninhison, Tanarisson	Mingos		1748, 1753, 1754
Teganissorens		Tsonnontouans		1713-1716
La Tête Blanche		Ouiatanons	Village de dix cabanes à Lamine	1746, 1747, 1748. 1750
Le Temps Clair		Mascoutens		1746, 1747, 1748, 1749
Te8atakot	Té8atac8ot, Tonatakout, Thé8atakoute	Tsonnontouans		1734, 1742, 1748, 1751
Topanibys		Poutéouatamis		1753
Le Trembleu				1747
Le Vermillon				1737

Le Vieux Saque				1748
Le Vieux Sourd	Le Sourd	Ouiatanons		1743, 1746, 1748
Le Visage Plat		Kicapoux		1746, 1747, 1748
8ilangau		Outaouais		1747

* L'année d'activité représente les années où le nom d'un chef est mentionné dans au moins une des sources françaises qui ont été analysées pour l'écriture de ce mémoire.

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites

Archives nationales d'outre-mer (France)

Série C11A, Correspondance générale, Canada

Volumes 33 à 123

Archives nationales d'outre-mer (France)

Série C11E, Correspondance des limites et des postes

Volume 13

Archives nationales d'outre-mer (France)

Série C13A. Correspondance générale, Louisiane

Volumes 2 à 38

Research Laboratories of Archeology

Early Maps of the American Midwest and Great Lakes

[en ligne :] http://rla.unc.edu/EMAS/EMMGL.html#sec_c

Sources imprimées

GRENIER, Ferland (édit.), *Papiers Contrecœur et autres documents concernant le conflit anglo-français sur l'Ohio de 1746 à 1756*, Publications des archives du séminaire de Québec, Québec, Les Presses universitaires Laval, 1952, 485 pages.

Études

Articles :

CAFFREY, Margaret M., « Complementary Power: Men and Women of the Lenni Lenape », *American Indian Quarterly*, vol. 24, n° 1 (2000), p. 44 à 63.

FRANK, Andre K., « The Transformation of the Indian Countryside: Toward an Indigenous History of the Eighteenth-Century Ohio Valley », *Ohio Valley History*, vol. 18, n° 1, 2018, p. 3 à 6.

HAGEDORN, Nancy L., « "A Friend to go between Them": The Interpreter as Cultural Broker during Anglo-Iroquois Councils, 1740-70 », *Ethnohistory*, vol. 35, n° 1 (1988), p. 60-80.

HAVARD, Gilles, « Postes français et villages indiens. Un aspect de l'organisation de l'espace colonial français dans le Pays d'en Haut (1660-1715) », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 30, n° 2 (2000), p. 11-22.

OSTLER, Jeffrey, « "To Extirpate the Indians": An Indigenous Consciousness of Genocide in the Ohio Valley and Lower Great Lakes, 1750s-1810 », *The William and Mary quarterly*, vol. 72, n° 4 (2015), p. 587-622.

MANCKE, Elizabeth, « The Ohio Country and Indigenous Geopolitics in Early Modern North America, circa 1500-1760 », *Ohio Valley History*, vol. 18, n° 1, 2018, p. 7 à 26.

MARSH, Dawn, « Creating Delaware Homelands in the Ohio Country », *Ohio History*, vol. 116 (2009), p. 26-40.

PARMENTER, Jon, « L'Arbre de Paix : Eighteenth-Century Franco-Iroquois Relations », *French Colonial History*, 2003 vol. 4 (2003), p. 63-80.

PARMENTER, Jon William, « Pontiac's War: Forging New Links in the Anglo-Iroquois Covenant Chain, 1758-1766 », *Ethnohistory*, vol. 44, n° 4 (1997), p. 617-654.

RICHTER, Daniel K., « War and Culture: The Iroquois Experience », *The William and Mary Quarterly*, vol. 40, n° 4 (1983), p. 528-559.

TURNER, Frederick J., « The Significance of the Frontier in American History », *Annual Report of the American Historical Association*, 1893, p. 197 à 227.

WARD, Matthew C., « The "Peaceable Kingdom" Destroyed : the Seven Years' War and the Transformation of the Pennsylvania Backcountry », *Pennsylvania History : A Journal of Mid-Atlantic Studies*, vol. 74, n° 3 (2007), p. 247-279.

WARD, Matthew C., « Redeeming the Captives: Pennsylvania Captives among the Ohio Indians, 1755-1765 », *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, vol. 125, n° 3 (2001), p. 161-189.

WUNDER, John R., « Native American History, Ethnohistory, and Context », *Ethnohistory*, vol. 54, n° 4, (2007), p. 591 à 604.

Articles d'ouvrages collectifs :

DROOKER, Penelope B., « The Ohio Valley, 1550-1750: Patterns of Sociopolitical Coalescence and Dispersal », dans ETHRIDGE, Robbie et Charles HUDSON (dir.), *The Transformation of the Southeastern Indians, 1540-1760*, Jackson, University Press of Mississippi, 2008, 375 pages.

HART, William B., « Black "Go-Betweens" and the Mutability of "Race," Status, and Identity on New York's Pre-Revolutionary Frontier », p. 88 à 113, dans CAYTON, Andrew Robert Lee et Frederika J. TEUTE (dir.), *Contact Points, American Frontiers from the Mohawk Valley to the Mississippi 1750-1830*, Middletown, University of North Carolina Press, 1998, 390 pages.

Monographies :

AQUILA, Richard, *The Iroquois Restoration: Iroquois Diplomacy on the Colonial Frontier, 1701-1754*, Lincoln and London. University of Nebraska Press, 1997, 285 pages.

BALVAY, Arnaud, *Amérindiens et soldats de la marine en Louisiane et au Pays d'en Haut (1683-1763)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 345 pages.

CALLOWAY, Collin G., *One Vast Winter Count: The Native American West Before Lewis and Clark*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2003, 631 pages.

CAYTON, Andrew Robert Lee et Frederika J. TEUTE (dir.), *Contact Points, American Frontiers from the Mohawk Valley to the Mississippi 1750-1830*, Middletown, University of North Carolina Press, 1998, 390 pages.

DOWD, Gregory Evans, *A Spirited Resistance: The North American Struggle for Unity, 1745-1815*, Baltimore et Londres, Johns Hopkins University Press, 1992, 261 pages.

DOWD, Gregory Evans, *War Under Heaven. Pontiac, the Indian Nations & the British Empire*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 2002, 360 pages.

DZIEMBOWSKI, Edmond, *La guerre de Sept Ans 1756-1763*, Québec, Septentrion, 2015, 610 pages.

ENGLEBERT, Robert et Guillaume TEASDALE (dir.), *French and Indians in the Heart of North America 1630-1815*, East Lansing, Michigan State University Press, 2013, 219 pages.

FRÉGAULT, Guy, *La guerre de la Conquête*, Montréal, Éditions Fides, 1955, 514 pages.

FUR, Gunlög, *A Nation of Women: Gender and Colonial Encounters Among the Delaware Indians*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2009, 251 pages.

GARNEAU, François-Xavier, *Histoire du Canada*, 8^e édition, tome V, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944 [1845], 316 pages.

GRIMES, Richard S., *The Western Delaware Indian Nation, 1730–1795: Warriors and Diplomats*, Lanham, Lehigh University Press, 2017, 354 pages.

- GROULX, Lionel, *Histoire du Canada français depuis la découverte*, 4^e édition, Montréal, Éditions Fides, 1960 [1950], 394 pages.
- HAVARD, Gilles, *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Québec, Septentrion, 2003, 858 pages.
- HAVARD, Gilles et Cécile VIDAL, *Histoire de l'Amérique française*, Flammarion, Éditions Champs histoire, 2008, 863 pages.
- HINDERAKER, Eric et Peter C. MANCALL, *At the Edge of Empire: the Backcountry in British North America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2003, 210 pages.
- HINDERAKER, Eric, *Elusive Empires: Constructing Colonialism in the Ohio Valley, 1673-1800*, New York et Cambridge, Cambridge University Press, 1997, 299 pages.
- HURT, R. Douglas, *The Ohio Frontier: Crucible of the Old Northwest. 1720-1830*, Bloomington, Indiana University Press, 1996, 440 pages.
- JENNINGS, Francis (dir.), *The History and Culture of Iroquois Diplomacy: An Interdisciplinary Guide to the Treaties of the Six Nations and Their League*, Syracuse, Syracuse University Press, 1995, 278 pages.
- JENNINGS, Francis, *Empire of Fortune. Crowns, Colonies & Tribes in the Seven Years War in America*, New York, W.W. Norton, 1988, 520 pages.
- JENNINGS, Francis, *The Ambiguous Iroquois Empire*, London, W. W. Norton & Company, 1984, 438 pages.
- MCCONNELL, Michael N., *A Country Between: The Upper Ohio Valley and its Peoples, 1724-1774*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1992, 357 pages.
- MCDONNELL, Michael, *Masters of Empire: Great Lakes Indians and the Making of America*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2015, 416 pages.
- MERRELL, James Hart et Daniel K. RICHTER, *Beyond the Covenant Chain: the Iroquois and their Neighbors in Indian North America, 1600-1800*, Syracuse, Syracuse University Press, 1987, 211 pages.
- MERRITT, Jane T., *At the Crossroads: Indians and Empires on a Mid-Atlantic Frontier, 1700-1763*, Chapel Hill and London, University of North Carolina Press, 2003, 352 pages.

PARKMAN, Francis, *Montcalm and Wolfe: The French and Indian War*, tome I, Boston, Little, Brown and Company, 1910 [1884], 529 pages.

RICHTER, Daniel K., *The Ordeal of the Long-house : The Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*, Chapel Hill & London, University of North Carolina Press, 1992, 436 pages.

RICHTER, Daniel K., *Trade, Land, Power: The Struggle for Eastern North America*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2013, 314 pages.

RUSHFORTH, Brett, *Bonds Of Alliance: Indigenous And Atlantic Slaveries In New France*, Chapel Hill and London, The University of North Carolina Press, 2012, 424 pages.

SCHUTT, Amy C., *Peoples of the River Valleys: The Odyssey of the Delaware Indians*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2007, 264 pages.

SKINNER, Claiborne A., *The Upper Country: French Enterprise in the Colonial Great Lakes*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008, 202 pages.

VIAU, Roland, *Femmes de personne : Sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Éditions Boréal Compact, 2000, 323 pages.

WHITE, Richard, *Le Middle Ground : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, Toulouse, Anacharsis, 2010, 731 pages.

Thèses :

ANDERSON, Robert Thomas, *The Transformation of the Upper Ohio River Valley*, West Virginia University, ProQuest Dissertations Publishing, 2001, 320 pages.

BOBACK, John M., *Indian Warfare, Household Competency, and the Settlement of the Western Virginia frontier, 1749 to 1794*, West Virginia University, ProQuest Dissertations Publishing, 2007, 221 pages.

ENGLEBERT, Robert, *Beyond Borders: Mental Mapping and the French River World in North America, 1763-1805*, University of Ottawa, ProQuest Dissertations Publishing, 2010, 270 pages.

- FIERST, John Timothy, *The Struggle to Defend Indian Authority in the Ohio Valley-Great Lakes Region, 1763–1794*, University of Manitoba, ProQuest Dissertations Publishing, 2001, 169 pages.
- HARPER, John Robinson, *Revolution and Conquest: Politics, Violence, and Social Change in the Ohio Valley, 1765–1795*, The University of Wisconsin-Madison, ProQuest Dissertations Publishing, 2008, 314 pages.
- HOPKINS, Kelly Yvonne, *A New Landscape: Changing Iroquois Settlement Patterns, Subsistence Strategies, and Environmental Use, 1630–1783*, University of California, Davis, ProQuest Dissertations Publishing, 2010, 262 pages.
- JEFFERS, Joshua Jack, *Native Spaces, Settler Colonial Landscapes, and the Culture of Manifest Destiny.: Conceptual Geographies and the Transformation of Ohio Country, 1701-1850*, Purdue University, ProQuest Dissertations Publishing, 2014, 343 pages.
- JORDAN, Kurt Anders, *The Archaeology of the Iroquois Restoration: Settlement, Housing, and Economy at a Dispersed Seneca Community, ca. A.D. 1715–1754*, Columbia University, ProQuest Dissertations Publishing, 2002, 627 pages.
- MACLEOD, D. Peter, *"Une conspiration generale": The exercise of Power by the Amerindians of the Great Lakes During the War of the Austrian Succession, 1744-1748*, University of Ottawa, ProQuest Dissertations Publishing, 1992, 197 pages.
- MCCART, Krista L., *Kuskusky and Logstown: Town Politics in Two Eighteenth Century Native American Towns in Western Pennsylvania*, West Virginia University, ProQuest Dissertations Publishing, 2008, 80 pages.
- NELSON, Larry Lee, *Cultural Mediation on the Great Lakes frontier: Alexander McKee and Anglo-American Indian Affairs, 1754-1799*, Bowling Green State University, ProQuest Dissertations Publishing, 1994, 288 pages.
- PARMENTER, John William, *At the Wood's Edge: Iroquois Foreign Relations, 1727-1768*, University of Michigan, ProQuest Dissertations Publishing, 1999, 519 pages.
- PRESTON, David Lee, *The Texture of Contact: European and Indian Settler Communities on the Iroquoian Borderlands, 1720–1780*, The College of William and Mary, ProQuest Dissertations Publishing, 2002, 339 pages.

SCOTT, Gregory K., *A People of Consequence: The Shawnee, 1662–1789*, Syracuse University, ProQuest Dissertations Publishing, 2007, 466 pages.

Ouvrages de référence :

TRIGGER, Bruce G., *Handbook of North American Indians*, volume 15 : « Northeast », Washington, Smithsonian Institution, 1978, 924 pages.